

DICTIONNAIRE
PHILOSOPHIQUE.

S E C O N D E P A R T I E.

ДІАЛІКОГІД
ДІАЛІКОГІД

SECOND PART

DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE,

POU LA
RAISON

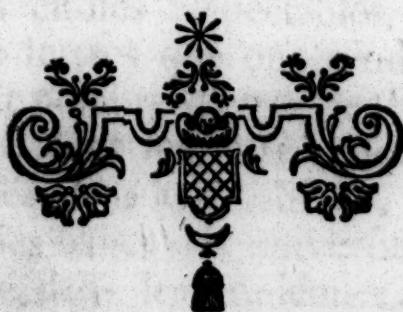
PAR

ALPHABET.

*Septième Edition revuë, corrigée & augmentée
par l'AUTEUR.*

SECONDE PARTIE.

L—V.



A L O N D R E S,

M. D C C. L X X.

ДІОНОІДНА ТЕХНОЛОГІЯ

PHILOSOPHY

A J U O

WORNING

R. A. S.

ГЭЭЛНЧАА

SECONDARY PARTS

VOLUME 2



ЗАЯСКОВА

LA RAISON

PAR

ALPHABET.



LETTERS,

GENS DE LETTRES, OU LETTRÉS.

Dans nos tems barbares, lorsque les Francs, les Germains, les Bretons, les Lombards, les Mosarabes Espagnols, ne savaient ni lire ni écrire, on institua des écoles, des universités, composées presque toutes d'ecclésiastiques, qui ne sachant que leur jargon enseignèrent ce jargon à ceux qui voulurent l'apprendre; les académies, ne sont venues que longtems après; elles ont méprisé les sottises des écoles, mais elles n'ont pas toujours osé s'élever contre elles, parce qu'il y a des sottises qu'on respecte, attendu qu'elles tiennent à des choses respectables.

Les gens de lettres qui ont rendu le plus de service au petit nombre d'êtres pensans répandus dans le monde, sont les lettrés isolés, les vrais savans renfermés dans leur cabinet, qui n'ont ni argumenté sur les bancs des universités, ni dit les choses à moitié dans les académies; & ceux-là ont presque tous été persécutés. Notre misérable espece est tellement faite que ceux qui marchent dans le chemin battu jettent toujours des pierres à ceux qui enseignent un chemin nouveau.

La Raison &c. II. Part. A

Montesquieu dit que les Scythes crevaient les yeux à leurs esclaves, afin qu'ils fussent moins distraits en battant leur beurre; c'est ainsi que l'inquisition en use, & presque tout le monde est aveugle dans les pays où ce monstre regne. On a deux yeux depuis plus de cent ans en Angleterre; les Français commencent à ouvrir un œil; mais quelquefois il se trouve des hommes en place qui ne veulent pas même permettre qu'on soit borgne.

Ces pauvres gens en place sont comme le docteur Balouard de la comédie italienne, qui ne veut être servi que par le balourd arlequin, & qui craint d'avoir un valet trop pénétrant.

Faites des odes à la louange de Monseigneur *Superbus fadus*, des madrigaux pour sa maîtresse, dédiez à son portier un livre de géographie, vous serez bien reçu; éclairez les hommes, vous serez écrasé.

Descartes est obligé de quitter sa patrie, Gasfendi est calomnié, Arnauld traîne ses jours dans l'exil; tout philosophe est traité comme les prophètes chez les Juifs.

Qui croirait que dans le dix-huitième siècle un philosophe ait été traîné devant les tribunaux séculiers & traité d'impie par les tribunaux d'argumens, pour avoir dit que les hommes ne pourraient exercer les arts s'ils n'avaient pas de mains? Je ne desespere pas qu'on ne condamne bientôt aux galères le premier qui aura l'insolence de dire qu'un homme ne penserait pas s'il était sans tête; car, lui dira un bachelier, l'ame est un esprit pur, la tête n'est que de la matiere; Dieu peut placer l'ame dans le talon, aussi bien que dans le cerveau; partant, je vous dénonce comme un impie.

Le plus grand malheur d'un homme de lettres

n'est peut-être pas d'être l'objet de la jalousie de ses confrères, la victime de la cabale, le mépris des puissans du monde, c'est d'être jugé par des fots. Les fots vont loin quelquefois, surtout quand le fanatisme se joint à l'ineptie, & à l'ineptie l'esprit de vengeance. Le grand malheur encor d'un homme de lettres est ordinairement de ne tenir à rien. Un bourgeois achète un petit office, & le voilà soutenu par ses confrères. Si on lui fait une injustice, il trouve aussitôt des défenseurs. L'homme de lettres est sans secours; il ressemble aux poissons volans; s'il s'élève un peu, les oiseaux le dévorent; s'il plonge, les poissons le mangent.

Tout homme public paye tribut à la malignité, mais il est payé en deniers & en honneurs. L'homme de lettres paye le même tribut sans rien recevoir, il est descendu pour son plaisir dans l'arène, il s'est lui-même condamné aux bêtes.

DE LA LIBERTÉ.

A. **V**oilà une batterie de canons qui tire à nos oreilles, avez-vous la liberté de l'entendre ou de ne l'entendre pas?

B. Sans doute, je ne peux pas m'empêcher de l'entendre.

A. Voulez-vous que ce canon emporte votre tête, & celles de votre femme & de votre fille qui se promenent avec vous?

B. Quelle proposition me faites-vous là? je ne peux pas tant que je suis de sens rassis vouloir chose pareille, cela m'est impossible.

A. Bon, vous entendez nécessairement ce ca-

non, & vous voulez nécessairement ne pas mourir vous & votre famille d'un coup de canon à la promenade, vous n'avez ni le pouvoir de ne pas entendre, ni le pouvoir de vouloir rester ici?

(1) B. Cela est clair.

A. Vous avez en conséquence fait une trentaine de pas pour être à l'abri du canon, vous avez eu le pouvoir de marcher avec moi ce peu de pas?

B. Cela est encor très clair.

A. Et si vous aviez été paralitique, vous n'auriez pu éviter d'être exposé à cette batterie, vous n'auriez pas eu le pouvoir d'être où vous êtes, vous auriez nécessairement entendu & reçu un coup de canon, & vous seriez mort nécessairement?

B. Rien n'est plus véritable.

A. En quoi consiste donc votre liberté, si ce n'est dans le pouvoir que votre individu a exercé de faire ce que votre volonté exigeait d'une nécessité absolue?

B. Vous m'embarrassez; la liberté n'est donc autre chose que le pouvoir de faire ce que je veux.

A. Réfléchissez-y, & voyez si la liberté peut être entendue autrement?

B. En ce cas mon chien de chasse est aussi li-

(1) Un pauvre d'esprit dans un petit éerit honnête, poli, & surtout bien raisonné, objecte que si le Prince ordonne à B. de rester exposé au canon, il y restera. Oui, sans doute, s'il a plus de courage, ou plutôt plus de crainte de la honte que d'amour de la vie, comme il arrive très souvent. Premièrement il s'agit ici d'un cas tout différent. Secondelement, quand l'instinct de la crainte de la honte l'emporte sur l'instinct de la conservation de soi-même, l'homme est autant nécessité à demeurer exposé au canon, qu'il est nécessaire à fuir quand il n'est pas honteux de fuir. Le pauvre d'esprit était nécessaire à faire des objections ridicules, & à dire des injures: & les philosophes se sentent nécessités à se moquer un peu de lui, & à lui pardonner.

bre que moi ; il a nécessairement la volonté de courir quand il voit un lièvre, & le pouvoir de courir s'il n'a pas mal aux jambes. Je n'ai donc rien au-dessus de mon chien, vous me réduisez à l'état des bêtes ?

A. Voilà les pauvres sophismes des pauvres sophistes qui vous ont instruit. Vous voilà bien malade d'être libre comme votre chien ! Eh ne ressemblez-vous pas à votre chien en mille choses ? la faim, la soif, la veille, le dormir, les cinq sens ne vous sont-ils pas communs avec lui ? voudriez-vous avoir l'odorat autrement que par le nez ? pourquoi voulez-vous avoir la liberté autrement que lui ?

B. Mais j'ai une ame qui raisonne beaucoup, & mon chien ne raisonne gueres. Il n'a presque que des idées simples ; & moi j'ai mille idées métaphysiques.

A. Eh bien, vous êtes mille fois plus libre que lui, c'est-à-dire, vous avez mille fois plus de pouvoir de penser que lui, mais vous n'êtes pas libre autrement que lui.

B. Quoi ? je ne suis pas libre de vouloir ce que je veux ?

A. Qu'entendez-vous par-là ?

B. J'entends ce que tout le monde entend. Ne dit-on pas tous les jours, les volontés font libres ?

A. Un proverbe n'est pas une raison ; expliquez-vous mieux ?

B. J'entends que je suis libre de vouloir comme il me plaira.

A. Avec votre permission, cela n'a pas de sens ; ne voyez-vous pas qu'il est ridicule de dire, je veux vouloir. Vous voulez nécessairement en conséquence des idées qui se sont pré-

sentées à vous. Voulez-vous vous marier, oui ou non?

B. Mais si je vous disais que je ne veux ni l'un ni l'autre?

A. Vous répondriez comme celui qui disait, les uns croient le Cardinal Mazarin mort, les autres le croient vivant, & moi je ne crois ni l'un ni l'autre.

B. Eh bien, je veux me marier.

A. Ah! c'est répondre cela. Pourquoi voulez-vous vous marier?

B. Parce que je suis amoureux d'une jeune fille, belle, douce, bien élevée, assez riche, qui chante très bien, dont les parens sont de très honnêtes gens, & que je me flatte d'être aimé d'elle, & fort bien venu de sa famille.

A. Voilà une raison. Vous voyez que vous ne pouvez vouloir sans raison. Je vous déclare que vous êtes libre de vous marier, c'est-à-dire, que vous avez le pouvoir de signer le contrat.

B. Comment! je ne peux vouloir sans raison? Eh que deviendra cet autre proverbe, *sit pro ratione voluntas*; ma volonté est ma raison, je veux parce que je veux?

A. Cela est absurde, mon cher ami; il y aurait en vous un effet sans cause.

B. Quoi! lorsque je joue à pair ou non, j'ai une raison de choisir pair plutôt qu'impair?

A. Oui, sans doute.

B. Et quelle est cette raison, s'il vous plaît?

A. C'est que l'idée d'impair s'est présentée à votre esprit plutôt que l'idée opposée. Il serait plaisant qu'il y eût des cas où vous voulez parce qu'il y a une cause de vouloir, & qu'il y eût quelques cas où vous voulussiez sans cause. Quand vous voulez vous marier, vous en sentez la rai-

LIBERTÉ DE PENSER.

son dominante évidemment ; vous ne la sentez pas quand vous jouez à pair ou non ; & cependant il faut bien qu'il y en ait une.

B. Mais encor une fois, je ne suis donc pas libre ?

A. Votre volonté n'est pas libre, mais vos actions le sont ; vous êtes libre de faire quand vous avez le pouvoir de faire.

B. Mais tous les livres que j'ai lûs sur la liberté d'indifférence.....

A. Sont des sottises ; il n'y a point de liberté d'indifférence ; c'est un mot destitué de sens, inventé par des gens qui n'en avaient guères.

LIBERTÉ DE PENSER.

VErs l'an 1707, tems où les Anglais gagnèrent la bataille de Sarragosse, protégerent le Portugal, & donnerent pour quelque tems un Roi à l'Espagne, Mylord Boldmind Officier-Général qui avait été blessé, était aux eaux de Barège. Il y rencontra le Comte Médroso, qui étant tombé de cheval derrière le bagage, à une lieue & demi du champ de bataille, venait prendre les eaux aussi. Il était familier de l'inquisition, Mylord Boldmind n'était familier que dans la conversation ; un jour après boire il eut avec Médroso cet entretien.

BOLDMIND.

Vous êtes donc sergent des Dominicains ?
Vous faites-là un vilain métier.

MEDROSO.

Il est vrai; mais j'ai mieux aimé être leur valet que leur victime, & j'ai préféré le malheur de bruler mon prochain à celui d'être cuit moi-même.

BOLDMIND.

Quelle horrible alternative! Vous étiez cent fois plus heureux sous le joug des Maures qui vous laissaient croupir librement dans toutes vos superstitions, & qui tout vainqueurs qu'ils étaient ne s'arrogeaient pas le droit inouï de tenir les ames dans les fers.

MEDROSO.

Que voulez-vous! Il ne nous est permis ni d'écrire, ni de parler, ni même de penser. Si nous parlons, il est aisément d'interpréter nos paroles, encor plus nos écrits. Enfin, comme on ne peut nous condamner dans un Auto-da-fé pour nos pensées secrètes, on nous menace d'être brûlés éternellement pas l'ordre de Dieu même, si nous ne pensons pas comme les Jacobins. Ils ont persuadé au gouvernement que si nous avions le sens commun, tout l'Etat serait en combustion, & que la nation deviendrait la plus malheureuse de la terre.

BOLDMIND.

Trouvez-vous que nous soyons si malheureux nous autres Anglais qui couvrons les mers de vaisseaux, & qui venons gagner pour vous des batailles au bout de l'Europe? Voyez-vous que les Hollandais qui vous ont ravi presque toutes vos découvertes dans l'Inde, & qui aujourd'hui

sont au rang de vos protecteurs ; soient maudits de Dieu pour avoir donné une entiere liberté à la presse , & pour faire le commerce des pensées des hommes ? L'Empire Romain en a-t-il été moins puissant parce que Ciceron a écrit avec liberté ?

M E D R O S O.

Quel est ce Ciceron ? Je n'ai jamais entendu parler de cet homme-là ; il ne s'agit pas ici de Ciceron , il s'agit de notre St. Pere le Pape , & de St. Antoine de Padouë , & j'ai toujours oui dire que la Religion Romaine est perdue si les hommes se mettent à penser.

B O L D M I N D.

Ce n'est pas à vous à le croire , car vous êtes sûrs que votre religion est divine , & que les portes d'enfer ne peuvent prévaloir contre elle : si cela est , rien ne pourra jamais la détruire .

M E D R O S O.

Non ; mais on peut la réduire à peu de chose , & c'est pour avoir pensé que la Suède , le Danemark , toute votre île , la moitié de l'Allemande gémissent dans le malheur épouvantable de n'être plus sujets du Pape , on dit même que si les hommes continuent à suivre leurs fausses lumières , ils s'en tiendront bientôt à l'adoration simple de Dieu & à la vertu ; si les portes de l'enfer prévalent jamais jusques-là , que deviendra le saint Office ?

B O L D M I N D.

Si les premiers chrétiens n'avaient pas eu la li-

berté de penser, n'est-il pas vrai qu'il n'y eût point eu de Christianisme ?

M E D R O S O.

Que voulez vous dire ? Je ne vous entends point.

B O L D M I N D.

Je le crois bien, je veux dire que si Tibere & les premiers Empereurs avaient eu des Jacobins, qui eussent empêché les premiers Chrétiens d'avoir des plumes & de l'encre, s'il n'avait pas été longtemps permis dans l'Empire Romain de penser librement il eût été impossible que les Chrétiens établissent leurs dogmes ; si donc le Christianisme ne s'est formé que par la liberté de penser, par quelle contradiction, par quelle injustice voudrait-il anéantir aujourd'hui cette liberté sur laquelle seule il est fondé ?

Quand on vous propose quelque affaire d'intérêt n'examinez-vous pas longtemps avant de conclure ? Quel plus grand intérêt y a-t-il au monde que celui de notre bonheur ou de notre malheur éternel ? Il y a cent religions sur la terre qui toutes vous damnent si vous croyez à vos dogmes, qu'elles appellent absurdes & impies ; examinez donc ces dogmes.

M E D R O S O.

Comment puis-je les examiner ? Je ne suis pas Jacobin.

B O L D M I N D.

Vous êtes homme, & cela suffit.

MEDROSO.

Hélas ! Vous êtes bien plus homme que moi.

BOLDMIND.

Il ne tient qu'à vous d'apprendre à penser ; vous êtes né avec de l'esprit ; vous êtes un oiseau dans la cage de l'inquisition , le saint Office vous a rogné les ailes , mais elles peuvent revenir. Celui qui ne fait pas la géométrie peut l'apprendre ; tout homme peut s'instruire ; il est honteux de mettre son ame entre les mains de ceux à qui vous ne confieriez pas votre argent : osez penser par vous-même.

MEDROSO.

On dit que si tout le monde pensait par soi-même ce serait une étrange confusion.

BOLDMIND,

C'est tout le contraire , quand on assiste à un spectacle , chacun en dit librement son avis , & la paix n'est point troublée ; mais si quelque protecteur insolent d'un mauvais poète voulait forcer tous les gens de gout à trouver bon ce qui leur parait mauvais , alors les siflets se feraient entendre & les deux partis pourraient se jettter des pommes à la tête comme il arriva une fois à Londres. Ce sont ces tyrans des esprits , qui ont causé une partie des malheurs du monde ; nous ne sommes heureux en Angleterre que depuis que chacun jouit librement du droit de dire son avis.

MEDROSO.

Nous sommes aussi fort tranquilles à Lisbonne où personne ne peut dire le sien.

BOLDMIND.

Vous êtes tranquilles, mais vous n'êtes pas heureux; c'est la tranquillité des galériens qui ramènent en cadence & en silence.

MEDROSO.

Tous croyez donc que mon ame est aux galères?

BOLDMIND.

Oui, & je voudrais la délivrer.

MEDROSO.

Mais si je me trouve bien aux galères?

BOLDMIND.

& En ce cas vous méritez d'y être.

DES LOIX.

Premiere Section.

Les moutons vivent en société fort doucement, leur caractère passe pour très débonnaire, parce que nous ne voyons pas la prodigieuse quantité d'animaux qu'ils dévorent. Il est à croire même qu'ils les mangent innocemment & sans le savoir, comme lorsque nous mangeons d'un

fromage de Sassenage. La république des moutons est l'image fidèle de l'âge d'or.

Un poulailler est visiblement l'état monarchique le plus parfait. Il n'y a point de Roi comparable à un coq. S'il marche fièrement au milieu de son peuple, ce n'est point par vanité. Si l'ennemi approche, il ne donne point d'ordre à ses sujets d'aller se faire tuer pour lui en vertu de sa certaine science & pleine puissance: il y va lui-même, range ses poules derrière lui & combat jusqu'à la mort. S'il est vainqueur, c'est lui qui chante le *Te-Deum*. Dans la vie civile, il n'y a rien de si galant, de si honnête, de si désintéressé. Il a toutes les vertus. A-t-il dans son bec royal un grain de bled, un vermisseau, il le donne à la première de ses sujettes qui se présente. Enfin Salomon dans son ferrail n'approchait pas d'un coq de basse cour.

S'il est vrai que les abeilles soient gouvernées par une Reine à qui tous ses sujets font l'amour, c'est un gouvernement plus parfait encor.

Les fourmis passent pour une excellente démocratie. Elle est au-dessus de tous les autres états; puisque tout le monde y est égal, & que chaque particulier y travaille pour le bonheur de tous.

La république des castors est encor supérieure à celle de fourmis, du moins si nous en jugeons par leurs ouvrages de maçonnerie.

Les singes ressemblent plutôt à des bâteleurs qu'à un peuple policé, & ils ne paraissent pas être réunis sous des loix fixes & fondamentales, comme les espèces précédentes.

Nous ressemblons plus aux singes qu'à aucun autre animal par le don de l'imitation, par la légèreté de nos idées, & par notre inconstance qui ne nous a jamais permis d'avoir des loix uniformes & durables.

Quand la nature forma notre espece, & nous donna quelques instincts, l'amour - propre pour notre conservation, la bienveillance pour la conservation des autres, l'amour qui est commun avec toutes les especes, & le don inexplicable de combiner plus d'idées que tous les animaux ensemble; après nous avoir ainsi donné notre lot, elle nous dit: Faites comme vous pourrez.

Il n'y a aucun bon code dans aucun pays. La raison en est évidente, les loix ont été faites à mesure selon les tems, les lieux, les besoins, &c.

Quand les besoins ont changé, les loix qui sont demeurées sont devenues ridicules. Ainsi la loi qui défendait de manger du porc & de boire du vin, était très raisonnables en Arabie, où le porc & le vin sont pernicieux; elle est absurde à Constantinople.

La loi qui donne tout le fief à l'ainé, est fort bonne dans un tems d'anarchie & de pillage. Alors l'ainé est le capitaine du château que des brigands assailliront tôt ou tard; les cadets seront ses premiers officiers, les laboureurs ses soldats. Tout ce qui est à craindre, c'est que le cadet n'assassine ou n'empoisonne le Seigneur Salien son ainé, pour devenir à son tour le maître de la mesure; mais ces cas sont rares, parce que la nature a tellement combiné nos instincts & nos passions, que nous avons plus d'horreur d'assassiner notre frere ainé que nous n'avons d'envie d'avoir sa place. Or cette loi convenable à des possesseurs de donjons du tems de Chilperic, est detestable quand il s'agit de partager des rentes dans une ville.

A la honte des hommes, on fait que les loix du jeu sont les seules qui soient partout justes, claires, invioables & exécutées. Pourquoi l'Indien qui a donné les regles du jeu d'échecs, est-

il obéi de bon gré dans toute la terre, & que les décrétales des Papes, par exemple, sont aujourd'hui un objet d'horreur & de mépris? c'est que l'inventeur des échecs combina tout avec justesse pour la satisfaction des joueurs, & que les Papes dans leurs décrétales, n'eurent en vue que leur seul avantage. L'Indien voulut exercer également l'esprit des hommes & leur donner du plaisir; les Papes ont voulu abrutir l'esprit des hommes. Auffi le fond du jeu des échecs a subsisté le même depuis cinq mille ans, il est commun à tous les habitans de la terre; & les décrétales ne sont reconnues qu'à Spolette, à Orviette, à Lorette, où le plus mince jurisconsulte les déteste & les méprise en secret.

DES LOIX.

Seconde Section.

DU tems de Vespasien & de Tite, pendant que les Romains éventraient les Juifs, un Israëlite fort riche qui ne voulait point être éventré, s'enfuit avec tout l'or qu'il avait gagné à son métier d'usurier, & emmena vers Eziongaber toute sa famille, qui consistait en sa vieille femme, un fils & une fille; il avait dans son train, deux eunuques, dont l'un servait de cuisinier, l'autre était laboureur & vigneron, Un bon Es-sénien qui savait par cœur la Pentateuque lui servait d'aumônier: tout cela s'embarqua dans le port d'Eziongaber, traversa la mer qu'on nomme rouge, & qui ne l'est point, & entra dans le golphe Persique, pour aller chercher la terre

d'Ophir, sans savoir où elle était. Vous croyez bien qu'il survint une horrible tempête, qui poussa la famille Hébraïque vers les côtes des Indes; le vaisseau fit naufrage à une des îles Maldives, nommée aujourd'hui Padrabranca, laquelle était alors déserte.

Le vieux richard & la vieille se noyerent; le fils, la fille, les deux eunuques & l'aumônier se sauverent; on tira comme on put quelques provisions du vaisseau, on bâtit des petites cabanes dans l'île, & on y vécut assez commodément. Vous savez que l'île de Padrabranca est à cinq degrés de la ligne, & qu'on y trouve les plus gros cocos & les meilleurs ananas du monde: il était fort doux d'y vivre dans le tems qu'on égorgeait aileurs le reste de la nation chérie; mais l'Essénien pleurait en considérant que peut être il ne restait plus qu'eux de Juifs sur la terre, & que la semence d'Abraham allait finir.

Il ne tient qu'à vous de la ressusciter, dit le jeune Juif, épousez ma sœur. Je le voudrais bien, dit l'aumônier, mais la loi s'y oppose. Je suis Essénien, j'ai fait vœu de ne me jamais marier, la loi porte qu'on doit accomplir son vœu; la race Juive finira si elle veut, mais certainement je n'épouserai point votre sœur, toute jolie qu'elle est.

Mais deux eunuques ne peuvent pas lui faire d'enfans, reprit le Juif; je lui en ferai donc s'il vous plaît, & ce sera vous qui bénirez le mariage.

J'aimerais mieux cent fois être éventré par les soldats Romains, dit l'aumônier, que de servir à vous faire commettre uninceste; si c'était votre sœur de pere, encor passé, la loi le permet;

met ; mais elle est votre sœur de mère, cela est abominable.

Je conçois bien, répondit le jeune homme, que ce serait un crime à Jérusalem, où je trouverais d'autres filles ; mais dans l'île de Padra-branca, où je ne vois que des cocos, des ananas & des huitres, je crois que la chose est très permise. Le Juif épousa donc sa sœur, & en eut une fille malgré les protestations de l'Essénien ; ce fut l'unique fruit d'un mariage que l'un croyait très légitime, & l'autre abominable.

Au bout de quatorze ans, la mère mourut ; le père dit à l'aumônier, Vous êtes-vous enfin défaît de vos anciens préjugés ? Voulez-vous épouser ma fille ? Dieu m'en préserve, dit l'Essénien. Oh bien je l'épouserai donc moi, dit le père, il en sera ce qui pourra, mais je ne veux pas que la semence d'Abraham soit réduite à rien. L'Essénien épouvanté de cet horrible propos ne voulut plus demeurer avec un homme qui manquait à la loi, & s'enfuit. Le nouveau marié avait beau lui crier, demeurez, mon ami, j'observe la loi naturelle, je sers la patrie, n'abandonnez pas vos amis ; l'autre le laissait crier, ayant toujours la loi dans la tête, & s'enfuit à la nage dans l'île voisine.

C'était la grande île d'Attole, très peuplée, & très civilisée ; dès qu'il aborda, on le fit esclave. Il apprit à balbutier la langue d'Attole ; il se plaignit très amèrement de la façon inhospitale dont on l'avait reçu ; on lui dit que c'était la loi, & que depuis que l'île avait été sur le point d'être surprise par les habitans de celle d'Ada, on avait sagement réglé que tous les étrangers qui aborderaient dans Attole, seraient mis en servitude. Ce ne peut être une loi, dit l'Essénien.

La Raison &c. II. Part. B

nien, car elle n'est pas dans le Pentateuque; on lui répondit qu'elle était dans le digeste du pays, & il demeura esclave: il avait heureusement un très bon maître fort riche, qui le traita bien, & auquel il s'attacha beaucoup.

Des assassins vinrent un jour pour tuer le maître, & pour voler ses trésors; ils demanderent aux esclaves s'il était à la maison, & s'il avait beaucoup d'argent? Nous vous jurons, dirent les esclaves, qu'il n'a point d'argent, & qu'il n'est point à la maison; mais l'Essénien dit, la loi ne permet pas de mentir, je vous jure qu'il est à la maison, & qu'il a beaucoup d'argent; ainsi le maître fut volé & tué; les esclaves accusèrent l'Essénien devant les juges, d'avoir trahi son patron; l'Essénien dit qu'il ne voulait mentir, & qu'il ne mentirait pour rien au monde, & il fut pendu.

On me contaît cette histoire, & bien d'autres semblables dans le dernier voyage que je fis des Indes en France. Quand je fus arrivé, j'allai à Versailles pour quelques affaires, je vis passer une belle femme, suivie de plusieurs belles femmes. Quelle est cette belle femme, dis-je à mon Avocat en Parlement, qui était venu avec moi, car j'avais un Procès en Parlement à Paris, pour mes habits qu'on m'avait fait aux Indes, & je voulais toujours avoir mon Avocat à mes côtés? C'est la fille du Roi, dit-il, elle est charmante & bienfaisante, c'est bien dommage que dans aucun cas elle ne pût jamais être Reine de France. Quoi, lui dis-je, si on avait le malheur de perdre tous ses parents, & les Princes du sang, (ce qu'à Dieu ne plaise) elle ne pourrait hériter du Royaume de son père? Non, dit l'Avocat, la loi Salique s'y oppose formellement. Et qui a

fait cette Loi Salique? Dis-je à l'Avocat. Je n'en fais rien, dit-il, mais on prétend que chez un ancien peuple nommé les Saliens, qui ne savaient ni lire ni écrire, il y avait une loi écrite qui disait qu'en terre Salique fille n'héritait pas d'un aleu, & cette loi a été adoptée en terre non Salique. Et moi, lui dis-je, je la casse; vous m'avez assuré que cette Princesse est charmante & bienfaisante, donc elle aurait un droit incontestable à la couronne, si le malheur arrivait qu'il ne restât qu'elle du sang royal; ma mère a hérité de son père, & je veux que cette Princesse hérite du sien.

Le lendemain mon procès fut jugé en une Chambre du Parlement, & je perdis tout d'une voix; mon Avocat me dit que je l'aurais gagné tout d'une voix en une autre Chambre. Voilà qui est bien comique, lui dis-je; ainsi donc chaque Chambre chaque loi. Oui, dit-il, il y a vingt-cinq commentaires sur la coutume de Paris; c'est-à-dire, on a prouvé vingt-cinq fois que la coutume de Paris est équivoque; & s'il y avait vingt-cinq Chambres de juges, il y aurait vingt-cinq jurisprudences différentes. Nous avons, continua-t-il, à quinze lieuës de Paris une Province nommée Normandie, où vous auriez été tout autrement jugé qu'ici. Cela me donna envie de voir la Normandie. J'y allai avec un de mes frères: nous rencontrâmes à la première auberge un jeune homme qui se désespérait; je lui demandai quelle était sa disgrâce? Il me répondit que c'était d'avoir un frère aîné. Où est donc le grand malheur d'avoir un frère? Lui dis-je; mon frère est mon aîné, & nous vivons très bien ensemble. Hélas, Monsieur, me dit-il, la loi donne tout ici aux aînés, & ne laisse rien aux cadets,

Vous avez raison, lui dis je, d'être fâché; chez nous on partage également, & quelquefois les frères ne s'en aiment pas mieux.

Ces petites avantures me firent faire de belles & profondes réflexions sur les loix, & je vis qu'il en est d'elles comme de nos vêtemens; il m'a fallu porter un doliman à Constantinople, & un juste-au-corps à Paris.

Si toutes les loix humaines sont de convention, disais je, il n'y a qu'à bien faire ses marchés. Les bourgeois de Déli & d'Agra disent qu'ils ont fait un très mauvais marché avec Tamerlan: les bourgeois de Londres se félicitent d'avoir fait un très bon marché avec le Roi Guillaume d'Orange. Un citoyen de Londres me disait un jour, c'est la nécessité qui fait les loix, & la force les fait observer. Je lui demandai si la force ne faisait pas aussi quelquefois des loix, & si Guillaume le bâtard & le conquérant ne leur avait pas donné des ordres sans faire de marché avec eux. Oui, dit-il, nous étions des bœufs alors, Guillaume nous mit un joug, & nous fit marcher à coups d'aiguillons; nous avons depuis été changés en hommes, mais les cornes nous sont restées, & nous en frappons quiconque veut nous faire labourer pour lui, & non pas pour nous.

Plein de toutes ces réflexions, je me complaisais à penser qu'il y a une loi naturelle indépendante de toutes les conventions humaines: le fruit de mon travail doit être à moi; je dois honorer mon pere & ma mere; je n'ai nul droit sur la vie de mon prochain, & mon prochain n'en a point sur la mienne, &c. Mais quand je songeai que depuis Cordolaomor jusqu'à Mentzel, Colonel de Houzards, chacun tue loyalement & pille son prochain avec une patente dans sa poche, je fus très affligé.

On me dit que parmi les voleurs il y avait des loix, & qu'il y en avait aussi à la guerre. Je demandai ce que c'était que ces loix de la guerre? C'est, me dit-on, de pendre un brave Officier qui aura tenu dans un mauvais poste sans canon contre un armée royale; c'est de faire pendre un prisonnier, si on a pendu un des vôtres; c'est de mettre à feu & à sang les villages qui n'auront pas rapporté toute leur subsistance au jour marqué, selon les ordres du gracieux souverain du voisinage. Bon, dis-je, voilà *l'Esprit des loix*.

Après avoir été bien instruit, je découvris qu'il y a de sages loix par lesquelles un berger est condamné à neuf ans de galères pour avoir donné un peu de sel étranger à ses moutons. Mon voisin a été ruiné par un procès pour deux chênes qui lui appartenaient qu'il avait fait couper dans son bois, parce qu'il n'avait pu observer une formalité qu'il n'avait pu connaître; sa femme est morte dans la misere, & son fils traîne une vie plus malheureuse. J'avoue que ces loix sont justes, quoique leur exécution soit un peu dure, mais je fais mauvais gré aux loix qui autorisent cent mille hommes à aller loyalement égorger cent mille voisins. Il m'a paru que la plupart des hommes ont reçu de la nature assez de sens commun pour faire des loix; mais que tout le monde n'a pas assez de justice pour faire de bonnes loix.

Assemblez d'un bout de la terre à l'autre les simples & tranquilles agriculteurs: ils conviendront tous aisément, qu'il doit être permis de vendre à ses voisins l'excédent de son bled, & que la loi contraire est inhumaine & absurde; que les monnoies représentatives des denrées ne doivent pas plus être altérées que les fruits de la terre; qu'un pere de famille doit être le maître

chez soi; que la religion doit rassembler les hommes pour les unir, & non pour en faire des fanatiques & des persécuteurs; que ceux qui travaillent, ne doivent pas se priver du fruit de leurs travaux pour en doter la superstition & l'oisiveté; ils feront en une heure trente loix de cette espece, toutes utiles au genre humain.

Mais que Tamerlan arrive & subjugue l'Inde; alors vous ne verrez plus que des loix arbitraires. L'une accablera une Province pour enrichir un publicain de Tamerlan; l'autre fera un crime de lèze-Majesté d'avoir mal parlé de la maîtresse du premier valet de chambre d'un Raya; une troisième ravira la moitié de la récolte de l'agriculteur, & lui contestera le reste; il y aura enfin des loix par lesquelles un appariteur Tartare viendra saisir vos enfans au berceau, fera du plus robuste un soldat, & du plus faible un eunuque, & laissera le pere & la mere sans secours & sans consolation.

Or lequel vaut le mieux d'être le chien de Tamerlan ou son sujet? Il est clair que la condition de son chien est fort supérieure.

LOIX CIVILES

ET ECCLESIASTIQUES.

ON a trouvé dans les papiers d'un jurisconsulte ces notes, qui méritent peut-être un peu d'examen.

Que jamais aucune loi ecclésiastique n'ait de force, que lorsqu'elle aura la sanction expresse du gouvernement. C'est par ce moyen qu'Athe-

nes & Rome n'eurent jamais de querelles religieuses.

Ces querelles sont le partage des nations barbares, ou devenues barbares.

Que le Magistrat seul puisse permettre ou prohiber le travail les jours de fête, parce qu'il n'appartient pas à des prêtres de défendre à des hommes de cultiver leurs champs.

Que tout ce qui concerne les mariages dépende uniquement du Magistrat, & que les prêtres s'en tiennent à l'auguste fonction de les bénir.

Que le prêt à l'intérêt soit purement un objet de la loi civile, parce qu'elle seule préside au commerce.

Que tous les Ecclésiastiques soient soumis en tous les cas au gouvernement, parce qu'ils sont sujets de l'Etat.

Que jamais on n'ait le ridicule honteux de payer à un prêtre étranger la première année du revenu d'une terre, que des citoyens ont donnée à un prêtre concitoyen.

Qu'aucun prêtre ne puisse jamais ôter à un citoyen la moindre prérogative, sous prétexte que ce citoyen est pécheur, parce que le prêtre pécheur doit prier pour les pécheurs, & non les juger.

Que les Magistrats, les laboureurs & les prêtres, payent également les charges de l'Etat, parce que tous appartiennent également à l'Etat.

Qu'il n'y ait qu'un poids, une mesure, une coutume.

Que les supplices des criminels soient utiles. Un homme pendu n'est bon à rien, & un homme condamné aux ouvrages publics fert encor la patrie, & est une leçon vivante.

Que toute loi soit claire, uniforme & précise.

L'interpréter, c'est presque toujours la corrompre.

Que rien ne soit infame que le vice.

Que les impôts ne soient jamais que proportionnels.

Que la loi ne soit jamais en contradiction avec l'usage. Car si l'usage est bon, la loi ne vaut rien. (2)

LUXE.

ON a déclamé contre le luxe depuis deux mille ans, en vers & en prose, & on l'a toujours aimé.

Que n'a-t-on pas dit des premiers Romains, quand ces brigands ravagerent & pillerent les moissons; quand pour augmenter leur pauvre village, ils détruisirent les pauvres villages des Volques, & des Samnites? c'étaient des hommes désintéressés & vertueux; ils n'avaient pu voler ni or, ni argent, ni piergeries, parce qu'il n'y en avait point dans les bourgs qu'il saccagèrent. Leurs bois ni leurs marais ne produisaient ni perdrix, ni faisans, & on louë leur tempérance.

Quand de proche en proche ils eurent tout pillé, tout volé du fond du golphe Adriatique à l'Euphrate, & qu'ils eurent assez d'esprit pour jouir du fruit de leurs rapines pendant sept à huit cent ans; quand ils cultiverent tous les arts, qu'ils gouterent tous les plaisirs, & qu'ils les firent même gouter aux vaincus, ils cessèrent alors, dit-on, d'être sages & gens de bien.

(2) Voyez le poème de la loi naturelle.

Toutes ces déclamations se reduisent à prouver qu'un voleur ne doit jamais ni manger le dîner qu'il a pris, ni porter l'habit qu'il a dérobé, ni se parer de la bague qu'il a volée. Il fallait, dit-on, jeter tout cela dans la rivière, pour vivre en honnêtes gens; dites plutôt qu'il ne fallait pas voler. Condamnez les brigands quand ils pillent; mais ne les traitez pas d'insensés quand ils jouissent. (3) De bonne foi, lorsqu'un grand nombre de marins Anglais se sont enrichis à la prise de Pondichéri, & de la Havane, ont-ils eu tort d'avoir ensuite du plaisir à Londres, pour prix de la peine qu'ils avaient eue au fond de l'Asie & de l'Amérique?

Les déclamateurs voudraient-ils qu'on enfouît les richesses qu'on aurait amassées par le sort des armes, par l'agriculture, par le commerce & par l'industrie? Ils citent Lacédémone; que ne citent-ils aussi la République de Saint Marin? Quel bien Sparte fit-elle à la Grèce? eut-elle jamais des Demosthenes, des Sophocles, des Appelles, & des Fidias? Le luxe d'Athènes a fait de grands-hommes en tout genre; Sparte a eu quelques capitaines, & encor en moins grand nombre que les autres villes. Mais à la bonne heure qu'une aussi petite République que Lacédémone conserve sa pauvreté. On arrive à la mort aussi-bien en manquant de tout, qu'en jouissant de ce qui peut rendre la vie agréable. Le sauvage du Canada subsiste & atteint la vieillesse, comme le citoyen d'Angleterre qui a cinquante

(3) Le pauvre d'esprit que nous avons déjà cité, ayant lu ce passage dans une mauvaise édition où il y avait un point après ce mot *bonne foi*, crut que l'auteur vouloit dire que les voleurs jouissaient de bonne foi. Nous savons bien que ce pauvre d'esprit est méchant, mais de bonne foi il ne peut être dangereux.

mille guinées de revenu. Mais qui comparera jamais le pays des Iroquois à l'Angleterre ?

Que la République de Raguse & le Canton de Zug fassent des loix somptuaires, ils ont raison, il faut que le pauvre ne dépense point au-delà de ses forces; mais j'ai lù quelque part:

Sachez surtout que le luxe enrichit
Un grand Etat, s'il en perd un petit.

Si par luxe vous entendez l'excès, on fait que l'excès est pernicieux en tout genre, dans l'abstinence comme dans la gourmandise, dans l'œconomie comme dans la libéralité. Je ne sais comment il est arrivé que dans mes villages où la terre est ingrate, les impôts lourds, la défense d'exporter le bled qu'on a semé intolérable, il n'y a guères pourtant de colon qui n'ait un bon habit de drap, & qui ne soit bien chassé & bien nourri. Si ce colon laboure avec son bel habit, avec du linge blanc, les cheveux frisés & poudrés, voilà certainement le plus grand luxe, & le plus impertinent; mais qu'un bourgeois de Paris ou de Londres paraîsse au spectacle vêtu comme ce paysan, voilà la lésine la plus grossière & la plus ridicule.

*Est modus in rebus, sunt certi denique fines,
Quos ultrà citraque nequit consistere rectum.*

Lorsqu'on inventa les ciseaux, qui ne sont certainement pas de l'antiquité la plus haute, que ne dit-on pas contre les premiers qui se rognerent les ongles, & qui couperent une partie des cheveux qui leur tombaient sur le nez? On les traita sans doute de petits-maîtres & de prodigues, qui

achetaient cherement un instrument de la vanité, pour gâter l'ouvrage du Créateur. Quel péché énorme d'accourcir la corne que Dieu fait naître au bouts de nos doigts! C'était un outrage à la Divinité. Ce fut bien pis quand on inventa les chemises & les chaussons. On fait avec quelle fureur les vieux Conseillers qui n'en avaient jamais porté, crierent contre les jeunes Magistrats qui donnerent dans ce luxe funeste.

M A I T R E.

Comment un homme a-t-il pu devenir le maître d'un autre homme, & par quelle espece de magie incompréhensible a-t-il pu devenir le maître de plusieurs autres hommes? On a écrit sur ce phénomène un grand nombre de bons volumes; mais je donne la préférence à une fable indienne parce qu'elle est courte, & que les fables ont tout dit.

Adimo, le pere de tous les Indiens, eut deux fils & deux filles de sa femme Procriti. L'aîné était un géant vigoureux, le cadet était un petit bossu, les deux filles étaient jolies. Dès que le géant sentit sa force, il coucha avec ses deux sœurs, & se fit servir par le petit bossu. De ses deux sœurs l'une fut sa cuisiniere, l'autre sa jardinier. Quand le géant voulait dormir il commençait par enchaîner à un arbre son petit frere le bossu, & lorsque celui-ci s'enfuyait, il le rattrapait en quatre enjambées, & lui donnait vingt coups de nerfs de bœufs.

Le bossu devint soumis, & le meilleur sujet du monde. Le géant satisfait de le voir remplir

ses devoirs de sujet, lui permit de coucher avec une de ses sœurs dont il était dégouté. Les enfants qui vinrent de ce mariage ne furent pas tout à fait bossus; mais ils eurent la taille assez contrefaite. Ils furent élevés dans la crainte de Dieu & du géant. Ils reçurent une excellente éducation; on leur apprit que leur grand oncle était géant de droit divin, qu'il pouvait faire de toute sa famille ce qui lui plaisait; que s'il avait quelque jolie niece, ou arrière-niece, c'était pour lui feul sans difficulté, & que personne ne pouvait coucher avec elle que quand il n'en voudrait plus.

Le géant étant mort, son fils qui n'était pas à beaucoup près si fort ni si grand que lui, crut cependant être géant comme son père de droit divin. Il prétendit faire travailler pour lui tous les hommes, & coucher avec toutes les filles. La famille se ligua contre lui, il fut assommé, & on se mit en république.

Les Siamois au contraire prétendaient que la famille avait commencé par être républicaine, & que le géant n'était venu qu'après un grand nombre d'années & de dissensions; mais tous les auteurs de Benarès & de Siam conviennent que les hommes vécurent une infinité de siècles avant d'avoir l'esprit de faire des loix; & ils le prouvent par une raison sans réplique, c'est qu'aujourd'hui même où tout le monde se pique d'avoir de l'esprit, on n'a pas trouvé encor le moyen de faire une vingtaine de loix passablement bonnes.

C'est encor, par exemple, une question insoluble dans l'Inde, si les Républiques ont été établies avant ou après les Monarchies, si la confusion a du paraître aux hommes plus horrible que

le despotisme. J'ignore ce qui est arrivé dans l'ordre des tems; mais dans celui de la nature il faut convenir que les hommes naissant tous égaux, la violence & l'habileté, ont fait les premiers maîtres; les loix ont fait les derniers.

M A R T I R E.

ON nous berne de martyrs à faire poufer de rire. On nous peint les Titus, les Trajans, les Marc-Aureles, ces modeles de vertu, comme des monstres de cruauté. Fleuri Abbé du Loc-Dieu a deshonoré son histoire ecclésiastique par des contes qu'une vieille femme de bon sens ne ferait pas à des petits enfans.

Peut-on répéter sérieusement que les Romains condamnerent sept vierges de soixante & dix ans chacune à passer par les mains de tous les jeunes gens de la ville d'Ancire, eux qui punissaient de mort les Vestales pour la moindre galanterie?

C'est apparemment pour faire plaisir aux cabaretiers qu'on a imaginé qu'un cabaretier chrétien nommé Théodore, pria Dieu de faire mourir ces sept vierges plutôt que de les exposer à perdre le plus vieux des pucelages. Dieu exauça le cabaretier pudibond, & le Proconsul fut noyer dans un lac les sept demoiselles. Des qu'elles furent noyées, elles vinrent se plaindre à Théodore du tour qu'il leur avait joué, & le supplierent instamment d'empêcher qu'elles ne fussent mangées des poissons. Théodore prend avec lui trois buveurs de sa taverne, marche au lac avec eux, précédé d'un flambeau céleste, & d'un cavalier céleste, repêche les sept vieilles, les enterrer, & finit par être pendu.

Dioclétien rencontre un petit garçon nommé St. Romain, qui était bégue; il veut le faire brûler parce qu'il était Chrétien; trois Juifs se trouvent là & se mettent à rire de ce que Jésus-Christ laisse brûler un petit garçon qui lui appartient; ils crient que leur Religion vaut bien mieux que la Chrétienne, puisque Dieu a délivré Sidrac, Mizac & Abdénago de la fournaise ardente. Aussi-tôt les flammes qui entouraient le jeune Romain, sans lui faire mal, se séparent, & vont brûler les trois Juifs.

L'Empereur tout étonné dit qu'il ne veut rien avoir à démêler avec Dieu; mais un juge de village moins scrupuleux condamne le petit bégue à avoir la langue coupée. Le premier Médecin de l'Empereur est assez honnête pour faire l'opération lui-même; dès qu'il a coupé la langue au petit Romain, cet enfant se met à jaser avec une volubilité qui ravit toute l'assemblée en admiration.

On trouve cent contes de cette espèce dans les martirologes! On a cru rendre les anciens Romains odieux, & on s'est rendu ridicule. Voulez-vous de bonnes barbaries bien avérées, de bons massacres bien constatés, des ruisseaux de sang qui ayent coulé en effet, des peres, des meres, des maris, des femmes, des enfans à la mammelle réellement égorgés & entassés les uns sur les autres? Monstres persécuteurs, ne cherchez ces vérités que dans vos annales: vous les trouverez dans les croisades contre les Albigeois, dans les massacres de Mérindol & de Cabrière, dans l'épouvantable journée de la St. Barthélemy, dans les massacres de l'Irlande, dans les vallées des Vaudois. Il vous fied bien, barbares que vous êtes, d'imputer aux meilleurs des Empereurs des cruautés extravagantes, vous qui avez

inondé l'Europe de sang, & qui l'avez couverte de corps expirans, pour prouver que le même corps peut-être en mille endroits à la fois, & que le Pape peut vendre des indulgences! Cessez de calomnier les Romains vos législateurs, & demandez pardon à Dieu des abominations de vos peres.

Ce n'est pas le supplice, dites-vous, qui fait le martyre, c'est la cause. Eh bien, je vous accorde que vos victimes ne doivent point être appellées du nom de martyr, qui signifie témoin; mais quel nom donnerons-nous à vos bourreaux? Les Phalaris & les Busiris ont été les plus doux des hommes en comparaison de vous: votre inquisition qui subsiste encore, ne fait-elle pas frémir la raison, la nature, la Religion? Grand Dieu! Si on allait mettre en cendres ce tribunal infernal, déplairait-on à vos regards vengeurs?

M A T I E R E.

Les sages à qui on demande ce que c'est que l'ame, répondent qu'ils n'en savent rien. Si on leur demande ce que c'est que la matière; ils font la même réponse. Il est vrai que des professeurs, & surtout des écoliers, savent parfaitement tout cela; & quand ils ont répété que la matière est étendue & divisible, ils croient avoir tout dit; mais quand ils sont priés de dire ce que c'est que cette chose étendue, ils se trouvent embarrassés. Cela est composé de parties, disent-ils; & ces parties de quoi sont-elles composées? Les éléments de ces parties sont-ils divisibles? Alors ou ils sont muets, ou ils parlent beaucoup, ce qui

est également suspect. Cet être presque inconnu qu'on nomme matière, est-il éternel ? Toute l'antiquité l'a cru. A-t-il par lui-même la force active ? Plusieurs philosophes l'ont pensé. Ceux qui le nient sont-ils en droit de le nier ? Vous ne concevez pas que la matière puisse avoir rien par elle-même. Mais comment pouvez-vous assurer qu'elle n'a pas par elle-même les propriétés qui lui sont nécessaires ? Vous ignorez quelle est sa nature, & vous lui refusez des modes qui sont pourtant dans sa nature ; car enfin, dès qu'elle est, il faut bien qu'elle soit d'une certaine façon, qu'elle soit figurée ; & dès qu'elle est nécessairement figurée, est-il impossible qu'il n'y ait d'autres modes attachées à sa configuration ? La matière existe, vous ne la connaissez que par vos sensations. Hélas ! de quoi servent toutes les subtilités de l'esprit depuis qu'on raisonne ? La géométrie nous a appris bien des vérités, la métaphysique bien peu. Nous pesons la matière, nous la mesurons, nous la décomposons & au-delà de ces opérations grossières, si nous voulons faire un pas, nous trouvons dans nous l'impuissance, & devant nous un abîme.

Pardonnez de grâce à l'univers entier qui s'est trompé en croyant la matière existante par elle-même. Pouvait-il faire autrement ? Comment imaginer que ce qui est sans succession n'a pas toujours été ? S'il n'était pas nécessaire que la matière existât, pourquoi existe-t-elle ? Et s'il fallait qu'elle fût, pourquoi n'aurait-elle pas été toujours ? Nul axiome n'a jamais été plus universellement reçu que celui-ci : *Rien ne se fait de rien.* En effet le contraire est incompréhensible. Le cahos a chez tous les peuples précédé l'arrangement qu'une main divine a fait du monde entier.

tier. L'éternité de la matière n'a nui chez aucun peuple au culte de la Divinité. La Religion ne fut jamais effarouchée qu'un Dieu éternel fût reconnu comme le maître d'une matière éternelle. Nous sommes assez heureux pour savoir aujourd'hui par la foi, que Dieu tira la matière du néant; mais aucune nation n'avait été instruite de ce dogme; les Juifs même l'ignorèrent. Le premier verset de la Genèse dit que les Dieux Eloïm, non pas Eloï, firent le ciel & la terre; il ne dit pas que le ciel & la terre furent créés de rien.

Philon qui est venu dans le seul tems où les Juifs ayent eu quelque érudition, dit dans son chapitre de la création; „ Dieu étant bon par sa „ nature n'a point porté envie à la substance, „ à la matière, qui par elle-même n'avait rien de „ bon, qui n'a de sa nature, qu'inertie, confu- „ sion, désordre. Il daigna la rendre bonne de „ mauvaise qu'elle était.”

L'idée du cahos débrouillé par un Dieu se trouve dans toutes les anciennes théogonies, Hésiode répétait ce que pensait l'Orient, quand il disait dans sa théogonie; „ Le cahos est ce qui a „ existé le premier.” Ovide était l'interprète de tout l'Empire Romain, quand il disait:

*Sic ubi dispositam quisquis fuit ille Deorum
Congeriem secuit.*

La matière était donc regardée entre les mains de Dieu, comme l'argile sous la rouë du potier, s'il est permis de se servir de ces faibles images pour en exprimer la divine puissance.

La matière étant éternelle devait avoir des propriétés éternelles, comme la configuration,

La Raison &c. II. Part.

C

la force d'inertie, le mouvement & la divisibilité. Mais cette divisibilité n'est que la suite du mouvement; car sans mouvement rien ne se divise, ne se sépare, ni ne s'arrange. On regardait donc le mouvement comme essentiel à la matière. Le cahos avait été un mouvement confus; & l'arrangement de l'univers un mouvement régulier imprimé à tous les corps par le maître du monde. Mais comment la matière aurait-elle le mouvement par elle-même? Comme elle a, selon tous les anciens, l'étendue & l'impénétrabilité.

Mais on ne la peut concevoir sans étendue, & on peut la concevoir sans mouvement? A cela on répondait; Il est impossible que la matière ne soit pas perméable; or étant perméable, il faut bien que quelque chose passe continuellement dans ses pores; à quoi bon des passages si rien n'y passe?

De réplique en réplique on ne finirait jamais; le système de la matière éternelle a de très grandes difficultés comme tous les systèmes. Celui de la matière formée de rien n'est pas moins incompréhensible. Il faut l'admettre & ne pas se flatter d'en rendre raison; la philosophie ne rend point raison de tout. Que de choses incompréhensibles n'est on pas obligé d'admettre, même en géométrie! Conçoit-on deux lignes qui s'approcheront toujours, & qui ne se rencontreront jamais?

Les géometres à la vérité nous diront; les propriétés des asymptotes vous sont démontrées; vous ne pouvez vous empêcher de les admettre; mais la création ne l'est pas, pourquoi l'admettez-vous? Quelle difficulté trouvez-vous à croire comme toute l'antiquité la matière éternelle? D'un autre côté le Théologien vous pressera &

vous dira, Si vous croyez la matière éternelle, vous reconnaîtrez donc deux principes, Dieu & la matière; vous tombez dans l'erreur de Zoroastre, de Manès.

On ne répondra rien aux géomètres, parce que ces gens-là ne connaissent que leurs lignes, leurs surfaces & leurs solides; mais on pourra dire au Théologien: En quoi suis-je Manichéen? Voilà des pierres qu'un architecte n'a point faites; il en a élevé un bâtiment immense; je n'admetts point deux architectes; les pierres brutes ont obéi au pouvoir & au génie.

Heureusement quelque système qu'on embrasse, aucun ne nuit à la morale; car qu'importe que la matière soit faite ou arrangée? Dieu est également notre maître absolu. Nous devons être également vertueux sur un cahos débrouillé, ou sur un cahos créé de rien, presqu'aucune de ces questions métaphysiques n'influe sur la conduite de la vie; il en est des disputes comme des vains discours qu'on tient à table; chacun oublie après dîner ce qu'il a dit, & va où son intérêt & son goût l'appellent.

M É C H A N T.

ON nous crie que la nature humaine est essentiellement perverse, que l'homme est né enfant du Diable, & méchant. Rien n'est plus mal avisé. Car, mon ami, toi qui me prêches que tout le monde est né pervers, tu m'avertis donc que tu es né tel, qu'il faut que je me défie de toi comme d'un renard ou d'un crocodile. Oh point! Me dis-tu, je suis régénéré, je ne suis ni hérétique

que ni infidèle, on peut se fier à moi; mais le reste du genre humain qui est ou hérétique, ou ce que tu appelles infidele, ne sera donc qu'un assemblage de monstres, & toutes les fois que tu parleras à un Luthérien, ou un Turc, tu dois être sûr qu'ils te voleront, & qu'ils t'assassineront, car ils sont enfans du Diable; ils sont nés méchans; l'un n'est point régénéré, & l'autre est dégénéré. Il serait bien plus raisonnable, bien plus beau de dire aux hommes, *Vous êtes tous nés bons, voyez combien il serait affreux de corrompre la pureté de votre être.* Il eût fallu en user avec le genre humain comme on en use avec tous les hommes en particulier. Un chanoine mène-t-il une vie scandaleuse? On lui dit, est-il possible que vous deshonoriez la dignité de chanoine? On fait souvenir un homme de robe qu'il a l'honneur d'être Conseiller du Roi, & qu'il doit l'exemple. On dit à un soldat pour l'encourager, *Songe que tu es du régiment de Champagne.* On devrait dire à chaque individu, *Souviens-toi de ta dignité d'homme.*

Et en effet, malgré qu'on en ait, on en revient toujours là; car que veut dire ce mot si fréquemment employé chez toutes les nations, *rentrez en vous-mêmes?* Si vous étiez né enfant du Diable, si votre origine était criminelle, si votre sang était formé d'une liqueur infernale, ce mot, *rentrez en vous-même*, signifierait, consultez, suivez votre nature diabolique, soyez imposteur, voleur, assassin, c'est la loi de votre pere.

L'homme n'est point né méchant, il le devient, comme il devient malade. Des médecins se présentent & lui disent, *Vous êtes né malade, il est bien sûr que ces médecins, quelque*

chose qu'ils disent & qu'ils font, ne le guériront pas si sa maladie est inhérente à sa nature; & ces raisonneurs sont très malades eux-mêmes.

Assemblez tous les enfans de l'univers, vous ne verrez en eux que l'innocence, la douceur & la crainte; s'ils étaient nés méchans, malfaisans, cruels, ils en montreraient quelque signe, comme les petits serpens cherchent à mordre, & les petits tigres à déchirer. Mais la nature n'ayant pas donné à l'homme plus d'armes offensives qu'aux pigeons & aux lapins, elle ne leur a pu donner un instinct qui les porte à détruire.

L'homme n'est donc pas né mauvais, pourquoi plusieurs sont-ils donc infectés de cette peste de la méchanceté? C'est que ceux qui sont à leur tête étant pris de la maladie, la communiquent au reste des hommes, comme une femme atteinte du mal que Christophe Colomb rapporta d'Amérique, répand ce venin d'un bout de l'Europe à l'autre. Le premier ambitieux a corrompu la terre.

Vous m'allez dire que ce premier monstre a déployé le germe d'orgueil, de rapine, de fraude, de cruauté qui est dans tous les hommes. J'avoue qu'en général la plupart de nos frères peuvent acquérir ces qualités; mais tout le monde a-t-il la fièvre putride; la pierre & la gravelle parce que tout le monde y est exposé?

Il y a des nations entières qui ne sont point méchantes; les Philadelphiens, les Banians n'ont jamais tué personne. Les Chinois, les peuples du Tonquin, de Lao, de Siam, du Japon même, depuis plus de cent ans ne connaissent point la guerre. À peine voit-on en dix ans un de ces grands crimes qui étonnent la nature humaine, dans les villes de Rome, de Venise, de Paris,

de Londres, d'Amsterdam, villes où pourtant la cupidité, mère de tous les crimes, est extrême.

Si les hommes étaient essentiellement méchans, s'ils naissaient tous soumis à un être aussi malfaisant que malheureux, qui pour se venger de son supplice leur inspirerait toutes ses fureurs, on verrait tous les matins les maris assassinés par leurs femmes, & les peres par leurs enfans, comme on voit à l'aube du jour des poules étranglées par une fouine qui est venue sucer leur sang.

S'il y a un milliard d'hommes sur la terre, c'est beaucoup ; cela donne environ cinq cent millions de femmes qui cousent, qui filent, qui nourrissent leurs petits, qui tiennent la maison ou la cabane propre, & qui médisent un peu de leurs voisines. Je ne vois pas quel grand mal ces pauvres innocentes font sur la terre. Sur ce nombre d'habitans du globe, il y a deux cent millions d'enfans au moins, qui certainement ne tuent ni ne pillent, & environ autant de vieillards ou de malades qui n'en ont pas le pouvoir. Restera tout au plus cent millions de jeunes gens robustes & capables du crime. De ces cent millions il y en a quatre-vingt-dix continuellement occupés à forcer la terre par un travail prodigieux à leur fournir la nourriture & le vêtement ; ceux-là n'ont guères le tems de mal faire.

Dans les dix millions restans seront compris les gens oisifs & de bonne compagnie, qui veulent jouir doucement, les hommes à talens occupés de leurs professions, les magistrats, les prêtres, visiblement intéressés à mener une vie pure, au moins en apparence. Il ne restera donc de vrais méchans que quelques politiques, soit séculiers, soit réguliers qui veulent toujours troubler le monde, & quelques milliers de va-

gabonds qui louent leurs services à ces politiques. Or il n'y a jamais à la fois un million de ces bêtes féroces employées; & dans ce nombre je compte les voleurs de grands chemins. Vous avez donc, tout au plus, sur la terre dans les tems les plus orageux, un homme sur mille, qu'on peut appeler méchant, encor ne l'est-il pas tousjours.

Il y a donc infiniment moins de mal sur la terre qu'on ne dit, & qu'on ne croit. Il y en a encor trop, sans doute; on voit des malheurs & des crimes horribles; mais le plaisir de se plaindre & d'exagérer est si grand, qu'à la moindre égratignure vous criez que la terre regorge de sang. Avez-vous été trompé? Tous les hommes sont des parjures. Un esprit mélancolique qui a souffert une injustice voit l'univers couvert de damnés, comme un jeune voluptueux soupant avec sa dame au sortir de l'opéra, n'imagine pas qu'il y ait des infortunés.

M E S S I E.

Messiah ou Meshiah, en hébreu; Christus, ou Célomenos, en grec; Unctus en latin, Oint.

Nous voyons dans l'ancien Testament que le nom de *Messie* fut souvent donné à des Princes idolâtres ou infideles. Il est dit (3) que Dieu envoya un Prophète pour oindre Jéhu Roi d'Israël, il annonça l'onction sacrée à Hazaël Roi de Damas & de Syrie, ces deux Princes étant les *Messies* du Très-haut, pour punir la maison d'Achab.

(3) *IV. Reg. VIII. 12. 13. 14.*

Au 16^e. d'Esaïe le nom de *Messie* est expressément donné à Cyrus. „ Ainsi a dit l'Eternel à „ Cyrus son oint, son *Messie*, duquel j'ai pris „ la moin droite, afin que je terrasse les nations „ devant lui, &c.”

Ezéchiel au 28^e. chapitre de ses révélations donne le nom de *Messie* au Roi de Tyr, qu'il appelle aussi *Chérubin*. „ Fils de l'homme, dit „ l'Eternel au Prophète, prononce à haute voix „ une complainte sur le Roi de Tyr, & lui dis; „ Ainsi a dit le Seigneur, l'Eternel. Tu étais „ le sceau de la ressemblance de Dieu, plein de „ sagesse & parfait en beauté; tu as été le jardin „ d'Héden du Seigneur, (ou suivant d'autres „ versions, tu étais toutes les délices du Sei- „ gneur.) Tes vêtemens étaient de sardoine, „ de topase, de jaspe, de chrisolite, d'onix, „ de béril, de saphir, d'escarboûcle, d'émerau- „ de, & d'or; ce que savaient faire tes tam- „ bours & tes flutes a été chez toi; ils ont été „ tous prêts au jour que tu fus créé; tu as été „ un Chérubin, un *Messie*.”

Le nom de *Messiah*, *Christ*, se donnait aux Rois, aux Prophètes, & aux grands-prêtres des Hébreux. Nous lisons dans le I. des Rois XII. 3. „ Le Seigneur & son *Messie* sont témoins,” c'est à dire, le Seigneur & le Roi qu'il a établi. Et ailleurs; „ Ne touchez point mes oints, & „ ne faites aucun mal à mes Prophètes.” David animé de l'esprit de Dieu, donne dans plus d'un endroit à Saul son beau-pere réprouvé qui le persécutait, le nom & la qualité d'oint, de *Messie* du Seigneur; „ Dieu me garde, dit-il „ fréquemment, de porter ma main sur l'oint du „ Seigneur, sur le *Messie* de Dieu!”

Hérode étant oint fut appellé *Messie* par les

Hérodiens, qui composerent quelque tems une petite secte.

Si le nom de *Messie*, d'oint de l'Éternel a été donné à des Rois idolâtres, à des réprouvés, il a été très souvent employé dans nos anciens oracles pour désigner l'oint véritable du Seigneur, ce *Messie* par excellence, le Christ, fils de Dieu, enfin Dieu lui-même.

Si l'on rapproche tous les divers oracles qu'on applique pour l'ordinaire au *Messie*, il en peut résulter quelques difficultés apparentes dont les Juifs se font prévalus pour justifier, s'ils le pouvaient, leur obstination. Plusieurs grands théologiens leur accordent, que dans l'état d'oppression sous lequel gémissait le peuple Juif, & après toutes les promesses que l'Éternel lui avait faites si souvent, il pouvait soupirer après la venue d'un *Messie* vainqueur & libérateur, & qu'ainsi il est en quelque sorte excusable de n'avoir pas d'abord reconnu ce libérateur dans la personne de Jésus, d'autant plus qu'il n'y a pas un seul passage dans l'ancien Testament où il soit dit, Croyez au *Messie*.

Il était dans le plan de la sagesse éternelle, que les idées spirituelles du vrai *Messie* fussent inconnues à la multitude aveugle ; elles le furent au point que les docteurs Juifs se sont avisés de nier que les passages que nous alléguons doivent s'entendre du *Messie* ; plusieurs disent que le *Messie* est déjà venu en la personne d'Ezéchias ; c'était le sentiment du fameux Hillel. D'autres en grand nombre prétendent que la croyance de la venue d'un *Messie* n'est point un article fondamental de foi, & que ce dogme n'étant ni dans le Décalogue, ni dans le Lévitique, il n'est qu'une espérance consolante.

Plusieurs Rabins vous disent qu'ils ne doutent pas, que suivant les anciens oracles le *Messie* ne soit venu dans les tems marqués; mais qu'il ne vieillit point, qu'il reste caché sur cette terre, & qu'il attend pour se manifester qu'Israël ait célébré comme il faut le sabat.

Le fameux Rabin Salomon Jarchy ou Raschy, qui vivait au commencement du douzième siècle, dit dans ses Talmudiques, que les anciens Hébreux ont crû que le *Messie* était né le jour de la dernière destruction de Jérusalem par les armées Romaines; c'est, comme on dit, appeler le médécin après la mort.

Le Rabin Kimchy qui vivait aussi au douzième siècle, annonçait que le *Messie* dont il croyait la venue très prochaine, chasserait de la Judée les Chrétiens qui la possédaient pour lors; il est vrai que les Chrétiens perdirent la terre sainte; mais ce fut Saladin qui les vainquit: pour peu que ce conquérant eût protégé les Juifs, & se fût déclaré pour eux, il est vraisemblable que dans leur entousiasme ils en auraient fait leur *Messie*.

Les auteurs sacrés, & notre Seigneur Jésus lui-même, comparent souvent le règne du *Messie* & l'éternelle béatitude à des jours de noces, à des festins; mais les talmudistes ont étrangement abusé de ces paraboles; selon eux le *Messie* donnera à son peuple rassemblé dans la terre de Canaan, un repas dont le vin sera celui qu'Adam lui-même fit dans le Paradis terrestre, & qui le conserve dans de vastes celliers, creusés par les anges au centre de la terre.

On servira pour entrée le fameux poisson, appellé le grand Léviathan, qui avale tout d'un coup un poisson moins grand que lui, lequel ne laisse pas d'avoir trois cent lieues de long; toute

la masse des eaux est portée sur Léviathan. Dieu au commencement en créa un mâle & un autre femelle; mais de peur qu'ils ne renversassent la terre, & qu'ils ne remplissent l'univers de leurs semblables, Dieu tua la femelle, & la sala pour le festin du *Messie*.

Les Rabins ajoutent qu'on tuera pour ce repas le taureau Béhémoth, qui est si gros qu'il mange chaque jour le foin de mille montagnes: la femelle de ce taureau fut tuée au commencement du monde, afin qu'une espece si prodigieuse ne se multipliât pas, ce qui n'aurait pu que nuire aux autres créatures; mais ils assurent que l'Éternel ne la sala pas, parce que la vache salée n'est pas si bonne que la léviathane. Les Juifs ajoutent encor si bien foi à toutes ces réveries rabiniques, que souvent ils jurent sur leur part du bœuf Béhémoth.

Après des idées si grossières sur la venue du *Messie*, & sur son regne, faut-il s'étonner, si les Juifs tant anciens que modernes, & plusieurs même des premiers chrétiens, malheureusement imbus de toutes ce rêveries, n'ont pu s'élever à l'idée de la nature divine de l'Oint du Seigneur, & n'ont pas attribué la qualité de Dieu au *Messie*? Voyez comme les Juifs s'expriment là-dessus dans l'ouvrage intitulé *Judei Lusitani quæstiones ad Christianos* (4). Reconnaître, „ disent-ils, „ un homme Dieu, c'est s'abuser soi-même, „ c'est se forger un monstre, un centaure, le „ bizarre composé de deux natures qui ne sauraient s'allier.” Ils ajoutent que les Prophètes n'enseignent point que le *Messie* soit homme-Dieu, qu'ils distinguent expressément entre Dieu

(4) *Quæst.* 1. 2. 4. 23. &c.

& David, qu'ils déclarent le premier maître & le second serviteur, &c.

On fait assez que les Juifs esclaves de la lettre n'ont jamais pénétré comme nous le sens des E- critures.

Lorsque le Sauveur parut, les préjugés Juifs s'éleverent contre lui. Jésus-Christ lui-même, pour ne pas révolter leurs esprits aveugles, paraît extrêmement réservé sur l'article de sa Divinité; il voulait, dit Saint Chrysostome, *accou- tumer insensiblement ses auditeurs à croire un my- stère si fort élevé au-dessus de la raison*; s'il prend l'autorité d'un Dieu en pardonnant les péchés, cette action soulève tous ceux qui en sont les témoins; ses miracles les plus évidens ne peuvent convaincre de sa Divinité, ceux mêmes en faveur desquels il les opere. Lorsque devant le tribunal du Souverain Sacrificateur, il avoue avec un modeste détour qu'il est le fils de Dieu, le grand-Prêtre déchire sa robe & crie au blasphème. Avant l'envoi du Saint-Esprit, les Apôtres ne soupçonnent pas même la Divinité de leur maître; il les interroge sur ce que le peuple pen- se de lui; ils répondent, que les uns le prennent pour Elie, les autres pour Jérémie, ou pour quelqu'autre prophète. St. Pierre a besoin d'une révélation particulière pour connaître que Jésus est le Christ, le fils du Dieu vivant.

Les Juifs révoltés contre la Divinité de Jésus- Christ ont eu recours à toutes sortes de voies pour détruire ce grand mystère; ils détournent le sens de leurs propres oracles, ou ne les appli- quent pas au *Messie*; ils prétendent que le nom de Dieu, Eloï, n'est pas particulier à la Divinité, & qu'il se donne même par les auteurs sacrés aux juges, aux magistrats, en général à ceux qui

sont élevés en autorité ; ils citent en effet un très grand nombre de passages des saintes Ecritures, qui justifient cette observation, mais qui ne donnent aucune atteinte aux termes exprès des anciens oracles qui regardent le *Messie*.

Enfin ils prétendent que si le Sauveur, & après lui les Evangelistes, les Apôtres & les premiers chrétiens, appellent Jésus le fils de Dieu, ce terme auguste ne signifiait dans les tems évangéliques, autre chose que l'opposé des fils de Bérial, c'est-à-dire, homme de bien, serviteur de Dieu ; par opposition à un méchant, un homme qui ne craint point Dieu.

Si les Juifs ont contesté à Jésus-Christ la qualité de *Messie* & sa Divinité, ils n'ont rien négligé aussi pour le rendre méprisable, pour jeter sur sa naissance, sa vie & sa mort, tout le ridicule & tout l'opprobre qu'à pu imaginer leur criminel acharnement.

De tous les ouvrages qu'à produits l'aveuglement des Juifs, il n'en est point de plus odieux & de plus extravagant que le livre ancien intitulé *Sepher Toldos Jeschut*, tiré de la poussière par Mr. Vagenseil dans le second tome de son ouvrage intitulé *Tela ignea*, &c.

C'est dans ce *Sepher Toldos Jeschut*, qu'on lit une histoire monstrueuse de la vie de notre Sauveur forgée avec toute la passion & la mauvaise foi possibles. Ainsi, par exemple, ils ont osé écrire qu'un nommé Panther ou Pandera habitant de Bethléem, était devenu amoureux d'une jeune femme mariée à Jokanam. Il eut de ce commerce impur un fils qui fut nommé Jesua ou Jésu. Le pere de cet enfant fut obligé de s'enfuir, & se retira à Babilone. Quant au jeune Jésu, on l'envoya aux écoles ; mais, ajoute l'auteur, il

eut l'insolence de lever la tête, & de se découvrir devant les Sacrificateurs, au lieu de paraître devant eux la tête baissée, & le visage couvert, comme c'était la coutume; hardiesse qui fut vivement tansfée; ce qui donna lieu d'examiner sa naissance, qui fut trouvée impure, & l'exposa bientôt à l'ignominie.

Ce détestable livre *Sepher Toldos Jeschut* était connu dès le second siècle; Celse le cita avec confiance, & Origene le refute au chapitre neuvième.

Il y a un autre livre intitulé aussi *Toledos Jésu*, publié l'an 1705 par Mr. Huldric, qui suit de plus près l'Evangile de l'enfance, mais qui commet à tout moment les anachronismes les plus grossiers; il fait naître & mourir Jésus-Christ sous le règne d'Hérode le grand; il veut que ce soit à ce Prince qu'ont été faites les plaintes sur l'adulterie de Panther & de Marie mere de Jésus.

L'auteur qui prend le nom de Jonathan, qui se dit contemporain de Jésus-Christ & demeurant à Jérusalem, avance qu'Hérode consulta sur le fait de Jésus-Christ les sénateurs d'une ville dans la terre de Césarée: nous ne suivrons pas un auteur aussi absurde dans toutes ses contradictions.

Cependant c'est à la faveur de toutes ces calomnies que les Juifs s'entretiennent dans leur haine implacable contre les chrétiens, & contre l'Evangile; ils n'ont rien négligé pour altérer la chronologie du vieux Testament, & pour répandre des doutes & des difficultés sur le tems de la venue de notre Sauveur.

Ahmed·ben·Cassum·al·Andacoufy, Maure de Grenade qui vivait sur la fin du seizième siècle, cite un ancien manuscrit arabe qui fut trouvé avec seize lames de plomb, gravées en caractères ar-

bes, dans une grotte, près de Grenade. Don Pedro y Quinones Archevêque de Grenade en a rendu lui-même témoignage ; ces lames de plomb, qu'on appelle de Grenade, ont été depuis portées à Rome, où après un examen de plusieurs années, elles ont enfin été condamnées comme apocryphes sous le pontificat d'Alexandre VII ; elles ne renferment que des histoires fabuleuses touchant la vie de Marie & de son fils.

Le nom de *Messie* accompagné de l'épithète de *faux* se donne encor à ces imposteurs qui dans divers tems ont cherché à abuser la nation Juive. Il y eut de ces *faux-Messies* avant même la venue du véritable oint de Dieu. Le sage Gamaliel parle (5) d'un nommé Theudas, dont l'histoire se lit dans les antiquités Judaïques de Joseph, liv. XX. chap. 2. Il se vantait de passer le Jourdain à pié sec ; il attira beaucoup de gens à sa suite ; mais les Romains étant tombés sur la petite troupe la dissipèrent, coupèrent la tête au malheureux chef, & l'exposèrent dans Jérusalem.

Gamaliel parle aussi de Judas le Galiléen, qui est sans doute le même dont Joseph fait mention dans le 12^e. chap. du second livre de la guerre des Juifs. Il dit que ce faux prophète avait ramassé près de trente mille hommes ; mais l'hyperbole est le caractère de l'historien Juif.

Dès les tems apostoliques l'on vit Simon surnommé le magicien, (6) qui avait su séduire les habitans de Samarie, au point qu'ils le considéraient comme *la vertu de Dieu*.

Dans le siècle suivant l'an 178. & 179. de l'ére chrétienne, sous l'Empire d'Adrien, parut le

(5) *Act. Apost. c. v. 34. 35. 36.*

(6) *Act. Apost. c. 8. 9.*

faux-Messie Barchochebas, à la tête d'une armée. L'Empereur envoya contre lui Julius Severus, qui après plusieurs rencontres enferma les révoltés dans la ville de Bither; elle soutint un siège opiniâtre & fut emportée, Barchochebas y fut pris & mis à mort. Adrien crut ne pouvoir mieux prévenir les continues révoltes des Juifs qu'en leur défendant par un édit d'aller à Jérusalem; il établit même des gardes aux portes de cette ville, pour en défendre l'entrée aux restes du peuple d'Israël.

On lit dans Socrate historien ecclésiastique, (7) que l'an 434 il parut dans l'île de Candie un *faux-Messie* qui s'appelait Moïse. Il se disait l'ancien libérateur des Hébreux ressuscité pour les délivrer encore.

Un siècle après, en 530, il y eut dans la Palestine un *faux-Messie* nommé Julien; il s'annonçait comme un grand conquérant, qui à la tête de sa nation détruirait par les armes tout le peuple chrétien; séduits par ses promesses, les Juifs armés massacrèrent plusieurs chrétiens. L'Empereur Justinien envoya des troupes contre lui; on livra bataille au *faux-Christ*, il fut pris & condamné au dernier supplice.

Au commencement du 8^e. siècle, Serenus Juif Espagnol se porta pour Messie, prêcha, eut des disciples, & mourut comme eux dans la misère.

Il s'éleva plusieurs *faux-Messies* dans le douzième siècle. Il en parut un en France sous Louis le jeune, il fut pendu lui & ses adhérents, sans qu'on ait jamais su les noms ni du maître ni des disciples.

Le treizième siècle fut fertile en *faux-Messies*;

on

(7) *Socr. Hist. eccl. l. 2. chap. 38.*

on en compte sept ou huit qui parurent en Arabie, en Perse, dans l'Espagne, en Moravie: l'un d'eux qui se nommait David el Ré passé pour avoir été un très grand magicien; il séduisit les Juifs, & se vit à la tête d'un parti considérable; mais ce *Messie* fut assassiné.

Jaque Zieglerne de Moravie, qui vivait au milieu du 16^e. siècle, annonçait la prochaine manifestation du *Messie*; né, à ce qu'il assurait, depuis quatorze ans, il l'avait vu, disait-il, à Strasbourg, & il gardait avec soin une épée & un sceptre pour les lui mettre en main dès qu'il serait en âge d'enseigner.

L'an 1624 un autre Zieglerne confirma la prédiction du premier.

L'an 1666 Sabathai Sévi né dans Alep, se dit le *Messie* prédit par les Zieglernes. Il débuta par prêcher sur les grands chemins, & au milieu des campagnes; les Turcs se moquaient de lui, pendant que ses disciples l'admirait. Il paraît qu'il ne mit pas d'abord dans ses intérêts le gros de la nation Juive, puisque les chefs de la synagogue de Smyrne, portèrent contre lui une sentence de mort; mais il en fut quitte pour la peur & le bannissement.

Il contracta trois mariages, & l'on prétend qu'il n'en consomma point, disant que cela était au-dessous de lui. Il s'associa un nommé Nathan-Lévi: celui-ci fit le personnage du prophète Elie, qui devait précéder le *Messie*. Ils se rendirent à Jérusalem, & Nathan y annonça Sabathai Sévi comme le libérateur des nations. La populace Juive se déclara pour eux; mais ceux qui avaient quelque chose à perdre les anathématiserent.

Sévi pour fuir l'orage se retira à Constantinople, & de là à Smyrne; Nathan-Lévi lui envoya

La Raison &c. II. Part.

D

quatre ambassadeurs qui le reconnaissent & le saluèrent publiquement en qualité de *Messie*; cette ambassade en imposa au peuple, & même à quelques docteurs qui déclarerent Sabathai Sévi *Messie* & Roi des Hébreux. Mais la synagogue de Smyrne condamna son Roi à être empêtré.

Sabathai se mit sous la protection du Cadi de Smyrne, & eut bientôt pour lui tout le peuple Juif; il fit dresser deux trônes, un pour lui, & l'autre pour son épouse favorite; il prit le nom de Roi des Rois, & donna à Joseph Sévi son frère celui de Roi de Juda. Il promit aux Juifs la conquête de l'Empire Ottoman assurée. Il poussa même l'insolence jusqu'à faire ôter de la liturgie juive le nom de l'Empereur, & à y faire substituer le sien.

On le fit mettre en prison aux Dardanelles; les Juifs publièrent qu'on n'épargnait sa vie, que parce que les Turcs savaient bien qu'il était immortel. Le Gouverneur des Dardanelles s'enrichit des présens que les Juifs lui prodiguerent pour visiter leur Roi, leur *Messie* prisonnier, qui dans les fers conservait toute sa dignité, & se faisait baisser les pieds.

Cependant le Sultan qui tenait sa cour à Andrinople, voulut faire finir cette comédie; il fit venir Sévi & lui dit que s'il était *Messie*, il devait être invulnérable; Sévi en convint. Le Grand-Seigneur le fit placer pour but aux flèches de ses icoglans; le *Messie* avoua qu'il n'était point invulnérable, & protesta que Dieu ne l'envoyait que pour rendre témoignage à la sainte religion musulmane. Fustigé par les ministres de la loi, il se fit Mahométan, & il vécut & mourut également méprisé des Juifs & des Musulmans; ce qui a si fort décrédité la profession de faux-*Messie*, que Sévi est le dernier qui ait paru.

MÉTAMORPHOSE,

MÉTEMPSICOSE.

N’Est-il pas bien naturel que toutes les métamorphoses dont la terre est couverte, ayent fait imaginer dans l’Orient où on a imaginé tout, que nos ames passaient d’un corps à un autre; un point presque imperceptible devient un ver, ce ver devient papillon; un gland se transforme en chêne, un œuf en oiseau; l’eau devient nuage & tonnerre; le bois se change en feu & en cendre; tout paraît enfin métamorphosé dans la nature. On attribua bientôt aux ames qu’on regardait comme des figures légères, ce qu’on voyait sensiblement dans des corps plus grossiers. L’idée de la métémphose est peut-être le plus ancien dogme de l’univers connu, & il regne encor dans une grande partie de l’Inde & de la Chine.

Il est encor très naturel que toutes les métamorphoses dont nous sommes les témoins, ayent produit ces anciennes fables qu’Ovide a recueillies dans son admirable ouvrage. Les Juifs même ont eu aussi leurs métamorphoses. Si Niobé fut changée en marbre, Hédith femme de Loth fut changée en statue de sel. Si Euridice resta dans les enfers pour avoir regardé derrière elle, c’est aussi pour la même indiscretion que cette femme de Loth fut privée de la nature humaine. Le bourg qu’habitaient Baucis & Philémon en Phrygie est changé en un lac, la même chose arrive à Sodome. Les filles d’Anius changeaient l’eau en huile, nous avons dans l’Ecriture une métamorphose à-peu-près semblable, mais plus vraie &

plus sacrée. Cadmus fut changé en serpent; la verge d'Aaron devint serpent aussi.

Les Dieux se changeaient très souvent en hommes, les Juifs n'ont jamais vu les anges que sous la forme humaine: les anges mangèrent chez Abraham. Paul dans son Epitre aux Corinthiens dit que l'ange de Sathan lui a donné des soufflets: *Angelos Sathan a me colaphisei.*

M I R A C L E S.

UN miracle selon l'énergie du mot est une chose admirable. En ce cas tout est miracle. L'ordre prodigieux de la nature, la rotation de cent millions de globes autour d'un million de soleils, l'activité de la lumiere, la vie des animaux, font des miracles perpétuels.

Selon les idées reçues nous appelons miracle la violation de ces loix divines & éternelles. Qu'il y ait une éclipse de soleil pendant la pleine lune, qu'un mort fasse à pied deux lieus de chemin en portant sa tête entre ses bras, nous appelons cela un miracle.

Plusieurs physiciens soutiennent qu'en ce sens il n'y a point de miracles, & voici leurs arguments.

Un miracle est la violation des loix mathématiques, divines, immuables, éternelles. Par ce seul exposé, un miracle est une contradiction dans les termes. Une loi ne peut-être à la fois immuable & violée; mais une loi, leur dit-on, étant établie par Dieu même, ne peut-elle être suspendue par son auteur? Ils ont la hardiesse de répondre que non, & qu'il est impossible que

l'Être infiniment sage ait fait des loix pour les violer. Il ne pouvait, disent-ils, déranger sa machine que pour la faire mieux aller; or il est clair qu'étant Dieu il a fait cette immense machine aussi bonne qu'il l'a pu; s'il a vu qu'il y aurait quelque imperfection résultante de la nature de la matière, il y a pourvu dès le commencement, ainsi il n'y changera jamais rien.

De plus Dieu ne peut rien faire sans raison; or quelle raison le porterait à défigurer pour quelque tems son propre ouvrage?

C'est en faveur des hommes, leur dit-on. C'est donc au moins en faveur de tous les hommes, répondent-ils; car il est impossible de concevoir que la nature divine travaille pour quelques hommes en particulier, & non pas pour tout le genre humain; encor même le genre humain est bien peu de chose; il est beaucoup moindre qu'une petite fourmillière en comparaison de tous les êtres qui remplissent l'immensité. Or n'est-ce pas la plus absurde des folies d'imaginer que l'Être infini intervertisse en faveur de trois ou quatre centaines de fourmis, sur ce petit amas de fange, le jeu éternel de ces ressorts immenses qui font mouvoir tout l'univers.

Mais supposons que Dieu ait voulu distinguer un petit nombre d'hommes par des faveurs particulières, faudra-t-il qu'il change ce qu'il a établi pour tous les tems & pour tous les lieux? Il n'a certes aucun besoin de ce changement, de cette inconstance, pour favoriser ses créatures; ses faveurs sont dans ses loix mêmes. Il a tout prévu, tout arrangé pour elles, toutes obéissent irrévocablement à la force qu'il a imprimée pour jamais dans la nature.

Pourquoi Dieu ferait-il un miracle? Pour venir

à bout d'un certain dessein sur quelques êtres vivans ! Il dirait donc, Je n'ai pû parvenir, par la fabrique de l'univers, par mes décrets divins, par mes loix éternelles, à remplir un certain dessein : je vais changer mes éternelles idées, mes loix immuables, pour tâcher d'exécuter ce que je n'ai pû faire par elles. Ce serait un aveu de sa faiblesse, & non de sa puissance. Ce serait, ce semble, dans lui la plus inconcevable contradiction. Ainsi donc, oser supposer à Dieu des miracles, c'est réellement l'insulter (si des hommes peuvent insulter Dieu.) C'est lui dire, Vous êtes un être faible & inconséquent. Il est donc absurde de croire des miracles, c'est déshonorer en quelque sorte la Divinité.

On presse ces philosophes : on leur dit, Vous avez beau exalter l'immutabilité de l'Etre suprême, l'éternité de ses loix, la régularité de ses mondes infinis : notre petit tas de boüe a été tout couvert de miracles ; les histoires sont aussi remplies de prodiges que d'évéñemens naturels. Les filles du grand-prêtre Anius changeaient tout ce qu'elles voulaient en bled, en vin, ou en huile ; Athalide fille de Mercure ressuscita plusieurs fois ; Esculape ressuscita Hipolite ; Hercule arracha Alceste à la mort ; Herès revint au monde après avoir passé quinze jours dans les enfers. Romulus & Rémus n'quirent d'un Dieu & d'une Vestale ; le Palladium tomba du ciel dans la ville de Troye ; la chevelure de Bérénice devint un assemblage d'étoiles ; la cabane de Baucis & de Philémon fut changée en un superbe temple ; la tête d'Orphée rendait des oracles après sa mort ; les murailles de Thèbes se construisirent d'elles-mêmes au son de la flute, en présence des Grecs ; les guérisons faites dans le temple d'Esculape, étaient innom-

brables ; & nous avons encor des monumens chargés du nom des témoins oculaires des miracles d'Esculape.

Nommez-moi un peuple, chez lequel il ne se soit pas opéré des prodiges incroyables, surtout dans des tems où l'on savait à peine lire & écrire.

Les philosophes ne répondent à ces objections qu'en riant & en levant les épaules ; mais les philosophes chrétiens disent ; nous croyons aux miracles opérés dans notre sainte religion ; nous les croyons par la foi, & non par notre raison que nous nous gardons bien d'écouter ; car lorsque la foi parle, on fait assez que la raison ne doit pas dire un seul mot ; nous avons une croyance ferme & entiere dans les miracles de Jésus-Christ, & des Apôtres ; mais permettez-nous de douter un peu de plusieurs autres ; souffrez, par exemple, que nous suspendions notre jugement sur ce que rapporte un homme simple auquel on a donné le nom de grand. Il assure qu'un petit moine était si fort accoutumé à faire des miracles, que le Prieur lui défendit enfin d'exercer son talent. Le petit moine obéit ; mais ayant vu un pauvre couvreur qui tombait du haut d'un toit, il balança entre le désir de lui sauver la vie, & la sainte obédience. Il ordonna seulement au couvreur de rester en l'air jusqu'à nouvel ordre, & courut vite conter à son Prieur l'état des choses. Le Prieur lui donna l'absolution du péché qu'il avait commis en commençant un miracle sans permission, & lui permit de l'achever, pourvu qu'il s'en tint là, & qu'il n'y revint plus. On accorde aux philosophes qu'il faut un peu se défier de cette histoire.

Mais comment oseriez-vous nier, leur dit-on, que St. Gervais & St. Protas ayent apparu en

songe à St. Ambroise, qu'ils lui aient enseigné l'endroit où étaient leurs reliques? Que St. Ambroise les ait déterrées, & qu'elles aient guéri un aveugle? St. Augustin était alors à Milan; c'est lui qui rapporte ce miracle *immenso populo teste*, dit-il dans sa Cité de Dieu livre 22. Voilà un miracle des mieux constatés. Les philosophes disent qu'ils n'en croient rien, que Gervais & Protais n'apparaissent à personne, qu'il importe fort peu au genre humain qu'on sache où sont les restes de leurs carcasses; qu'ils n'ont pas plus de foi à cet aveugle, qu'à celui de Vespasien; que c'est un miracle inutile; que Dieu ne fait rien d'inutile; & ils se tiennent fermes dans leurs principes. Mon respect pour St. Gervais & St. Protais ne me permet pas d'être de l'avis de ces philosophes; je rends compte seulement de leur incrédulité. Ils font grand cas du passage de Lucien qui se trouve dans la mort de Peregrinus. „ Quand un joueur de gobelets adroit se fait chrétien, il est sûr de faire fortune.” Mais comme Lucien est un auteur prophane, il ne doit avoir aucune autorité parmi nous.

Ces philosophes ne peuvent se résoudre à croire les miracles opérés dans le second siècle; des témoins oculaires ont beau écrire que l'évêque de Smyrne St. Polycarpe, ayant été condamné à être brûlé & étant jetté dans les flammes, ils entendirent une voix du ciel qui criait, Courage, Polycarpe, sois fort, montre-toi homme; qu'alors les flammes du bûcher s'écarteraient de son corps, & formerent un pavillon de feu au-dessus de sa tête, & que du milieu du bûcher il sortit une colombe; enfin ou fut obligé de trancher la tête de Polycarpe. A quoi bon ce miracle? Dif-
fent les incrédules; pourquoi les flammes ont-
el-

les perdu leur nature, & pourquoi la hache de l'exécuteur n'a-t-elle pas perdu la sienne? D'où vient que tant de martyrs sont fortis sains & saufs de l'huile bouillante, & n'ont pu résister au tranchant du glaive? On répond que c'est la volonté de Dieu. Mais les philosophes voudraient avoir vu tout cela de leurs yeux avant de le croire.

Ceux qui fortifient leurs raisonnemens par la science vous diront que les peres de l'Eglise ont avoué souvent eux-mêmes qu'il ne se faisait plus de miracles de leur tems. St. Chrysostome dit expressément: „ Les dons extraordinaires de l'es- „ prit étaient donnés même aux indignes, parce „ qu'alors l'Eglise avait besoin de miracles; mais „ aujourd'hui ils ne sont pas même donnés aux „ dignes, parce que l'Eglise n'en a plus de be- „ soin.” Ensuite il avoue qu'il n'y a plus personne qui ressuscite les morts, ni même qui gué- risse les malades.

St. Augustin lui-même, malgré le miracle de Gervais & de Protais, dit dans sa Cité de Dieu; „ Pourquoi ces miracles qui se faisaient autrefois „ ne se font-ils plus aujourd'hui?” Et il en donne la même raison. *Cur, inquiunt, nunc illa miracula que prædicatis facta esse, non fiunt? Possent quidem dicere, necessaria prius fuisse, quam crederet mundus, ad hoc ut crederet mundis.*

On objecte aux philosophes que St. Augustin, malgré cet aveu, parle pourtant d'un vieux savetier d'Hippone, qui ayant perdu son habit alla prier à la chapelle des vingt martyrs, qu'en retournant il trouva un poisson dans le corps duquel il y avait un anneau d'or, & que le cuisinier qui fit cuire le poisson, dit au savetier, voilà ce que les vingt martyrs vous donnent.

A cela les philosophes répondent qu'il n'y a

rien dans cette histoire qui contredise les loix de la nature, que la physique n'est point du tout blessée qu'un poisson ait avalé un anneau d'or, & qu'un cuisinier ait donné cet anneau à un saveur, qu'il n'y a la aucun miracle.

Si on fait souvenir ces philosophes que selon St. Jérôme, dans sa vie de l'ermite Paul, cet ermite eut plusieurs conversations avec des satyres, & avec des faunes, qu'un corbeau lui porta tous les jours pendant trente ans la moitié d'un pain pour son dîner, & un pain tout entier le jour que St. Antoine vint le voir; ils pourront répondre encor, que tout cela n'est pas absolument contre la physique; que des satyres & des faunes peuvent avoir existé, & qu'en tout cas si ce conte est une puérilité, cela n'a rien de commun avec les vrais miracles du Sauveur & de ses Apôtres. Plusieurs bons chrétiens ont combattu l'histoire de St. Simeon Stilite, écrite par Théodore; beaucoup de miracles qui passent pour autentiques dans l'Eglise Grecque, ont été révoqués en doute par plusieurs Latins; de même que des miracles Latins ont été suspectés à l'Eglise Grecque; les Protestans sont venus ensuite, qui ont fort maltraité les miracles de l'une & l'autre Eglise.

Un savant Jésuite (8) qui a prêché longtems dans les Indes, se plaint de ce que ni ses confrères, ni lui, n'ont jamais pu faire de miracle. Xavier se lamente dans plusieurs de ses lettres de n'avoir point le don des langues; il dit qu'il n'est chez les Japonois que comme une statue muette; cependant les Jésuites ont écrit qu'il avait ressuscité huit morts, c'est beaucoup; mais il faut

(8) *Ospinian. p. 230.*

aussi considérer qu'il les ressuscitait à six mille lieuës d'ici. Il s'est trouvé depuis des gens qui ont prétendu que l'abolissement des Jésuites en France, est un beaucoup plus grand miracle que ceux de Xavier & d'Ignace.

Quoiqu'il en soit, tous les Chrétiens conviennent que les miracles de Jésus-Christ & des Apôtres sont d'une vérité incontestable; mais qu'on peut douter à toute force, de quelques miracles faits dans nos derniers tems, & qui n'ont pas eu une authenticité certaine.

On souhaiterait, par exemple, pour qu'un miracle fût bien constaté, qu'il fût fait en présence de l'Académie des Sciences de Paris, ou de la Société Royale de Londres, & de la Faculté de médecine, assistées d'un détachement du régiment des Gardes, pour contenir la foule du peuple, qui pourrait par son indiscretion empêcher l'opération du miracle.

On demandait un jour à un philosophe, ce qu'il dirait, s'il voyait le soleil s'arrêter, c'est-à-dire, si le mouvement de la terre autour de cet astre cessait; si tous les morts ressuscitaient, & si toutes les montagnes allaient se jeter de compagnie dans la mer, le tout pour prouver quelque vérité importante, comme par exemple, la grâce versatile? Ce que je dirais, répondit le philosophe, je me ferais Manichéen; je dirais qu'il y a un principe qui défait ce que l'autre a fait.

JE viens de lire ces mots dans une déclamation en seize volumes, intitulée *Histoire du bas Empire*.

Les Chrétiens avaient une morale ; mais les Payens n'en avaient point.

Ah Mr. le Beau auteur de ces seize volumes, où avez-vous pris cette sottise ? eh qu'est ce donc que la morale de Socrate, de Zaleucus, de Curondas, de Cicéron, d'Epietete, de Marc-Antonin ?

Il n'y a qu'une morale, Mr. le Beau, comme il n'y a qu'une géométrie. Mais, me dira-t-on, la plus grande partie des hommes ignore la géométrie. Oui ; mais dès qu'on s'y applique un peu, tout le monde est d'accord. Les agriculteurs, les manœuvres, les artistes n'ont point fait de cours de morale ; ils n'ont là ni *de finibus*, de Cicéron, ni les Ethiques d'Aristote ; mais si-tôt qu'ils réfléchissent. ils sont sans le savoir les disciples de Cicéron ; le teinturier Indien, le berger Tartare, & le matelot d'Angleterre connaissent le juste & l'injuste. Confucius n'a point inventé un système de morale, comme on bâtit un système de physique. Il l'a trouvé dans le cœur de tous les hommes.

Cette morale était dans le cœur du Préteur Festus quand les Juifs le presserent de faire mourir Paul qui avait amené des étrangers dans leur temple. *Sachez, leur dit-il, que jamais les Romains ne condamnent personne sans l'entendre.*

Si les Juifs manquaient de morale ou manquaient à la morale, les Romains la connaissaient & lui rendaient gloire.

La morale n'est point dans la superstition, elle n'est point dans les cérémonies, elle n'a rien de commun avec les dogmes. On ne peut trop répéter que tous les dogmes sont différens, & que la morale est la même chez tous les hommes qui font usage de leur raison. La morale vient

donc de Dieu comme la lumiere. Nos superstitions ne sont que tenebres. Le^{te}teur, réflechissez. Etendez cette vérité; tirez vos conséquences.

M o i s e.

EN vain plusieurs savans ont crû que le Pentateuque ne peut avoir été écrit par Moïse. (9) Ils disent que par l'Ecriture même il est avéré que le premier exemplaire connu fut trouvé du tems du Roi Josias, & que cet unique exemplaire fut apporté au Roi par le secrétaire Saphan. Or entre Moïse & cette avantage du secrétaire Sa-

(9) Est-il bien vrai qu'il y ait eu un Moïse? Si un homme qui commandait à la nature entière eût existé chez les Egyptiens, de si prodigieux événemens n'auraient-ils pas fait la partie principale de l'histoire d'Egypte? Sanchoniaton, Manéton, Megastène, Hérodote n'en auraient-ils pas parlé? Joseph l'historien a recueilli tous les témoignages possibles en faveur des Juifs; il n'ose dire qu'aucun des auteurs qu'il cite, ait dit un seul mot des miracles de Moïse. Quoi! le Nil aura été changé en sang; un ange aura égorgé tous les premiers nés dans l'Egypte; la mer se sera ouverte, ses eaux auront été suspendues à droite & à gauche, & nul auteur n'en aura parlé! & les nations auront oublié ces prodiges, & il n'y aura qu'un petit peuple d'esclaves barbares qui nous aura conté ces histoires des milliers d'années après l'événement?

Quel est donc ce Moïse inconnu à la terre entière jusqu'au tems où un Ptolomée eut, dit-on, la curiosité de faire traduire en grec les écrits des Juifs? Il y avait un grand nombre de siecles que les fables orientales attribuaient à Bacchus tout ce que les Juifs ont dit de Moïse. Bacchus avait passé la mer rouge à pied sec, Bacchus avait changé les eaux en sang, Bacchus avait jurement opéré des miracles avec sa verge; tous ces faits étaient chantés dans les Orgies de Bacchus avant qu'on eût le moindre commerce avec les Juifs, avant qu'on fût seulement si ce pauvre peuple avait des livres. N'est-il pas de la plus extrême vraisemblance que ce peuple si nouveau, si longtems errant, si tard connu, établi si tard en Palestine, prit avec la langue phénicienne les fables phéniciennes, sur lesquelles il encherit encor ainsi que font tous les imitateurs grossiers? Un peuple si pauvre, si ignorant, si étranger dans tous les arts, pouvait-il faire autre chose que de copier ses voisins? Ne fait-on pas que jusqu'au nom d'Adonaï, d'Ihaho, d'Eloï, ou Eloa, qui signifia Dieu chez la nation Juive, tout était phénicien?

phan, il y a 1167 années par le comput hébreu. Car Dieu apparut à Moïse dans le buisson ardent l'an du monde 2213, & le secrétaire Saphan publia le livre de la loi l'an du monde 3380. Ce livre trouvé sous Josias fut inconnu jusqu'au retour de la captivité de Babilone, & il est dit que ce fut Esdras, inspiré de Dieu, qui mit en lumière toutes les saintes Ecritures.

Mais que ce soit Esdras ou un autre, qui ait rédigé ce livre, cela est absolument indifférent dès que livre est inspiré. Il n'est point dit dans le Pentateuque que Moïse en soit l'auteur; il serait donc permis de l'attribuer à un autre homme, à qui l'esprit divin l'aura dicté. Si l'Eglise n'avait par d'ailleurs décidé que le livre est de Moïse.

Quelques contradicteurs ajoutent qu'aucun Prophète n'a cité les livres du Pentateuque, qu'il n'en est question ni dans les Psaumes, ni dans les livres attribués à Salomon, ni dans Jérémie, ni dans Isaïe, ni enfin dans aucun livre canonique des Juifs. Les mots qui répondent à ceux de Genèse, Exode, Nombres, Lévitique, Deutéronome, ne se trouvent dans aucun autre écrit, reconnu par eux pour autentique.

D'autres plus hardis ont fait les questions suivantes.

1^o. En quelle langue Moïse aurait-il écrit dans un désert sauvage? Ce ne pouvait être qu'en égyptien. Car par ce livre même on voit que Moïse & tout son peuple était né en Egypte. Il est probable qu'ils ne parlaient pas d'autre langue. Les Egyptiens ne se servaient pas encore du papiros, on gravait des hiéroglyphes sur le marbre ou sur le bois. Il est même dit que les tables des commandemens furent gravées sur la

pierre. Il aurait donc fallu graver cinq volumes sur des pierres polies, ce qui demandait des efforts & un tems prodigieux.

2°. Est-il vraisemblable que dans un désert, où le peuple Juif n'avait ni cordonnier, ni tailleur, & où le Dieu de l'univers était obligé de faire un miracle continual pour conserver les vieux habits & les vieux souliers des Juifs, il se soit trouvé des hommes assez habiles pour graver les cinq livres du Pentateuque sur le marbre ou sur le bois? On dira qu'on trouva bien des ouvriers qui firent un veau d'or en une nuit, & qui réduisirent ensuite l'or en poudre, opération impossible à la chymie ordinaire non encore inventée; qui construisirent le tabernacle, qui l'ornèrent de trente-quatre colonnes d'airain avec des chapiteaux d'argent, qui ourdirent & qui brodèrent des voiles de lin, d'hyacinte, de pourpre, & d'écarlate; mais cela même fortifie l'opinion des contradicteurs. Ils répondent qu'il n'est pas possible que dans un désert où l'on manquait de tout, on ait fait des ouvrages si recherchés; qu'il aurait fallu commencer par faire des souliers & des tuniques; que ceux qui manquent du nécessaire, ne donnent point dans le luxe; & que c'est une contradiction évidente de dire qu'il y ait eu des fondeurs, des graveurs, des brodeurs, quand on n'avait ni habits, ni pain.

3°. Si Moïse avait écrit le premier chapitre de la Genèse, aurait-il été défendu à tous les jeunes gens de lire ce premier chapitre? Aurait-on porté si peu de respect au législateur? Si c'était Moïse qui eût dit que Dieu punit l'iniquité des peres jusqu'à la quatrième génération, Ezéchiel aurait-il osé dire le contraire?

4°. Si Moïse avait écrit le Lévitique, aurait-il

pù se contredire dans le Deuteronomie ? Le Lévitique défend d'épouser la femme de son frere, le Deuteronomie l'ordonne.

5°. Moïse aurait-il parlé dans son livre de villes qui n'existaient pas de son tems ? Aurait-il dit que des villes qui étaient pour lui à l'orient du Jourdain, étaient à l'occident ?

6°. Aurait-il assigné quarante-huit villes aux Lévites dans un pays où il n'y a jamais eu dix villes, & dans un désert où il a toujours erré sans avoir une maison ?

7°. Aurait-il prescrit des regles pour les Rois Juifs, tandis que non-seulement il n'y avait point de Rois chez ce peuple, mais qu'ils étaient en horreur, & qu'il n'était pas probable qu'il y en eût jamais ? Quoi ! Moïse aurait donné des préceptes pour la conduite des Rois, qui ne vinrent qu'environ cinq cent années après lui, & il n'aurait rien dit pour les juges & les pontifes qui lui succéderent ? Cette réflexion ne conduit-elle pas à croire que le Pentateuque a été composé du tems des Rois, & que les cérémonies instituées par Moïse n'avaient été qu'une tradition ?

8°. Se pourrait-il faire qu'il eût dit aux Juifs, Je vous ai fait sortir au nombre de six cent mille combattans de la terre d'Egypte, sous la protection de votre Dieu ? Les Juifs ne lui auraient-ils pas répondu, il faut que vous ayez été bien timide pour ne nous pas mener contre le Pharaon d'Egypte ; il ne pouvait pas nous opposer une armée de deux cent mille hommes. Jamais l'Egypte n'a eu tant de soldats sur pied ; nous l'aurions vaincu sans peine, nous serions les maîtres de son pays ? Quoi ! Le Dieu qui vous parle a égorgé pour nous faire plaisir tous les premiers-nés d'Egypte, & s'il y a dans ce pays-là trois cent mille fa-

familles, cela fait trois cent mille hommes morts en une nuit pour nous venger; & vous n'avez pas fécondé votre Dieu? & vous ne nous avez pas donné ce pays fertile que rien ne pouvait défendre? Vous nous avez fait sortir de l'Egypte en larrons & en lâches, pour nous faire périr dans des déserts, entre les précipices & les montagnes? Vous pouviez nous conduire au moins par le droit chemin dans cette terre de Canaan sur laquelle nous n'avons nul droit, & que vous nous avez promise, & dans laquelle nous n'avons pu encor entrer?

Il était naturel que de la terre de Gessen nous marchassions vers Tyr & Sidon le long de la Méditerranée; mais vous nous faites passer l'Isthme de Suez presque tout entier; vous nous faites rentrer en Egypte, remonter jusques par delà Memphis, & nous nous trouvons à Béel Sephon, au bord de la mer rouge, tournant le dos à la terre de Canaan, ayant marché quatre-vingt lieuës dans cette Egypte que nous voulions éviter, & enfin prêts de périr entre la mer & l'armée de Pharaon!

Si vous aviez voulu nous livrer à nos ennemis, auriez-vous pris une autre route & d'autres mesures? Dieu nous a sauvés par un miracle, dites-vous; la mer s'est ouverte pour nous laisser passer; mais après une telle faveur, fallait-il nous faire mourir de faim & de fatigue dans les déserts horribles d'Ethan, de Cadés-Barné, de Mara, d'Elim, d'Oreb & de Sinaï? Tous nos peres ont péri dans ces solitudes affreuses, & vous nous venez dire au bout de quarante ans que Dieu a eu un soin particulier de nos peres!

Voilà ce que ces Juifs murmurateurs, ces enfans injustes des Juifs vagabonds, morts dans les

La Raison &c. II. Part.

E

déserts, auraient pu dire à Moïse, s'il leur avait lu l'Exode & la Genèse. Et que n'auraient-ils pas dû dire & faire à l'article du veau d'or? Quoi! Vous osez nous conter que votre frere fit un veau pour nos peres, quand vous étiez avec Dieu sur la montagne; vous qui tantôt nous dites que vous avez parlé à Dieu face à face & tantôt que vous n'avez pu le voir que par derrière! Mais enfin, vous étiez avec ce Dieu, & votre frere jette en fonte un veau d'or en un seul jour, & nous le donne pour l'adorer; & au-lieu de punir votre indigne frere, vous le faites notre Pontife, & vous ordonnez à vos Lévites d'égorguer vingt-trois mille hommes de votre peuple; nos peres l'auraient-ils souffert? Se seraient-ils laissé assommer comme des victimes par des prêtres sanguinaires? Vous nous dites que non content de cette boucherie incroyable, vous avez fait encor massacrer vingt-quatre mille de vos pauvres suivans, parce que l'un deux avait couché avec une Madianite; tandis que vous-même avez épousé une Madianite; & vous ajoutez que vous êtes le plus doux de tous les hommes. Encor quelques actions de cette douceur, & il ne ferait plus resté personne.

Non, si vous aviez été capable d'une telle cruauté, si vous aviez pu l'exercer, vous seriez le plus barbare de tous les hommes, & tous les supplices ne suffiraient pas pour expier un si étrange crime.

Ce sont là, à peu-près, les objections que font les favans à ceux qui pensent que Moïse est l'auteur du Pentateuque. Mais on leur répond que les voies de Dieu ne sont pas celles des hommes; que Dieu a éprouvé, conduit & abandonné son peuple par une sagesse qui nous est incon-

nue; que les Juifs eux-mêmes depuis plus de deux mille ans ont crû que Moïse est l'auteur de ces livres; que l'Eglise qui a succédé à la Synagogue, & qui est infaillible comme elle, a décidé ce point de controverse, & que les savans doivent se taire, quand l'Eglise parle.

NÉCESSAIRE.

OSMIN.

NE dites-vous pas que tout est nécessaire?

SELM.

Si tout n'était pas nécessaire, il s'ensuivrait que Dieu aurait fait des choses inutiles.

OSMIN.

C'est-à-dire, qu'il était nécessaire à la nature divine qu'elle fit tout ce qu'elle a fait?

SELM.

Je le crois, ou du moins je le soupçonne, il y a des gens qui pensent autrement; je ne les entends point, peut-être ont-ils raison. Je crains la dispute sur cette matière.

OSMIN.

C'est aussi d'un autre nécessaire que je veux vous parler.

SELM.

Quoi donc? De ce qui est nécessaire à un hon-

E 2

nête homme pour vivre? Du malheur où l'on est réduit quand on manque du nécessaire?

OSMIN.

Non, car ce qui est nécessaire à l'un ne l'est pas toujours à l'autre; il est nécessaire à un Indien d'avoir du ris, à un Anglais d'avoir de la viande, il faut une fourrure à un Russe, & un étoffe de gaze à un Africain, tel homme croit que douze chevaux de carosse lui sont nécessaires, tel autre se borne à une paire de souliers, tel autre marche gaîment pieds nuds, je veux vous parler de ce qui est nécessaire à tous les hommes.

SEЛИM.

Il me semble que Dieu a donné tout ce qu'il fallait à cette espece; des yeux pour voir, des pieds pour marcher, une bouche pour manger, un œsophage pour avaler, un estomac pour digérer, une cervelle pour raisonner, des organes pour produire leurs semblables.

OSMIN.

Comment donc arrive-t-il que des hommes naissent privés d'une partie de ces choses nécessaires?

SEЛИM.

C'est que les loix générales de la nature ont amené des accidens qui ont fait naître des monstres; mais en général l'homme est pourvu de tout ce qu'il lui faut pour vivre en société.

O S M I N.

Y a-t-il des notions communes à tous les hommes qui servent à les faire vivre en société ?

S E L I M.

Oui, j'ai voyagé avec Paul Lucas, & partout où j'ai passé j'ai vu qu'on respectait son pere & sa mere, qu'on se croyait obligé de tenir sa promesse, qu'on avait de la pitié pour les innocens opprimés, qu'on détestait la persécution, qu'on regardait la liberté de penser comme un droit de la nature; & les ennemis de cette société comme les ennemis du genre humain; ceux qui pensent différemment m'ont paru des créatures mal organisées, des monstres comme ceux qui sont nés sans yeux, & sans mains.

O S M I N.

Ces choses nécessaires, le sont-elles en tout tems & en tout lieux?

S E L I M.

Oui, sans cela elles ne seraient pas nécessaires à l'espece humaine.

O S M I N.

Ainsi une créance qui est nouvelle n'était pas nécessaire à cette espece. Les hommes pouvaient très bien vivre en société & remplir leurs devoirs envers Dieu avant de croire que Mahomet avait eu de fréquens entretiens avec l'ange Gabriel.

S E L I M.

Rien n'est plus évident, il ferait ridicule de penser qu'on n'eût pu remplir ses devoirs d'homme avant que Mahomet fût venu au monde, il n'était point du tout nécessaire à l'espèce humaine de croire à l'Alcoran; le monde allait avant Mahomet tout comme il va aujourd'hui. Si le Mahométisme avait été nécessaire au monde, il aurait existé dès le commencement du monde, il aurait existé en tous lieux; Dieu qui nous a donné à tous deux yeux pour voir ton soleil, nous aurait donné à tous une intelligence pour voir la vérité de la religion musulmane. Cette secte n'est donc que comme les loix positives qui changent selon les tems & selon les lieux, comme les modes, comme les opinions des physiciens qui se succèdent les unes aux autres.

La secte musulmane ne pouvait donc être essentiellement nécessaire à l'homme.

O S M I N.

Mais puis qu'elle existe, Dieu l'a permise?

S E L I M.

Oui, comme il permet que le monde soit rempli de sottises, d'erreurs & de calamités. Ce n'est pas à dire que les hommes soient tous essentiellement faits pour être sots & malheureux, il permet que quelques hommes soient mangés par les serpents; mais on ne peut pas dire, Dieu a fait l'homme pour être mangé par des serpents.

O S M I N.

Qu'entendez-vous en disant Dieu permet?

Rien peut-il arriver sans ses ordres? Permettre, vouloir, & faire n'est-ce pas pour lui la même chose?

SELLIM.

Il permet le crime, mais il ne le fait pas.

OSMIN.

Faire un crime, c'est agir contre la justice divine, c'est désobéir à Dieu. Or Dieu ne peut désobéir à lui-même, il ne peut commettre de crime; mais il a fait l'homme de façon que l'homme en commet beaucoup, d'où vient cela?

SELLIM.

Il y a des gens qui le savent, mais ce n'est pas moi, tout ce que je fais bien, c'est que l'Alcoran est ridicule; quoique de tems en tems il y ait d'assez bonnes choses, certainement l'Alcoran n'était point nécessaire à l'homme, je m'en tiens là, je vois clairement ce qui est faux & je connais très peu ce qui est vrai.

OSMIN.

Je croyais que vous m'instruiriez, & vous ne m'apprenez rien.

SELLIM.

N'est-ce pas beaucoup de connaître les gens qui vous trompent, & les erreurs grossières & dangereuses qu'ils vous débitent?

OSMIN.

J'aurais à me plaindre d'un médecin qui me fe-

E 4

trait une exposition des plantes nuisibles, & qui ne m'en montrerait pas une salutaire.

S E L I M.

Je ne suis point médecin, & vous n'êtes point malade, mais il me semble que je vous donnerais une fort bonne recette si je vous disais, défiez-vous de toutes les inventions des charlatans; adorez Dieu; soyez honnête homme, & croyez que deux & deux font quatre.

O R G U E I L.

Cicéron dans une de ses lettres dit familièrement à son ami, Mandez-moi à qui vous voulez que je fasse donner les Gaules. Dans une autre il se plaint d'être fatigué des lettres de je ne fais quels Princes qui le remercient d'avoir fait ériger leurs provinces en royaumes, & il ajoute qu'il ne fait seulement pas où ces royaumes sont situés.

Il se peut que Cicéron, qui d'ailleurs avait souvent vu le peuple Romain, ce peuple Roi, lui applaudir & lui obéir, & qui était remercié par des Rois qu'il ne connaissait pas, ait eu quelques mouvements d'orgueil & de vanité.

Quoique ce sentiment ne soit point du tout convenable à un aussi chétif animal que l'homme, cependant on pourrait le pardonner à un Cicéron, à un César, à un Scipion: mais que dans le fond d'une de nos provinces à demi barbares, un homme qui aura acheté une petite charge, & fait imprimer des vers médiocres, s'avise d'être orgueilleux, il y a là de quoi rire longtems.

P A P I S M E

Le PAPISTE & le TRÉSORIER.

L E P A P I S T E.

Monseigneur a dans sa principauté des Luthériens, des Calvinistes, des Quakers, des Anabaptistes, & même des Juifs, & vous voudriez encore qu'il admît des Unitaires.

L E T RÉSORIER.

Si ces Unitaires vous apportent de l'industrie & de l'argent, quel mal nous feront-ils? vous n'en serez que mieux payé de vos gages.

L E P A P I S T E.

J'avoue que la soustraction de mes gages me ferait plus douloureuse que l'admission de ces Messieurs; mais enfin ils ne croient pas que J. C. soit fils de Dieu.

L E T RÉSORIER.

Que vous importe, pourvu qu'il vous soit permis de le croire, & que vous soyez bien nourri, bien vêtu, bien logé? Les Juifs sont bien loin de croire qu'il soit fils de Dieu; & cependant vous êtes fort aise de trouver ici des Juifs, sur qui vous placez votre argent à 6 pour 100. St. Paul lui-même n'a jamais parlé de la divinité de J. C. Il l'appelle franchement *un homme*: la mort, dit-il, a régné par le péché d'un seul homme, les justes régneront par un seul *homme* qui est Jé-

sus.... vous êtes à Jésus & Jésus est à Dieu.... *Epiſt. ad Rom...* Tous vos premiers Peres de l'Église ont pensé comme St. Paul; il est évident que pendant 300 ans, Jésus s'est contenté de son humanité; figurez-vous que vous êtes un chrétien des trois premiers siecles.

L E P A P I S T E.

Mais, Monsieur, ils ne croient point à l'éternité des peines.

L E T R É S O R I E R.

Ni moi non plus; soyez damné à jamais si vous voulez; pour moi je ne compte point du tout l'être.

L E P A P I S T E.

Ah! Monsieur, il est bien dur de ne pouvoir damner à son plaisir tous les hérétiques de ce monde; mais la rage qu'ont les Unitaires de rendre un jour les ames heureuses, n'est pas ma seule peine. Vous savez que ces monstres-là ne croient pas plus à la résurrection des corps, que les Sadducéens; ils disent que nous sommes tous Antropophages; que les particules qui composaient votre grand-pere & votre bisayeul, ayant été nécessairement dispersées dans l'atmosphère, sont devenues carottes & asperges, & qu'il est impossible que vous n'ayez mangé quelques petits morceaux de vos ancêtres.

L E T R É S O R I E R.

Soit; mes petits enfans en feront autant de moi, ce ne sera qu'un rendu; il en arrivera au-

tant aux Papistes. Ce n'est pas une raison pour qu'on vous chasse des Etats de Monseigneur, ce n'est pas une raison non plus pour qu'il en chasse les Unitaires. Reffuscitez, comme vous pourrez; il m'importe fort peu que les Unitaires ressuscitent ou non, pourvu qu'ils nous soient utiles pendant leur vie.

L E P A P I S T E.

Et que direz-vous, Monsieur, du péché originel, qu'ils nient effrontément? N'êtes-vous pas tout scandalisé quand ils assurent que le Pentateuque n'en dit pas un mot; que l'Evêque d'Hyppone, St. Augustin, est le premier qui ait enseigné positivement ce dogme, quoiqu'il soit évidemment indiqué par St. Paul?

L E T R É S O R I E R.

Ma foi si le Pentateuque n'en a pas parlé, ce n'est pas ma faute; pourquoi n'ajoutiez-vous pas un petit mot du péché originel dans l'ancien Testament, comme vous y avez, dit-on, ajouté tant d'autres choses? Je n'entends rien à ces subtilités. Mon métier est de vous payer régulièrement vos gages, quand j'ai de l'argent...

P A T R I E.

UNE patrie est un composé de plusieurs familles; & comme on soutient communément la famille par amour-propre, lorsqu'on n'a pas un intérêt contraire, on soutient par le même amour-propre sa ville ou son village qu'on appelle sa patrie.

Plus cette patrie devient grande, moins on l'aime; car l'amour partagé s'affaiblit. Il est impossible d'aimer tendrement une famille trop nombreuse qu'on connaît à peine.

Celui qui brûle de l'ambition d'être Edile, Tribun, Préteur, Consul, Dicteur, crie qu'il aime sa patrie, & il n'aime que lui-même. Chacun veut être sûr de pouvoir coucher chez soi, sans qu'un autre homme s'arroge le pouvoir de l'envoyer coucher ailleurs. Chacun veut être sûr de sa fortune & de sa vie. Tous formant ainsi les mêmes souhaits, il se trouve que l'intérêt particulier devient l'intérêt général: on fait des vœux pour la république, quand on n'en fait que pour soi-même.

Il est impossible qu'il y ait sur la terre un Etat qui ne se soit gouverné d'abord en république; c'est la marche naturelle de la nature humaine. Quelques familles s'assemblent d'abord contre les ours & contre les loups: celle qui a des grains en fournit en échange à celle qui n'a que du bois.

Quand nous avons découvert l'Amérique, nous avons trouvé toutes les peuplades divisées en républiques; il n'y avait que deux royaumes dans toute cette partie du monde. De mille nations nous n'en trouvâmes que deux subjuguées.

Il en était ainsi de l'ancien monde; tout était république en Europe, avant les roitelets d'Etrurie & de Rome. On voit encor aujourd'hui des républiques en Afrique. Tripoli, Tunis, Alger, vers notre septentrion, sont des républiques de brigands. Les Hottentots vers le midi, vivent encor comme on dit qu'on vivait dans les premiers âges du monde; libres, égaux entre eux, sans maîtres, sans sujets, sans argent, &

presque sans besoins. La chair de leurs moutons les nourrit, leur peau les habille, des huttes de bois & de terre sont leurs retraites: ils sont les plus puants de tous les hommes, mais ils ne le sentent pas; ils vivent & ils meurent plus doucement que nous.

Il reste dans notre Europe huit Républiques sans Monarques, Venise, la Hollande, la Suisse, Gènes, Luques, Raguse, Genève & St. Marin. On peut regarder la Pologne, la Suède, l'Angleterre, comme des républiques sous un Roi, mais la Pologne est la seule qui en prenne le nom.

Or, maintenant, lequel vaut le mieux que votre patrie soit un Etat monarchique, ou un Etat républicain? Il y a quatre mille ans qu'on agite cette question. Demandez la solution aux riches, ils aiment tous mieux l'aristocratie: interrogez le peuple, il veut la démocratie; il n'y a que les Rois qui préfèrent la royauté. Comment donc est-il possible que presque toute la terre soit gouvernée par des Monarques? Demandez-le aux rats qui proposerent de pendre une sonnette au cou du chat. Mais en vérité, la véritable raison est, comme on l'a dit, que les hommes sont très rarement dignes de se gouverner eux-mêmes.

Il est triste que souvent pour être bon patriote on soit l'ennemi du reste des hommes. L'ancien Caton, ce bon citoyen, disait toujours en opinant au Sénat, Tel est mon avis, & qu'on ruine Carthage. Etre bon patriote, c'est souhaiter que sa ville s'enrichisse par le commerce, & soit puissante par les armes. Il est clair qu'un pays ne peut gagner sans qu'un autre perde, & qu'il ne peut vaincre sans faire des malheureux.

Telle est donc la condition humaine, que fou-

haiter la grandeur de son pays c'est souhaiter du mal à ses voisins. Celui qui voudrait que sa patrie ne fût jamais ni plus grande, ni plus petite, ni plus riche, ni plus pauvre, serait le citoyen de l'univers.

P A U L.

Questions sur Paul.

Paul était-il citoyen Romain comme il s'en vante? S'il était de *Tarsis* en Cilicie, Tarsis ne fut colonie romaine que cent ans après lui; tous les antiquaires en sont d'accord. S'il était de la petite ville ou bourgade de *Giscale*, comme St. Jérôme l'a cru, cette ville était dans la Galilée; & certainement les Galiléens n'étaient pas citoyens Romains.

Est-il vrai que Paul n'entra dans la société naissante des Chrétiens qui étaient alors demi-Juifs, que parce que Gamaliel dont il avait été le disciple lui refusa sa fille en mariage? Il me semble que cette accusation ne se trouve que dans les actes des Apôtres reçus par les Ebionites, actes rapportés & réfutés par l'évêque Epiphane dans son XXX. chap.

Est-il vrai que Ste. Thécle vint trouver St. Paul déguisée en homme? & les actes de Ste. Thécle sont-ils recevables? Tertullien dans son livre du batême chap. XVII. tient que cette histoire fut écrite par un prêtre attaché à Paul. Jérôme, Cyprien en réfutant la fable du lion batisé par Ste. Thécle, affirment la vérité de ces actes. C'est là que se trouve un portrait de St. Paul qui

est assez singulier ; il était gros, court, large d'épaules ; ses sourcils noirs se joignaient sur son nez aquilin, ses jambes étaient crochues, sa tête chauve, & il était rempli de la grace du Seigneur.

C'est à-peu-près ainsi qu'il est dépeint dans le Philopatris de Lucien : à la grace du Seigneur près, dont Lucien n'avait malheureusement aucune connaissance.

Peut-on excuser Paul d'avoir repris Pierre qui judaïsait, quand lui-même alla judaïser huit jours dans le temple de Jérusalem ?

Lorsque Paul fut traduit devant le Gouverneur de Judée par les Juifs pour avoir introduit des étrangers dans le temple, fit-il bien de dire à ce gouverneur, que c'était pour la résurrection des morts qu'on lui faisait son procès, tandis qu'il ne s'agissait point de la résurrection des morts ?
Actes chap. XXIV.

Paul fit-il bien de circoncire son disciple Timothée, après avoir écrit aux Galates, *Si vous vous faites circoncire, Jésus ne vous servira de rien ?*

Fit-il bien d'écrire aux Corinthiens (ch. IX.) *n'avons-nous pas le droit de vivre à vos dépends & de mener avec nous une femme, &c. ?* Fit-il bien d'écrire aux Corinthiens dans sa 2^e épître ; *Je ne pardonnerai à aucun de ceux qui ont péché, ni aux autres ?* Que penserait-on aujourd'hui d'un homme qui prétendrait vivre à nos dépends lui & sa femme, nous juger, nous punir, & confondre le coupable & l'innocent ?

Qu'entend-on par le ravisement de Paul au troisième ciel ? qu'est-ce qu'un troisième ciel ?

Quel est enfin le plus vraisemblable (humainement parlant) ou que Paul se soit fait chrétien pour avoir été renversé de son cheval par une grande lumière en plein midi, & qu'une voix

céleste lui ait crié, *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?* ou bien que Paul ait été irrité contre les Pharisiens, soit pour le refus de Gamaliel de lui donner sa fille, soit par quelque autre cause?

Dans toute autre histoire le refus de Gamaliel ne semblerait-il pas plus naturel qu'une voix céleste, si d'ailleurs nous n'étions pas obligés de croire ce miracle?

Je ne fais aucune de ces questions que pour m'instruire; & j'exige de quiconque voudra m'instruire qu'il parle raisonnablement.

PÉCHÉ ORIGINEL.

C'Est ici le prétendu triomphe des Sociniens, ou Unitaires. Ils appellent ce fondement de la Religion Chrétienne *le péché originel*. C'est outrager Dieu, disent-ils; c'est l'accuser de la barbarie la plus absurde que d'oser dire qu'il forma toutes les générations des hommes pour les tourmenter par des supplices éternels, sous prétexte que leur premier pere mangea d'un fruit dans un jardin. Cette sacrilége imputation est d'autant plus inexcusable chez les Chrétiens qu'il n'y a pas un seul mot touchant cette invention du péché originel, ni dans le Pentateuque, ni dans les Prophètes, ni dans les Evangiles, soit apocryphes, soit canoniques, ni dans aucun des écrivains qu'on appelle *les premiers peres de l'Eglise*.

Il n'est pas même conté dans la Genèse que Dieu ait condamné Adam à la mort pour avoir avalé une pomme. Il lui dit bien, *tu mourras très certainement le jour que tu en mangeras.* Mais cette même Genèse fait vivre Adam neuf cent

cent trente ans après ce déjeuner criminel. Les animaux, les plantes, qui n'avaient point mangé de ce fruit moururent dans le tems prescrit par la nature. L'homme est né pour mourir ainsi que tout le reste.

Enfin, la punition d'Adam n'entrait en aucune maniere dans la loi juive. Adam n'était pas plus Juif que Persan ou Caldéen. Les premiers chapitres de la Genèse (en quelque tems qu'ils furent composés) furent regardés par tous les savans Juifs comme une allégorie, & même comme une fable très dangereuse, puisqu'il fut défendu de la lire avant l'âge de vingt-cinq ans.

En un mot, les Juifs ne connurent pas plus le péché originel que les cérémonies chinoises; & quoi que les Théologiens trouvent tout ce qu'ils veulent dans l'Ecriture ou *totidem verbis*, ou *totidem litteris*, on peut assurer qu'un Théologien raisonnable n'y trouvera jamais ce mystere surprenant.

Avouons que St. Augustin accrédita le premier cette étrange idée, digne de la tête chaude & romanesque d'un Africain débauché & repentant, Manichéen & Chrétien, indulgent & perséiteur, qui passa sa vie à se contredire lui-même.

Quelle horreur, s'écrient les Unitaires rigides, que de calomnier l'auteur de la nature jusqu'à lui imputer des miracles continuels pour damner à jamais des hommes qu'il fait naître pour si peu de tems! Ou il a créé les ames de toute éternité; & dans ce système étant infiniment plus anciennes que le péché d'Adam, elles n'ont aucun rapport avec lui; ou ces ames sont formées à chaque moment qu'un homme couche avec une femme, & en ce cas, Dieu est continuellement à l'affut de tous les rendez-vous de l'univers pour créer

La Raison &c. II. Part. F

des esprits qu'il rendra éternellement malheureux; ou Dieu est lui-même l'ame de tous les hommes, & dans ce sytème il se damne lui-même. Quelle est la plus horrible & la plus folle de ces trois suppositions? Il n'y en a pas une quatrième; car l'opinion que Dieu attend six semaines pour créer une ame damnée dans un fœtus, revient à celle qui la fait créer au moment de la copulation. Qu'importe six semaines de plus ou de moins.

J'ai rapporté le sentiment des Unitaires: & les hommes sont parvenus à un tel point de superstition que j'ai tremblé en le rapportant.

(Cet article est de feu Mr. Boulanger.)

P E R S É C U T I O N .

CE n'est pas Dioclétien que j'appellerai persécuteur, car il fut dix-huit ans entiers le protecteur des Chrétiens; & si dans les derniers tems de son Empire il ne les sauva pas des ressentimens de Galérius, il ne fut en cela qu'un Prince séduit & entraîné par la cabale au-delà de son caractère, comme tant d'autres.

Je donnerai encore moins le nom de persécuteur aux Trajans, aux Antonins, je croirais prononcer un blasphème.

Quel est le persécuteur? C'est celui dont l'orgueil blessé, & le fanatisme en fureur irritent le Prince, ou les Magistrats contre des hommes innocens, qui n'ont d'autre crime que de n'être pas de son avis. Impudent, tu adores un Dieu, tu prêches la vertu, & tu la pratiques; tu as servi les hommes, & tu les as consolés; tu as établi

l'orpheline, tu as secouru le pauvre, tu as changé les déserts où quelques esclaves traînaient une vie misérable, en campagnes fertiles peuplées de familles heureuses; mais j'ai découvert que tu me méprises, & que tu n'as jamais lû mon livre de controverse: tu sais que je suis un fripon, que j'ai contrefait l'écriture de G****. que j'ai volé des****; tu pourrais bien le dire, il faut que je te prévienne; j'irai donc chez le confesseur du premier Ministre ou chez le Podestat. Je leur remontrerai en penchant le cou, & en tordant la bouche, que tu as une opinion erronée sur les cellules où furent renfermés les Septante; que tu parlas même il y a dix ans d'une manière peu respectueuse du chien de Tobie, lequel tu soutenais être un barbet, tandis que je prouvais que c'était un levrier. Je te dénoncerai comme l'ennemi de Dieu & des hommes. Tel est le langage du persécuteur; & si ces paroles ne sortent pas précisément de sa bouche, elles sont gravées dans son cœur avec le burin du fanatisme trempé dans le fiel de l'envie.

C'est ainsi que le jésuite le Tellier osa persécuter le Cardinal de Noailles, & que Jurieu persécuta Bayle.

Lorsqu'on commença à persécuter les Protestans en France, ce ne fut ni François I. ni Henri II, ni François II, qui épièrent ces infirmes, qui s'armèrent contre eux d'une fureur réfléchie, & qui les livrèrent aux flammes pour exercer sur eux leurs vengeances. François I était trop occupé avec la Duchesse d'Etampes, Henri II. avec sa vieille Diane, & François II était trop enfant. Par qui la persécution commença-t-elle? Par des prêtres jaloux qui armerent les préjugés des Magistrats, & la politique des Ministres.

Si les Rois n'avaient pas été trompés, s'ils avaient prévu que la persécution produirait cinquante ans de guerres civiles, & que la moitié de la nation serait exterminée mutuellement par l'autre, ils auraient éteint dans leurs larmes les premiers buchers qu'ils laisserent allumer.

O Dieu de miséricorde, si quelque homme peut ressembler à cet être malfaisant qu'on nous peint occupé sans cesse à détruire tes ouvrages, n'est-ce pas le persécuteur?

PHILOSOPHE.

Philosophe, amateur de la sagesse, c'est-à-dire, de la vérité. Tous les philosophes ont eu ce double caractère, il n'en est aucun dans l'antiquité qui n'ait donné des exemples de vertu aux hommes, & des leçons de vérités morales. Ils ont pu se tromper tous sur la physique, mais elle est si peu nécessaire à la conduite de la vie, que les philosophes n'avaient pas besoin d'elle. Il a fallu des siècles pour connaître une partie des loix de la nature. Un jour suffit à un sage pour connaître les devoirs de l'homme.

Le philosophe n'est point entousiaste, il ne s'érige point en prophète, il ne se dit point inspiré des Dieux; ainsi je ne mettrai au rang des philosophes, ni l'ancien Zoroastre, ni Hermès, ni l'ancien Orphée, ni aucun de ces législateurs dont se vantaient les nations de la Caldée, de la Perse, de la Syrie, de l'Egypte, & de la Grèce. Ceux qui se dirent enfans des Dieux étaient les peres de l'imposture, & s'ils se servirent du mensonge pour enseigner des vérités, ils étaient

indignes de les enseigner; il n'étaient pas philosophes: ils étaient tout au plus de très prudens menteurs.

Par quelle fatalité honteuse peut-être pour les peuples occidentaux, faut-il aller au bout de l'Orient pour trouver un sage simple, sans faste, sans imposture, qui enseignait aux hommes à vivre heureux six cent ans avant notre ère vulgaire, dans un tems où tout le septentrion ignorait l'usage des lettres, & où les Grecs commençaient à peine à se distinguer par la sagesse? Ce sage est Confucius, qui étant législateur ne voulut jamais tromper les hommes. Quelle plus belle règle de conduite a-t-on jamais donnée depuis lui dans la terre entiere? „ Réglez un Etat comme vous réglez une famille; on ne peut bien gouverner sa famille qu'en lui donnant l'exemple.

„ La vertu doit être commune au laboureur & au Monarque.

„ Occupe-toi du soin de prévenir les crimes, pour diminuer le soin de les punir.

„ Sous les bons rois Yao & Xu les Chinois furent bons; sous les mauvais rois Kie & Chu ils furent méchants.

„ Fais à autrui comme à toi-même.

„ Aime les hommes en général, mais chéri les gens de bien. Oublie les injures & jamais les bienfaits.

„ J'ai vu des hommes incapables de sciences, je n'en ai jamais vu incapables de vertus."

Avouons qu'il n'est point de législateur qui ait annoncé des vérités plus utiles au genre humain.

Une foule de philosophes Grecs enseigna depuis une morale aussi pure. S'ils s'étaient bornés à leurs vains systèmes de physique, on ne prononcerait aujourd'hui leur nom que pour se mo-

quer deux. Si on les respecte encore, c'est qu'ils furent justes, & qu'ils apprirent aux hommes à l'être.

On ne peut lire certains endroits de Platon, & surtout l'admirable exorde des loix de Zaleucus, sans éprouver dans son cœur l'amour des actions honnêtes & généreuses. Les Romains ont leur Cicéron, qui seul vaut peut-être tous les philosophes de la Grèce. Après lui viennent des hommes encor plus respectables, mais qu'on desespere presque d'imiter, c'est Epicète dans l'esclavage, ce sont les Antonins & les Juliens sur le trône.

Quel est le citoyen parmi nous qui se priverait, comme Julien, Antonin, & Marc-Aurele, de toutes les délicatesses de notre vie molle & efféminée? Qui dormirait comme eux sur la dure? Qui voudrait s'imposer leur frugalité? Qui marcherait comme eux à pied & tête nue à la tête des armées, exposé tantôt à l'ardeur du soleil, tantôt aux frimats? Qui commanderait comme eux à toutes ses passions? Il y a parmi nous des dévots; mais où sont les sages? Où sont les ames inébranlables, justes & tolérantes?

Il y a eu des philosophes de cabinet en France, & tous, excepté Montagne, ont été persécutés. C'est, ce me semble, le dernier degré de la malignité de notre nature, de vouloir opprimer ces mêmes philosophes qui la veulent corriger.

Je conçois bien que des fanatiques d'une secte égorgent les entouasiastes d'une autre secte, que les Franciscains haïssent les Dominicains, & qu'un mauvais artiste cabale pour perdre celui qui le surpasse; mais que le sage Charron ait été menacé de perdre la vie, que le savant & généreux

Ramus ait été assassiné, que Descartes ait été obligé de fuir en Hollande pour se soustraire à la rage des ignorans, que Gassendi ait été forcé plusieurs fois de se retirer à Digne, loin des calomnies de Paris, c'est là l'opprobre éternel d'une nation.

Un des philosophes les plus persécutés fut l'immortel Bayle, l'honneur de la nature humaine. On me dira que le nom de Jurieu son calomniateur & son persécuteur est devenu exécrable, je l'avoue; celui du Jésuite le Tellier l'est devenu aussi; mais de grands-hommes qu'il opprimait en ont-ils moins fini leurs jours dans l'exil & dans la disette?

Un des prétextes dont on se servit pour accabler Bayle, & pour le réduire à la pauvreté, fut son article de David dans son utile dictionnaire. On lui reprochait de n'avoir point donné de louanges à des actions qui en elles-mêmes sont injustes, sanguinaires, atroces, ou contraires à la bonne foi, ou qui font rougir la pudeur.

Bayle, à la vérité, ne loua point David pour avoir ramassé, selon les livres Hébreux, six cent vagabonds perdus de dettes & de crimes, pour avoir pillé ses compatriotes à la tête de ces bandits, pour être venu dans le dessein d'égorguer Nabal & toute sa famille, parce qu'il n'avait pas voulu payer les contributions, pour avoir été vendre ses services au Roi Achis ennemi de sa nation, pour avoir trahi ce Roi Achis son bienfaiteur, pour avoir saccagé les villages alliés de ce Roi Achis, pour avoir massacré dans ces villages jusqu'aux enfans à la mammelle, de peur qu'il ne se trouvât un jour une personne qui pût faire connaître ses déprédations, comme si un enfant à la mammelle aurait pu révéler son crime; pour

avoir fait périr tous les habitans de quelques autres villages sous des scies, sous des herses de fer; sous des coignées de fer, & dans des fours à brique; pour avoir ravi le trône à Isbôfeth fils de Saul, par une perfidie; pour avoir dépouillé & fait périr Miphiboseth petit-fils de Saul & fils de son ami, de son protecteur Jonathas; pour avoir livré aux Gabaonites deux autres enfans de Saul, & cinq de ses petits-enfans qui moururent à la potence.

Je ne parle pas de la prodigieuse incontinence de David, de ses concubines, de son adultere avec Betzabée & du meurtre d'Urie.

Quoi donc, les ennemis de Bayle auraient-ils voulu que Bayle eût fait l'éloge de toutes ces cruautés & de tous ces crimes? Faudrait-il qu'il eût dit, *Princes de la terre, imitez l'homme selon le cœur de Dieu, massacrez sans pitié les alliés de votre bienfaiteur, égorguez, ou faites égorguer toute la famille de votre Roi, couchez avec toutes les femmes en faisant répandre le sang des hommes, & vous serez un modèle de vertu quand on dira que vous avez fait des psaumes.*

Bayle n'avait-il pas grande raison de dire que si David fut felon le cœur de Dieu, ce fut par sa pénitence, & non par ses forfaits? Bayle ne rendait-il pas service au genre humain en disant que Dieu qui a sans doute dicté toute l'histoire juive, n'a pas canonisé tous les crimes rapportés dans cette histoire?

Cependant, Bayle fut persécuté, & par qui? par des hommes persécutés ailleurs, par des fugitifs qu'on aurait livrés aux flammes dans leur patrie; & ces fugitifs étaient combattus par d'autres fugitifs appellés Jansénistes, chassés de leur pays par les Jésuites, qui ont enfin été chassés à leur tour.

Ainsi tous les persécuteurs se sont déclaré une guerre mortelle, tandis que le philosophe opprimé par eux tous s'est contenté de les plaindre.

On ne fait pas assez que Fontenelle, en 1713, fut sur le point de perdre ses pensions, sa place & sa liberté, pour avoir rédigé en France vingt ans auparavant, le traité des oracles du savant Van Dale, dont il avait retranché avec précaution tout ce qui pouvait allarmer le fanatisme. Un Jésuite avait écrit contre Fontenelle, il n'avait pas daigné répondre ; & c'en fut assez pour que le Jésuite le Tellier confesseur de Louis XIV, accusât Fontenelle d'Athéïsme auprès du Roi.

Sans Mr. d'Argenson, il arrivait que le digne fils d'un faussaire, procureur de Vire, & reconnu faussaire lui-même, proscrivait la vieillesse du neveu de Corneille.

Il est si aisément de séduire son pénitent, que nous devons bénir Dieu que ce le Tellier n'ait pas fait plus de mal. Il y a deux gîtes dans le monde, où l'on ne peut tenir contre la séduction & la calomnie ; ce sont le lit & le confessional.

Nous avons toujours vu les philosophes persécutés par des fanatiques. Mais est-il possible que les gens de lettres s'en mêlent aussi ? & qu'eux mêmes ils aiguissent souvent contre leurs frères les armes dont on les perce tous l'un après l'autre ?

Malheureux gens de lettres, est-ce à vous d'être délateurs ? Voyez si jamais chez les Romains il y eut des Garasses, des Chaumeix, des Hayet, qui accusassent les Lucrèces, les Possidonius, les Varrons & les Plines.

Etre hypocrite ? quelle basseesse ! mais être hypocrite & méchant, quelle horreur ! il n'y eut jamais d'hypocrites dans l'ancienne Rome, qui

nous comptait pour une petite partie de ses sujets. Il y avoit des fourbes, je l'avoue, mais non des hypocrites de religion, qui sont l'espèce la plus lâche & la plus cruelle de toutes. Pourquoi n'en voit-on point en Angleterre, & d'où vient y en a-t-il encor en France? Philosophes, il vous sera aisé de résoudre ce problème.

P I E R R E,

En italien Piero, ou Pietro ; en espagnol Pedro ; en latin Petrus ; en grec Petros ; en hébreu Cepha.

Pourquoi les successeurs de Pierre ont-ils eu tant de pouvoir en Occident, & aucun en Orient ? C'est demander pourquoi les Evêques de Wurtzbourg & de Salzbourg se sont attribués les droits régaliens dans des tems d'anarchie, tandis que les Evêques Grecs font toujours restés sujets. Le tems, l'occasion, l'ambition des uns, & la faiblesse des autres, ont fait & feront tout dans ce monde.

A cette anarchie l'opinion s'est jointe, & l'opinion est la reine des hommes. Ce n'est pas qu'en effet ils ayent une opinion bien déterminée; mais des mots leur en tiennent lieu.

Il est rapporté dans l'Evangile que Jésus dit à Pierre; „ Je te donnerai les clefs du Royaume „ des cieux.” Les partisans de l'Evêque de Rome soutinrent vers le onzième siècle, que qui donne le plus, donne le moins; que les cieux entouraient la terre; & que Pierre ayant les clefs du contenant, il avait aussi les clefs du contenu. Si on entend par les cieux toutes les étoiles &

toutes les planetes, il est évident, selon Tomasius, que les clefs données à Simon Barjone surnommé Pierre, étaient un passe-partout. Si on entend par les cieux les nuées, l'athmosphère, l'éther, l'espace dans lequel roulent les planetes, il n'y a guères de ferruriers, selon Mursius, qui puisse faire une clef pour ces portes-là.

Les clefs en Palestine étaient une cheville de bois qu'on liait avec une courroie; Jésus dit à Barjone, „ Ce que tu auras lié sur la terre, sera lié dans le ciel.” Les théologiens du Pape en ont conclu, que les Papes avaient reçu le droit de lier & de délier les peuples du serment de fidélité fait à leurs Rois, & de disposer à leur gré de tous les royaumes. C'est conclure magnifiquement. Les Communes dans les Etats Généraux de France en 1302, disent dans leur requête au Roi, que „ Boniface VIII était un B***** „ qui croyait que Dieu liait & emprisonnait au „ ciel, ce que ce Boniface liait sur terre.” Un fameux Luthérien d'Allemagne, (c'était je pense Mélancton) avait beaucoup de peine à digérer que Jésus eût dit à Simon Barjone, Cepha ou Céphas, „ Tu es Pierre, & sur cette pierre je „ bâtirai mon assemblée, mon Eglise.” Il ne pouvait concevoir que Dieu eût employé un pareil jeu de mots, une pointe si extraordinaire, & que la puissance du Pape fût fondée sur un quelibet.

Pierre a passé pour avoir été Evêque de Rome; mais on fait assez qu'en ce tems-là, & long-tems après, il n'y eut aucun évêché particulier. La société chrétienne ne prit une forme que vers la fin du second siecle.

Il se peut que Pierre eût fait le voyage de Rome; il se peut même qu'il fut mis en croix la tête

en bas, quoique ce ne fût pas l'usage ; mais on n'a aucune preuve de tout cela. Nous avons une lettre sous son nom, dans laquelle il dit qu'il est à Babilone ; des Canonistes judicieux ont prétendu que par Babilone on devait entendre Rome. Ainsi supposé qu'il eût daté de Rome, on aurait pu conclure que la lettre avait été écrite à Babilone. On a tiré longtems de pareilles conséquences, & c'est ainsi que le monde a été gouverné.

Il y avait un saint homme à qui on avait fait payer bien chérement un bénéfice à Rome, ce qui s'appelle une simonie ; on lui demandait, s'il croyait que Simon Pierre eût été au pays ? il répondit, Je ne vois pas que Pierre y ait été, mais je suis sur de Simon.

Quand à la personne de Pierre, il faut avouer que Paul n'est pas le seul qui ait été scandalisé de sa conduite ; on lui a souvent résisté en face, à lui & à ses successeurs. Ce Paul lui reprochait aigrement de manger des viandes défendues, c'est-à-dire, du porc, du boudin, du lièvre, des anguilles, de l'ixion, & du grifon, Pierre se défendait en disant, qu'il avait vu le ciel ouvert vers la sixième heure, & une grande nappe qui descendait des quatre coins du ciel, laquelle était toute remplie d'anguilles, de quadrupèdes & d'oiseaux ; & que la voix d'un ange avait crié : „ Tuez & mangez. ” C'est apparemment cette même voix qui a crié à tant de Pontifes, „ Tuez tout, & mangez la substance du peuple : ” dit Voolston.

Casaubon ne pouvait approuver la manière dont Pierre traita le bon homme Anania & Saphira sa femme. De quel droit, disait Casaubon, un Juif esclave des Romains ordonnait-il, ou

souffrait-il que tous ceux qui croiraient en Jésus vendissent leurs héritages & en apportassent le prix à ses piés? Si quelque Anabatiste à Londres faisait apporter à ses piés tout l'argent de ses frères, ne serait-il pas arrêté comme un séducteur séditieux comme un larron qu'on ne manquerait pas d'envoyer à Tyburn? N'est-il pas horrible de faire mourir Anania, parce qu'ayant vendu son fonds & en ayant donné l'argent à Pierre, il avait retenu pour lui & pour sa femme quelques écus pour subvenir à leurs nécessités sans le dire? A peine Anania est-il mort, que sa femme arrive. Pierre au lieu de l'averter charitalement qu'il vient de faire mourir son mari d'apoplexie, pour avoir gardé quelques oboles, & de lui dire de bien prendre garde à elle, la fait tombér dans le piège. Il lui demande si son mari a donné tout son argent aux saints. La bonne femme répond, oui, & elle meurt sur le champ. Cela est dur.

Corringius demande, pourquoi Pierre qui tuait ainsi ceux qui lui avaient fait l'aumône, n'allait pas tuer plutôt tous les docteurs qui avaient fait mourir Jésus-Christ, & qui le firent fouetter lui-même plus d'ûne fois? O Pierre! vous faites mourir deux Chrétiens qui vous ont fait l'aumône, & vous laissez vivre ceux qui ont crucifié votre Dieu!

Apparemment que Corringius n'était pas en pays d'inquisition, quand il faisait ces questions hardies. Erasme, à propos de Pierre, remarquait une chose fort singulière; c'est que le chef de la Religion Chrétienne commença son apostolat par renier Jésus-Christ; & que le premier pontife des Juifs avait commencé son ministère par faire un veau d'or, & par l'adorer.

Quoi qu'il en soit, Pierre nous est dépeint

comme un pauvre qui catéchisait des pauvres. Il ressemble à ces fondateurs d'ordres, qui vivaient dans l'indigence, & dont les successeurs sont devenus grands Seigneurs.

Le Pape successeur de Pierre a tantôt gagné, tantôt perdu ; mais il lui reste encor environ cinquante millions d'hommes sur la terre, soumis en plusieurs points à ses loix, outre ses sujets immédiats.

Se donner un maître à trois ou quatre cent lieüës de chez soi ; attendre pour penser que cet homme ait paru penser ; n'oser juger en dernier ressort un procès entre quelques-uns de ses concitoyens, que par des commissaires nommés par cet étranger ; n'oser se mettre en possession des champs & des vignes qu'on a obtenus de son propre Roi, sans payer une somme considérable à ce maître étranger ; violer les loix de son pays qui défendent d'épouser sa nièce, & l'épouser légitimement en donnant à ce maître étranger une somme encor plus considérable ; n'oser cultiver son champ le jour que cet étranger veut qu'on célèbre la mémoire d'un inconnu qu'il a mis dans le ciel de son autorité privée ; c'est là en partie ce que c'est que d'admettre un Pape ; ce sont là les libertés de l'Eglise Gallicane.

Il y a quelques autres peuples qui portent plus loin leur soumission. Nous avons vu de nos jours un Souverain demander au Pape la permission de faire juger par son tribunal royal des moines accusés de parricide, ne pouvoir obtenir cette permission, & n'oser les juger !

On fait assez qu'autrefois les droits des Papes allaient plus loin ; ils étaient fort au-dessus des Dieux de l'antiquité ; car ces Dieux passaient seulement pour disposer des Empires, & les Papes en disposaient en effet.

Sturbinus dit qu'on peut pardonner à ceux qui doutent de la divinité & de l'infalibilité du Pape, quand on fait réflexion.

Que quarante schismes ont profané la chaire de Saint Pierre, & que vingt-sept l'ont ensanglantée;

Qu'Etienne VII, fils d'un prêtre, déterra le corps de Formose son prédécesseur, & fit trancher la tête à ce cadavre;

Que Sergius III couvaincu d'assassinats, eut un fils de Marozie, lequel hérita de la papauté;

Que Jean X, amant de Théodora, fut étranglé dans son lit;

Que Jean XI, fils de Sergius III, ne fut connu que par sa crapule.

Que Jean XII fut assassiné chez sa maîtresse;

Que Benoît IX acheta & revendit le Pontificat;

Que Grégoire VII fut l'auteur de cinq cent ans de guerres civiles soutenues par ses successeurs;

Qu'enfin parmi tant de Papes, ambitieux, sanguinaires & débauchés, il y eut un Alexandre VI, dont le nom n'est prononcé qu'avec la même horreur que ceux des Néron & des Caligula.

C'est une preuve, dit-on, de la divinité de leur caractère, qu'elle ait subsisté avec tant de crimes; mais si les Califes avaient eu une conduite encor plus affreuse, ils auraient donc été encor plus divins. C'est ainsi que raisonne Dermius; mais les Jésuites lui ont répondu.

P R É J U G É S.

LE préjugé est une opinion sans jugement. Ainsi dans toute la terre, on inspire aux enfans

toutes les opinions qu'on veut, avant qu'ils puissent juger.

Il y a des préjugés universels, nécessaires, & qui font la vertu même. Par tous pays on apprend aux enfans à reconnaître un Dieu rémunérateur & vengeur; à respecter, à aimer leur pere & leur mere; à regarder le larcin comme un crime, le mensonge intéressé comme un vice, avant qu'ils puissent deviner ce que c'est qu'un vice & une vertu.

Il y a donc de très bons préjugés: ce sont ceux que le jugement ratifie quand on raisonne.

Sentiment n'est pas simple préjugé; c'est quelque chose de bien plus fort. Une mere n'aime pas son fils, parce qu'on lui dit qu'il le faut aimer; elle le chérit heureusement malgré elle. Ce n'est point par préjugé que vous courez au secours d'un enfant inconnu prêt à tomber dans un précipice, ou à être dévoré par une bête.

Mais c'est par préjugé que vous respecterez un homme revêtu de certains habits, marchant gravement, parlant de même. Vos parens vous ont dit que vous deviez vous incliner devant cet homme, vous le respectez avant de savoir s'il mérite vos respects: vous croissez en âge & en connaissances; vous appercevez que cet homme est un charlatan païtri d'orgueil, d'intérêt, & d'artifice; vous méprisez ce que vous révériez, & le préjugé cède au jugement. Vous avez cru par préjugé les fables dont on a bercé votre enfance; on vous a dit, que les Titans firent la guerre aux Dieux, & que Vénus fut amoureuse d'Adonis; vous prenez à douze ans ces fables pour des vérités; vous les regardez à vingt ans comme des allégories ingénieuses.

Examinons en peu de mots les différentes for-

tés de préjugés, afin de mettre de l'ordre dans nos affaires. Nous serons peut-être comme ceux qui du tems du systême de *Lass* s'apperçurent qu'ils avaient calculé des richesses imaginaires.

Préjugés de sens.

N'est-ce pas une chose plaisante que nos yeux nous trompent toujours, lors même que nous voyons très bien, & qu'au contraire nos oreilles ne nous trompent pas ? Que votre oreille bien conformée entende, *vous êtes belle, je vous aime* : il est bien sûr qu'on ne vous a pas dit, *je vous hais, vous êtes laide* ; mais vous voyez un miroir uni, il est démontré que vous vous trompez, c'est une surface très raboteuse. Vous voyez le soleil d'environ deux piés de diamètre, il est démontré qu'il est un million de fois plus gros que la terre.

Il semble que Dieu ait mis la vérité dans vos oreilles, & l'erreur dans vos yeux ; mais étudiez l'optique, & vous verrez que Dieu ne vous a pas trompé, & qu'il est impossible que les objets vous paraissent autrement que vous les voyez dans l'état présent des choses.

Préjugés physiques.

Le soleil se lève, la lune aussi, la terre est immobile ; ce sont là des préjugés physiques naturels. Mais que les écrevisses soient bonnes pour le sang, parce qu'étant cuites elles sont rouges comme lui ; que les anguilles guérissent la paralysie, parce qu'elles frétilent ; que la lune influe sur nos maladies, parce qu'un jour on observa qu'un malade avait eu un redoublement de fièvre

La Raison &c. II. Part. G

pendant le décours de la lune; ces idées & mille autres ont été des erreurs d'anciens charlatans qui jugerent sans raisonner, & qui étant trompés tromperent les autres.

Préjugés historiques.

La plupart des histoires ont été crues sans examen, & cette créance est un préjugé. Fabius Pictor raconte que plusieurs siècles avant lui, une vestale de la ville d'Albe allant puiser de l'eau dans sa cruche, fut violée, qu'elle accoucha de Romulus & de Remus, qu'ils furent nourris par une louve, &c. Le peuple Romain crut cette fable; il n'examina point si dans ce tems-là il y avait des vestales dans le Latium, s'il était vraisemblable que la fille d'un Roi sortit de son couvent avec sa cruche, s'il était probable qu'une louve alaitât deux enfans au-lieu de les manger. Le préjugé s'établit.

Un moine écrit que Clovis étant dans un grand danger à la bataille de Tolbiac, fit vœu de se faire chrétien s'il en réchappait; mais est-il naturel qu'on s'adresse à un Dieu étranger dans une telle occasion? N'est-ce pas alors que la religion dans laquelle on est né agit le plus puissamment? Quel est le chrétien qui dans une bataille contre les Turcs ne s'adressera pas plutôt à la Sainte Vierge qu'à Mahomet? On ajoute qu'un pigeon apporta la sainte ampoule dans son bec pour oindre Clovis, & qu'un ange apporta l'oriflamme pour le conduire; le préjugé crut toutes les historiettes de ce genre. Ceux qui connaissent la nature humaine savent bien que l'usurpateur Clovis, & l'usurpateur Rolon ou Rol, se firent chrétiens pour gouverner plus sûrement des chré-

tiens, comme les usurpateurs Turcs se firent musulmans pour gouverner plus sûrement les musulmans.

Préjugés religieux.

Si votre nourrice vous a dit que Cérès préside aux bleds, ou que Visnou & Xaca se sont fait hommes plusieurs fois, ou que Sammonocodom est venu couper une forêt, ou qu'Odin vous attend dans sa salle vers le Jutland, ou que Mahomet ou quelqu'autre a fait un voyage dans le ciel, enfin si votre précepteur vient ensuite enfoncer dans votre cervelle ce que votre nourrice y a gravé, vous en tenez pour votre vie. Votre jugement veut-il s'élever contre ces préjugés? Vos voisins & surtout vos voisines crient à l'impie, & vous effrayent; votre Derviche craignant de voir diminuer son revenu, vous accuse auprès du Cadi, & ce Cadi vous fait empâler s'il le peut, parce qu'il veut commander à des fots, & qu'il croit que les fots obéissent mieux que les autres; & cela durera jusqu'à ce que vos voisins & le Derviche & le Cadi commencent à comprendre que la sottise n'est bonne à rien, & que la persécution est abominable.

P R È T R E.

Les prêtres sont dans un état à-peu-près ce que sont les précepteurs dans les maisons des citoyens, faits pour enseigner, prier, donner l'exemple; ils ne peuvent avoir aucune autorité sur les maîtres de la maison, à moins qu'on ne prou-

ve que celui qui donne des gages doit obéir à celui qui les reçoit.

De toutes les Religions celle qui exclut le plus positivement les prêtres de toute autorité civile, c'est sans contredit celle de Jésus: *Rendez à César ce qui est à César. — Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier. — Mon Royaume n'est point de ce monde.*

Les querelles de l'empire & du Sacerdoce qui ont ensanglanté l'Europe pendant plus de six siècles, n'ont donc été de la part des prêtres que des rébellions contre Dieu & les hommes, & un péché continual contre le St. Esprit.

Depuis Calcas qui assassina la fille d'Agamemnon jusqu'à Grégoire XIII & Sixte V, deux Evêques de Rome qui voulurent priver le grand Henri IV du Royaume de France, la puissance sacerdotale a été fatale au monde.

Prière n'est pas domination, exhortation n'est pas despotisme. Un bon prêtre doit être le médecin des ames. Si Hippocrate avait ordonné à ses malades de prendre de l'hellébore sous peine d'être pendus, Hippocrate aurait été plus fou & plus barbare que Phalaris, & il aurait eu peu de pratiques. Quand un prêtre dit, Adorez Dieu, soyez juste, indulgent, compatissant, c'est alors un très bon médecin; quand il dit, Croyez-moi, ou vous serez brûlé, c'est un assassin.

Le Magistrat doit soutenir & contenir le prêtre, comme le père de famille doit donner de la considération au précepteur de ses enfans & empêcher qu'il n'en abuse. *L'accord du Sacerdoce & de l'Empire* est le système le plus monstrueux; car dès qu'on cherche cet accord, on suppose nécessairement la division; il faut dire, *la protection donnée par l'Empire au Sacerdoce.*

Mais dans les pays où le Sacerdoce a obtenu l'Empire, comme dans Salem, où Melchisedec était prêtre & Roi, comme dans le Japon où le Daïri a été si longtems Empereur, comment faut-il faire? Je réponds que les successeurs de Melchisedec & des Daïri ont été dépossédés.

Les Turcs sont sages en ce point. Ils font à la vérité le voyage de la Mecque, mais ils ne permettent pas au Shérif de la Mecque d'excommunier le Sultan. Ils ne vont point acheter à la Mecque la permission de ne pas observer le Ramadam, & celle d'épouser leurs cousines ou leurs nièces; ils ne sont point jugés par des Imans que le Shérif délégue; ils ne payent point la première année de leur revenu au Shérif. Que de choses à dire sur tout cela! Lecteur, c'est à vous de les dire vous-même.

P R O P H É T E S.

LE prophète Jurieu fut siifié, les prophètes des Cévennes furent pendus ou roués; les prophètes qui vinrent du Languedoc & du Dauphiné à Londres furent mis au pilori; les prophètes Anabatistes furent condamnés à divers supplices; le prophète Savonarola fut cuit à Florence; le prophète Jean Batiseur ou Batiste eut le cou coupé.

On prétend que Zacharie fut assassiné; mais heureusement cela n'est pas prouvé. Le prophète Jeddo ou Addo qui fut envoyé à Béthel à condition qu'il ne mangerait ni ne boirait, ayant malheureusement mangé un morceau de pain, fut mangé à son tour par un lion, & on trouva ses os sur le grand chemin entre ce lion & son âne.

Jonas fut avalé par un poisson ; il est vrai qu'il ne resta dans son ventre que trois jours & trois nuits ; mais c'est toujours passer foixante & douze heures fort mal à son aise.

Habacuc fut transporté en l'air par les cheveux à Babilone. Ce n'est pas un grand malheur à la vérité ; mais c'est une voiture fort incommode. On doit beaucoup souffrir quand on est suspendu par les cheveux l'espace de trois cent milles. J'aurais mieux aimé une paire d'ailes, la jument Borack ou l'Hyppogripe.

Michée, fils de Jemilla, ayant vu le Seigneur assis sur son trône avec l'armée du ciel à droite & à gauche, & le Seigneur ayant demandé quelqu'un pour aller tromper le Roi Achab, le Diable s'étant présenté au Seigneur, & s'étant chargé de la commission, Michée rendit compte de la part du Seigneur au Roi Achab de cette aventure céleste. Il est vrai que pour récompense, il ne reçut qu'un énorme soufflet de la main du prophète Sédékia ; il est vrai qu'il ne fut mis dans un cachot que pour quelques jours ; mais enfin il est désagréable pour un homme inspiré d'être soufletté & fourré dans un cu de basse fosse.

On croit que le Roi Amasias fit arracher les dents au prophète Amos pour l'empêcher de parler. Ce n'est pas qu'on ne puisse absolument parler sans dents ; on a vu de vieilles édentées très bavardes ; mais il faut prononcer distinctement une prophétie, & un prophète édenté n'est pas écouté avec le respect qu'on lui doit.

Baruch effuya bien des persécutions. Ezéchiel fut lapidé par les compagnons de son esclavage. On ne sait si Jérémie fut lapidé, ou s'il fut scié en deux.

Pour Isaïe , il passe pour constant qu'il fut scié par ordre de Manassé Roitelet de Juda.

Il faut convenir que c'est un méchant métier que celui de prophète. Pour un seul qui comme Elie va se promener de planetes en planetes dans un beau carrosse de lumiere , traîné par quatre chevaux blancs , il y en a cent qui vont à pied , & qui sont obligés d'aller demander leur diner de porte en porte. Ils ressemblent assez à Homere qui fut obligé , dit-on , de mendier dans les sept villes qui se disputerent depuis l'honneur de l'avoir vu naître. Ses commentateurs lui ont attribué une infinité d'allégories , auxquelles il n'avait jamais pensé. On a fait souvent le même honneur aux prophètes. Je ne disconviens pas qu'ils n'ayent été très instruits de l'avenir. Il n'y a qu'à donner à son ame un certain degré d'exaltation , comme l'a très bien imaginé le brave philosophe ou fou de nos jours qui voulait percer un trou jusqu'aux Antipodes & enduire les malades de poix résine. Les Juifs exalterent si bien leur ame qu'ils virent très clairement toutes les choses futures ; mais il est difficile de deviner au juste si par Jérusalem les prophètes entendent toujours la vie éternelle , si Babilone signifie Londres ou Paris ; si quand ils parlent d'un grand diner on doit l'expliquer par un jeûne ; si du vin rouge signifie du sang , si un manteau rouge signifie la foi , & un manteau blanc la charité. L'intelligence des prophètes est l'effort de l'esprit humain , c'est pourquoi je n'en dirai pas davantage.



RELIGION.

Premiere question.

L'Evêque de Vorcester, Warburton, auteur d'un des plus savans ouvrages qu'on ait jamais fait, s'exprime ainsi page 8. Tome premier.

„ Une Religion, une société qui n'est pas fondée sur la créance d'une autre vie, doit être soutenue par une providence extraordinaire! „ Le Judaïsme n'est pas fondé sur la créance d'une autre vie; donc, le Judaïsme a été soutenu par une providence extraordinaire.”

Plusieurs théologiens se sont élevés contre lui, & comme on rétorque tous les argumens: on a rétorqué le sien, on lui a dit:

„ Toute Religion qui n'est pas fondée sur le dogme de l'immortalité de l'ame, & sur les peines & les récompenses éternelles, est nécessairement fausse; or le Judaïsme ne connaît point ces dogmes, donc le Judaïsme, loin d'être soutenu par la providence, était par vos principes une Religion fausse & barbare qui attaquait la providence.”

Cet Evêque eut quelques autres adversaires qui lui soutinrent que l'immortalité de l'ame était connue chez les Juifs, dans le tems même de Moïse; mais il leur prouva très évidemment, que ni le Décalogue, ni le Lévitique, ni le Deutéronome, n'avaient dit un seul mot de cette créance, & qu'il est ridicule de vouloir tordre & corrompre quelques passages des autres livres, pour en tirer une vérité qui n'est point annoncée dans le livre de la loi.

Mr. l'Evêque ayant fait quatre volumes pour démontrer que la loi Judaïque ne proposait ni peines, ni récompenses après la mort, n'a jamais pu répondre à ses adversaires d'une manière bien satisfaisante. Ils lui disaient: „ Ou Moïse „ connaissait ce dogme, & alors il a trompé les „ Juifs en ne le manifestant pas; ou il l'igno- „ rait; & en ce cas il n'en savait pas assez pour „ fonder une bonne Religion. En effet si la „ Religion avait été bonne, pourquoi l'aurait- „ on abolie? Une Religion vraie doit être pour „ tous les tems & pour tous les lieux, elle doit „ être comme la lumiere du soleil, qui éclaire „ tous les peuples & toutes les générations.”

Ce Prélat, tout éclairé qu'il est, a eu beaucoup de peine à se tirer de toutes ces difficultés; mais quel système en est exempt?

Seconde question.

Un autre savant beaucoup plus philosophe, qui est un des plus profonds métaphysiciens de nos jours, donne de fortes raisons pour prouver que le polytheïsme a été la première Religion des hommes, & qu'on a commencé à croire plusieurs Dieux, avant que la raison fût assez éclairée pour ne reconnaître qu'un seul Etre suprême.

J'ose croire, au contraire, qu'on a commencé d'abord par reconnaître un seul Dieu, & qu'ensuite la faiblesse humaine en a adopté plusieurs, & voici comme je conçois la chose.

Il est indubitable qu'il y eut des bourgades avant qu'on eût bâti de grandes villes, & que tous les hommes ont été divisés en petites républiques, avant qu'ils fussent réunis dans de grands

Empires. Il est bien naturel qu'une bourgade effrayée du tonnerre, affligée de la perte de ses moissons, maltraitée par la bourgade voisine, sentant tous les jours sa faiblesse, sentant partout un pouvoir invisible, ait bientôt dit. Il y a quelque être au-dessus de nous qui nous fait du bien & du mal.

Il me paraît impossible qu'elle ait dit: Il y a deux pouvoirs, car pourquoi plusieurs? On commence en tout genre par le simple, ensuite vient le composé, & souvent enfin on revient au simple par des lumières supérieures. Telle est la marche de l'esprit humain.

Quel est cet être qu'on aura d'abord invoqué? Sera-ce le soleil? sera-ce la lune? je ne le crois pas. Examinons ce qui se passe dans les enfans; ils sont à-peu-près ce que sont les hommes ignorans. Ils ne sont frappés ni de la beauté, ni de l'utilité de l'astre qui anime la nature, ni des secours que la lune nous prête, ni des variations régulières de son cours; ils n'y pensent pas; ils y sont trop accoutumés. On n'adore, on n'invoque, on ne veut appaiser que ce qu'on craint; tous les enfans voyent le ciel avec indifférence; mais, que le tonnerre gronde, ils tremblent; ils vont se cacher. Les premiers hommes en ont sans doute agi de même. Il ne peut y avoir que des espèces de philosophes qui ayent remarqué le cours des astres, les ayent fait admirer, & les ayent fait adorer; mais des cultivateurs simples & sans aucune lumière, n'en savaient pas assez pour embrasser une erreur si noble.

Un village se sera donc borné à dire; Il y a une puissance qui tonne, qui grêle sur nous, qui fait mourir nos enfans, appaïsons-la; mais com-

ment l'appaïser ? Nous voyons que nous avons calmé par de petits présens la colère des gens irrités, faisons donc de petits présens à cette puissance. Il faut bien aussi lui donner un nom. Le premier qui s'offre est celui de *Chef*, de *Maître*, de *Seigneur*; cette puissance est donc appellée Monseigneur. C'est probablement la raison pour laquelle les premiers Egyptiens appelleraient leur Dieu *Knef*, les Syriens *Adoni*, les peuples voisins *Baal*, ou *Bel*, ou *Melch*, ou *Moloc*, les Scythes *Papée*; tous mots qui signifient, *Seigneur*, *Maître*.

C'est ainsi qu'on trouva presque toute l'Amérique partagée en une multitude de petites peuplades, qui toutes avaient leur Dieu protecteur. Les Mexiquains même, ni les Péruviens qui étaient de grandes nations, n'avaient qu'un seul Dieu. L'une adorait *Mango Kapak*, l'autre le Dieu de la guerre. Les Mexiquains donnaient à leur Dieu guerrier le nom de *Viliputfi*, comme les Hébreux avaient appellé leur Seigneur *Sabaoth*.

Ce n'est point par une raison supérieure & cultivée que tous les peuples ont ainsi commencé à reconnaître une seule divinité; s'ils avaient été philosophes, ils auraient adoré le Dieu de toute la nature, & non pas le Dieu d'un village; ils auraient examiné ces rapports infinis de tous les êtres, qui prouvent un Etre créateur & conservateur; mais ils n'examinerent rien, ils sentirent. C'est-là le progrès de notre faible entendement; chaque bourgade sentait sa faiblesse, & le besoin qu'elle avait d'un fort protecteur. Elle imaginait cet être tutélaire & terrible résidant dans la forêt voisine, ou sur la montagne, ou dans une nuée. Elle n'en imaginait qu'un seul,

parce que la bourgade n'avait qu'un chef à la guerre. Elle l'imaginait corporel, parce qu'il était impossible de se le représenter autrement. Elle ne pouvait croire que la bourgade voisine n'eut pas aussi son Dieu. Voilà pourquoi Jephthé dit aux habitans de Moab; *vous possédez légitimement ce que votre Dieu Chamos vous a fait conquérir, vous devez nous laisser jouir de ce que notre Dieu nous a donné par ses victoires.*

Ce discours tenu par un étranger à d'autres étrangers est très remarquable. Les Juifs & les Moabites avaient dépossédé les naturels du pays, l'un & l'autre n'avait d'autre droit que celui de la force; & l'un dit à l'autre *Ton Dieu t'a protégé dans ton usurpation, souffre que mon Dieu me protège dans la mienne.*

Jérémie & Amos demandent l'un & l'autre; *quelle raison a eu le Dieu Melchom de s'emparer du pays de Gad?* Il paraît évident par ces passages, que l'antiquité attribuait à chaque pays un Dieu protecteur. On trouve encor des traces de cette théologie dans Homère.

Il est bien naturel que l'imagination des hommes s'étant échauffée, & leur esprit ayant acquis des connaissances confuses, ils ayent bientôt multiplié leurs Dieux, & assigné des protecteurs aux élémens, aux mers, aux forêts, aux fontaines, aux campagnes. Plus ils auront examiné les astres, plus ils auront été frappés d'admiration. Le moyen de ne pas adorer le soleil, quand on adore la divinité d'un ruisseau? Dès que le premier pas est fait, la terre est bientôt couverte de Dieux, & on descend enfin des astres aux chats & aux oignons.

Cependant, il faut bien que la raison se perfectionne; le tems forme enfin des philosophes

qui voyent que ni les oignons ni les chats, ni même les astres, n'ont arrangé l'ordre de la nature. Tous ces philosophes, Babiloniens, Persans, Egyptiens, Scythes, Grecs & Romains admettent un Dieu suprême, remunérateur & vengeur.

Ils ne le disent pas d'abord aux peuples; car quiconque eût mal parlé des oignons & des chats devant des vieilles & des prêtres, eût été lapidé. Quiconque eût reproché à certains Egyptiens de manger leurs Dieux, eût été mangé lui-même, comme en effet Juvenal rapporte qu'un Egyptien fut tué & mangé tout crud dans une dispute de controverse.

Mais que fit-on? Orphée & d'autres établissent des mystères que les initiés jurent par des serments exécrables de ne point révéler, & le principal de ces mystères, est l'adoration d'un seul Dieu. Cette grande vérité pénètre dans la moitié de la terre; le nombre des initiés devient immense; il est vrai que l'ancienne Religion subsiste toujours: mais comme elle n'est point contraire au dogme de l'unité de Dieu, on la laisse subsister. Et pourquoi l'abolirait-on? Les Romains reconnaissent le *Deus optimus maximus*; les Grecs ont leur *Zeus*, leur Dieu suprême. Toutes les autres divinités ne sont que des êtres intermédiaires; on place des héros & des Empereurs au rang des Dieux, c'est-à-dire des bienheureux. Mais il est sûr que Claude, Octave, Tibère & Caligula ne sont pas regardés comme les créateurs du ciel & de la terre.

En un mot il paraît prouvé que du tems d'Auguste, tous ceux qui avaient une religion, reconnaissaient un Dieu supérieur, éternel, & plusieurs ordres de Dieux secondaires, dont le culte fut appellé depuis *Idolâtrie*.

Les loix des Juifs n'avaient jamais favorisé l'idolâtrie; car quoiqu'ils admettent des malachim, des anges, des êtres célestes d'un ordre inférieur, leur loi n'ordonnait point que ces Divinités secondaires eussent un culte chez eux. Ils adoraient les anges, il est vrai, c'est-à-dire, ils se prosternaient quand ils en voyaient; mais comme cela n'arrivait pas souvent, il n'y avait ni de cérémonial, ni de culte légal établi pour eux. Les chérubins de l'arche ne recevaient point d'hommages. Il est constant que les Juifs, du moins depuis Alexandre, adoraient ouvertement un seul Dieu, comme la foule innombrable d'initiés l'adoraient secrettement dans leurs mystères.

Troisième question.

Ce fut dans ce tems où le culte d'un Dieu suprême était universellement établi chez tous les sages en Asie, en Europe, & en Afrique, que la Religion Chrétienne prit naissance.

Le Platonisme aida beaucoup à l'intelligence de ses dogmes. Le *Logos* qui chez Platon signifiait la sagesse, la raison de l'Etre suprême, devint chez nous le Verbe, & une seconde personne de Dieu. Une métaphysique profonde & au-dessus de l'intelligence humaine, fut un sanctuaire inaccessible, dans lequel la Religion fut enveloppée.

On ne répétera point ici, comment Marie fut déclarée dans la suite mere de Dieu, comment on établit la consubstantialité du Pere & du Verbe, & la procession du *Pneuma*, organe divin du divin *Logos*, deux natures & deux volontés résultantes de l'hypostase, & enfin la manducation supérieure, l'ame nourrie ainsi que le corps,

des membres & du sang de l'homme, Dieu adoré & mangé sous la forme du pain, présent aux yeux, sensible au goût, & cependant anéanti. Tous les mystères ont été sublimes.

On commença dès le second siècle, par chasser les démons au nom de Jésus ; auparavant on les chassait au nom de Jehovah, ou Yhaho, car St. Matthieu rapporte, que les ennemis de Jésus ayant dit qu'il chassait les démons au nom du Prince des démons, il leur répondit, *Si c'est par Belzebuth que je chasse les démons, par qui vos enfans les chassent-ils ?*

On ne fait point en quel tems les Juifs reconnurent pour prince des démons Belzebuth, qui était un Dieu étranger ; mais on fait, (& c'est Joseph qui nous l'apprend) qu'il y avait à Jérusalem des exorcistes préposés pour chasser les démons des corps des possédés, c'est-à-dire, des hommes attaqués de maladies singulieres, qu'on attribuait alors dans une grande partie de la terre à des génies malfaisans.

On chassait donc ces démons avec la véritable prononciation de Jehovah aujourd'hui perdue, & avec d'autres cérémonies aujourd'hui oubliées.

Cet exorcisme par Jehovah ou par les autres noms de Dieu était encor en usage dans les premiers siècles de l'Eglise. Origene en disputant contre Celse lui dit N°. 262. „ Si en invoquant „ Dieu, ou en jurant par lui on le nomme le „ Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, on fe- „ ra certaines choses par ces noms, dont la na- „ ture & la force sont telles, que les démons se „ soumettent à ceux qui les prononcent ; mais si „ on le nomme d'un autre nom, comme Dieu „ de la mer brûlante, supplantateur, ces noms „ feront sans vertu. Le nom d'Israël traduit en

„ grec ne pourra rien opérer, mais prononcez-le
 „ en hébreu, avec les autres mots requis, vous
 „ opérerez la conjuration.”

Le même Origene au nombre 19. dit ces paroles remarquables. „ Il y a des noms qui ont
 „ naturellement de la vertu, tels que sont ceux
 „ dont se servent les sages parmi les Egyptiens,
 „ les Mages en Perse, les Bracmanes dans l'In-
 „ de. Ce qu'on nomme magie n'est pas un art
 „ vain & chimérique, ainsi que le prétendent
 „ les Stoïciens & les Epicuriens: ni le nom de
 „ Sabaoth, ni celui d'Adonaï, n'ont pas été
 „ faits pour des êtres créés; mais ils appartiennent
 „ à une Théologie mystérieuse qui se rap-
 „ porte au Créateur; de là vient la vertu de ces
 „ noms quand on les arrange & qu'on les pro-
 „ nounce selon les règles, &c.”

Origene en parlant ainsi ne donne point son sentiment particulier, il ne fait que rapporter l'opinion universelle. Toutes les Religions alors connues admettaient une espece de magie; & on distinguait la magie céleste, & la magie infernale; la nécromancie & la théurgie; tout était prodige, divination, oracle. Les Perses ne niaient point les miracles des Egyptiens, ni les Egyptiens ceux des Perses. Dieu permettait que les premiers chrétiens fussent persuadés des oracles attribués aux Sibylles, & leur laissait encor quelques erreurs peu importantes, qui ne corrompaient point le fonds de la religion.

Une chose encor fort remarquable, c'est que les chrétiens des deux premiers siècles avaient de l'horreur pour les temples, les autels & les simulacres. C'est ce qu'Origene avoue N°. 347. Tout changea depuis avec la discipline, quand l'Eglise reçut une forme constante.

Qua-

Quatrième question.

Lorsqu'une fois une Religion est établie légalement dans un Etat, les tribunaux sont tous occupés à empêcher qu'on ne renouvelle la plupart des choses qu'on faisait dans cette Religion avant qu'elle fut publiquement reçue. Les fondateurs s'assemblaient en secret malgré les magistrats; on ne permet que les assemblées publiques sous les yeux de la loi, & toutes associations qui se dérobent à la loi sont défendues. L'ancienne maxime était qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes; la maxime opposée est reçue, que c'est obéir à Dieu que de suivre les loix de l'Etat. On n'entendait parler que d'obsessions & de possessions; le Diable était alors déchainé sur la terre; le Diabète ne sort plus aujourd'hui de sa demeure; les prodiges, les prédictions étaient alors nécessaires; on ne les admet plus. Un homme qui prédirait des calamités dans les places publiques, serait mis aux petites maisons. Les fondateurs recevaient secrettement l'argent des fidèles; un homme qui recueillirait de l'argent pour en disposer sans y être autorisé par la loi, serait repris de justice. Ainsi, on ne se fert plus d'aucun des échafauts qui ont servi à bâtir l'édifice.

Cinquième question.

Après notre sainte Religion, qui sans doute est la seule bonne, quelle serait la moins mauvaise.

Ne serait-ce pas la plus simple? Ne serait-ce pas celle qui enseignerait beaucoup de morale & très peu de dogmes? Celle qui tendrait à rendre les hommes justes, sans les rendre absurdes? Cel-

La Raison &c. II. Part. H

le qui n'ordonnerait point de croire des choses impossibles, contradictoires, injurieuses à la Divinité, & pernicieuses au genre humain, & qui n'oseraient point menacer des peines éternelles qui-conque aurait le sens commun ? Ne serait-ce point celle qui ne soutiendrait pas sa créance par des bourreaux, & qui n'inonderait pas la terre de sang pour des sophismes inintelligibles ? Celle dans laquelle une équivoque, un jeu de mots & deux ou trois chartes supposées, ne feraient pas un Souverain & un Dieu, d'un prêtre souvent incestueux, homicide & empoisonneur ? Celle qui ne soumettrait pas les Rois à ce prêtre ? Celle qui n'enseignerait que l'adoration d'un Dieu, la justice, la tolérance & l'humanité ?

Sixième question.

On a dit que la religion des Gentils était absurde en plusieurs points, contradictoire, pernicieuse ; mais ne lui a-t-on pas imputé plus de mal qu'elle n'en a fait, & plus de fottises qu'elle n'en a prêchées ?

Car de voir Jupiter taureau,
Serpent, cigne, ou quelqu'autre chose ;
Je ne trouve point cela beau,
Et ne m'étonne pas, si parfois on en cause.

Prologue d'Amphitriion.

Sans doute cela est fort impertinent ; mais qu'on me montre dans toute l'antiquité un temple dédié à Léda couchant avec un cigne ou avec un taureau ? Y a-t-il eu un sermon prêché dans Athènes ou dans Rome pour encourager les filles à

faire des enfans avec les cignes de leur basse-cour ? Les fables recueillies & ornées par Ovide sont-elles la religion ? Ne ressemblent-elles pas à notre légende dorée, à notre fleur des saints ? Si quelque brame ou quelque derviche venait nous objecter l'histoire de Ste. Marie Egyptienne, laquelle n'ayant pas de quoi payer les matelots qui l'avaient conduite en Egypte, donna à chacun d'eux ce que l'on appelle des faveurs, en guise de monnoie, nous dirions au brame, mon révérend pere, vous vous trompez, notre religion n'est pas la légende dorée.

Nous reprochons aux anciens leurs oracles, leurs prodiges : s'ils revenaient au monde & qu'on pût compter les miracles de Notre-Dame de Lorette, & ceux de Notre-Dame d'Ephèse, en faveur de qui des deux ferait la balance du compte ?

Les sacrifices humains ont été établis chez presque tous les peuples, mais très rarement mis en usage. Nous n'avons que la fille de Jephthé, & le Roi Agag d'immolés chez les Juifs ; car Isaac & Jonathas ne le furent pas. L'histoire d'Iphigénie n'est pas bien avérée chez les Grecs. Les sacrifices humains sont très rares chez les anciens Romains ; en un mot, la religion payenne a fait répandre très peu de sang, & la nôtre en a couvert la terre. La nôtre est sans doute la seule bonne, la seule vraie ; mais nous avons fait tant de mal par son moyen, que quand nous parlons des autres, nous devons être modestes.

Septième question.

Si un homme veut persuader sa religion à des étrangers, ou à ses compatriotes, ne doit-il pas

s'y prendre avec la plus insinuante douceur, & la modération la plus engageante? S'il commence par dire que ce qu'il annonce est démontré, il trouvera une foule d'incredulés; s'il ose leur dire, qu'ils ne rejettent sa doctrine, qu'autant qu'elle condamne leurs passions, que leur cœur a corrompu leur esprit, qu'ils n'ont qu'une raison fausse & orgueilleuse; il les révolte, il les anime contre lui, il ruine lui-même ce qu'il veut établir.

Si la religion qu'il annonce est vraie, l'empörtement & l'insolence la rendront-ils plus vraie? Vous mettez-vous en colère, quand vous dites qu'il faut être doux, patient, bienfaisant, juste, remplir tous les devoirs de la société? Non, car tout le monde est de votre avis; pourquoi donc dites-vous des injures à votre frère, quand vous lui prêchez une métaphysique mystérieuse? C'est que son sens irrite votre amour-propre. Vous avez l'orgueil d'exiger que votre frère soumette son intelligence à la vôtre: l'orgueil humilié produit la colère; elle n'a point d'autre source. Un homme blessé de vingt coups de fusil dans une bataille, ne se met point en colère; mais un docteur blessé du refus d'un suffrage devient furieux & implacable.

Huitième question.

Ne faut-il pas soigneusement distinguer la religion de l'Etat & la religion théologique? Celle de l'Etat exige que les imans tiennent des régistres des circoncis, les curés ou pasteurs des régistres des batisés, qu'il y ait des mosquées, des églises, des temples, des jours consacrés à l'adoration & au repos, des rites établis par la loi; que les ministres de ces rites aient de la considération sans pouvoir; qu'ils enseignent les bonnes mœurs au peuple, & que les ministres de la

loi veillent sur les mœurs des temples. Cette religion de l'Etat ne peut en aucun tems causer aucun trouble.

Il n'en est pas ainsi de la religion théologique; celle-ci est la source de toutes les sottises, & de tous les troubles imaginables; c'est la mere du fanatisme & de la discorde civile, c'est l'ennemie du genre humain. Un bonze prétend que Fo est un Dieu, qu'il a été prédit par des faquires, qu'il est né d'un éléphant blanc, que chaque bonze peut faire un Fo avec des grimaces. Un Talapoin dit que Fo était un saint homme, dont les bonzes ont corrompu la doctrine, & que c'est Sammonocodom qui est le vrai Dieu. Après cent argumens & cent démentis, les deux factions conviennent de s'en rapporter au Dalay-Lama qui demeure à trois cent lieuës de là, qui est immortel & même infaillible. Les deux factions lui envoient une députation solennelle. Le Dalay-Lama commence, selon son divin usage, par leur distribuer sa chaise percée.

Les deux sectes rivales la reçoivent d'abord avec un respect égal, la font sécher au soleil, & l'enchaissent dans de petites chapelets qu'ils bai-sent dévotement. Mais dès que le Dalay-Lama & son conseil ont prononcé au nom de Fo, voilà le parti condamné qui jette les chapelets au nez du vice-Dieu, & qui lui veut donner cent coups d'étrivières. L'autre parti défend son Lama dont il a reçu de bonnes terres; tous deux se battent longtems; & quand ils sont las de s'exterminer, de s'assassiner, de s'empoisonner reciproquement, ils se disent encor de grosses injures; & le Dalay-Lama en rit, & il distribue encor sa chaise percée à quiconque veut bien recevoir les déjections du bon pere Lama.

RÉSURRECTION.

ON conte que les Egyptiens n'avaient bâti leurs pyramides que pour en faire des tombeaux, & que leurs corps embaumés par dedans & par-dehors, attendaient que leurs ames vinssent les ranimer au bout de mille ans. Mais si leurs corps devaient ressusciter, pourquoi la première opération des parfumeurs était-elle de leur percer le crane avec un crochet, & d'en tirer la cervelle? L'idée de ressusciter sans cervelle, fait soupçonner (si on peut user de ce mot) que les Egyptiens n'en avaient guères de leur vivant: mais il faut considérer que la plûpart des anciens croyaient que l'ame est dans la poitrine. Et pourquoi l'ame est-elle dans la poitrine plutôt qu'ailleurs? C'est qu'en effet dans tous nos sentimens un peu violens, on éprouve vers la région du cœur, une dilatation ou un resserrement, qui a fait penser que c'était là le logement de l'ame. Cette ame était quelque chose d'aérien, c'était une figure légère qui se promenait où elle pouvait, jusqu'à ce qu'elle eût retrouvé son corps.

La croyance de la résurrection est beaucoup plus ancienne que les tems historiques. Athalide fils de Mercure pouvait mourir & ressusciter à son gré; Esculape rendit la vie à Hippolite; Hercule à Alceste. Pelops ayant été hâché en morceaux par son pere, fut ressuscité par les Dieux. Platon raconte qu'Herès ressuscita pour quinze jours seulement.

Les Pharsiens, chez les Juifs, n'adopterent le dogme de la résurrection que très longtems après Platon.

Il y a dans les Actes des Apôtres un fait bien singulier, & bien digne d'attention. St. Jaques, & plusieurs de ses compagnons conseillent à St. Paul d'aller dans le temple de Jérusalem, observer toutes les cérémonies de l'ancienne loi, tout chrétien qu'il était, *afin que tous sachent*, disent-ils, *que tout ce qu'on dit de vous est faux, & que vous continuez de garder la loi de Moïse*. C'est dire bien clairement, Allez mentir, allez vous parjurer, allez renier publiquement la religion que vous enseignez.

St. Paul alla donc pendant sept jours dans le temple, mais le septième il fut reconnu. On l'accusa d'y être venu avec des étrangers, & de l'avoir prophané. Voici comment il se tira d'affaire.

Or Paul sachant qu'une partie de ceux qui étaient là, étaient Sadducéens, & l'autre Pharisiens, il s'écria dans l'assemblée : Mes frères, je suis Pharisiens & fils de Pharisiens ; c'est à cause de l'espérance d'une autre vie, & de la résurrection des morts, que l'on veut me condamner. (10) Il n'avait point du tout été question de la résurrection des morts dans toute cette affaire ; Paul ne le disait que pour animer les Pharisiens & les Sadducéens les uns contre les autres.

¶. 7. *Paul ayant parlé de la sorte, il s'émut une dissension entre les Pharisiens & les Sadducéens ; & l'assemblée fut divisée.*

¶. 8. *Car les Sadducéens disent qu'il n'y a ni résurrection, ni ange, ni esprit, au lieu que les Pharisiens reconnaissent & l'un & l'autre, &c.*

On a prétendu que Job, qui est très ancien, connaissait le dogme de la résurrection. On cite

(10) *Actes des Apôtres chap. 23. vs. 6. 7. 8.*

ces paroles : *Je fais que mon rédempteur est vivant, & qu'un jour sa rédemption s'élévera sur moi, ou que je me relèverai de la poussière, que ma peau reviendra, que je verrai encor Dieu dans ma chair.*

Mais plusieurs commentateurs entendent par ces paroles, que Job espère qu'il relèvera bientôt de maladie, & qu'il ne demeurera pas toujours couché sur la terre, comme il l'était. La suite prouve assez que cette explication est la véritable; car il s'écrie le moment d'après à ses faux & durs amis; *Pourquoi donc dites-vous, Persécutons-le, ou bien, parce que vous direz, parce que nous l'avons persécuté.* Cela ne veut-il pas dire évidemment, *Vous vous repentirez de m'avoir offensé, quand vous me reverrez dans mon premier état de santé & d'opulence?* Un malade qui dit, *Je me léverai, ne dit pas, Je ressusciterai.* Donner des sens forcés à des passages clairs, c'est le sûr moyen de ne jamais s'entendre, ou plutôt d'être regardé comme des gens de mauvaise foi par les honnêtes gens.

St. Jérôme ne place la naissance de la secte des Pharisiens que très peu de tems avant Jésus-Christ. Le rabin Hillel passe pour le fondateur de la secte Pharisiennne; & cet Hillel était contemporain de Gamaliel le maître de St. Paul.

Plusieurs de ces Pharisiens croyaient que ces Juifs seuls ressusciteraient, & que le reste des hommes n'en valait pas la peine. D'autres ont soutenu qu'on ne ressusciterait que dans la Palestine, & que les corps de ceux qui auront été enterrés ailleurs, feront secrètement transportés auprès de Jérusalem pour s'y rejoindre à leur ame. Mais St. Paul écrivant aux habitans de Thessaloniique, leur dit, que le *second avénement de Jésus-Christ est pour eux & pour lui, qu'ils en feront témoins.*

¶. 16. *Car aussitôt que le signal aura été donné par l'archange, & par le son de la trompette de Dieu, le Seigneur lui-même descendra du ciel, & ceux qui seront morts en Jésus-Christ ressusciteront les premiers.*

¶. 17. *Puis nous autres qui sommes vivans, & qui seront demeurés jusqu'alors, nous serons emportés avec eux dans les nuées pour aller au devant du Seigneur au milieu de l'air, & ainsi nous vivrons pour jamais avec le Seigneur. (11)*

Ce passage important ne prouve-t-il pas évidemment que les premiers chrétiens comptaient voir la fin du monde, comme en effet elle est prédite dans St. Luc, pour le tems même que St. Luc vivait? S'ils ne virent point cette fin du monde, si personne ne ressuscira pour lors, ce qui est différé n'est pas perdu.

St. Augustin croit que les enfans, & même les enfans morts nés, ressusciteront dans l'âge de la maturité. Les Origènes, les Jérômes, les Athanases, les Basiles, n'ont pas crû que les femmes dussent ressusciter avec leur sexe.

Enfin, on a toujours disputé sur ce que nous avons été, sur ce que nous sommes, & sur ce que nous serons.

RÉSURRECTION.

Section Seconde.

LE pere Mallebranche prouve la résurrection par les chenilles qui deviennent papillons. Cette

(11) *I. Epit. aux Thess. ch. 4.*

preuve, comme on voit, est aussi légère que les aîles des insectes dont il l'emprunte. Des penseurs qui calculent, font des objections arithmétiques contre cette vérité si bien prouvée. Ils disent que les hommes & les autres animaux sont réellement nourris & reçoivent leur croissance de la substance de leurs prédecesseurs. Le corps d'un homme réduit en poussière, répandu dans l'air & retombant sur la surface de la terre devient légume, ou froment. Ainsi Caïn mangea une partie d'Adam; Enoch se nourrit de Caïn, Irad d'Enoch, Maviael de Srad, Mathusalem de Maviael, & il se trouve qu'il n'y a aucun de nous qui n'ait avalé une petite portion de notre premier père. C'est pourquoi on a dit que nous étions tous antropophages. Rien n'est plus sensible après une bataille; non-seulement nous tuons nos frères; mais au bout de deux ou trois ans, nous les avons tous mangés quand on a fait les moissons sur le champ de bataille; nous serons aussi mangés sans difficulté à notre tour. Or, quand il faudra ressusciter, comment rendrons-nous à chacun le corps qui lui appartenait sans perdre du nôtre?

Voilà ce que disent ceux qui se défient de la résurrection, mais les ressusciteurs leur ont répondu très pertinemment.

Un rabin nommé Samaï démontre la résurrection par ce passage de l'Exode. *J'ai apparu à Abraham, à Isaac & à Jacob, & je leur ai promis avec serment de leur donner la terre de Canaan.* Or, Dieu, malgré son serment, dit ce grand rabin, ne leur donna point cette terre; donc ils ressusciteront pour en jouir, afin que le serment soit accompli.

Le profond philosophe Dom Calmet trouve dans les Vampires une preuve bien plus concluante. Il a vû de ces Vampires qui sortaient des cimetieres pour aller succer le sang des gens endormis ; il est clair qu'ils ne pouvaient succer le sang des vivans s'ils étaient encore morts ; donc ils étaient ressuscités ; cela est péremptoire.

Une chose encore certaine, c'est que tous les morts, au jour du jugement, marcheront sous la terre comme des taupes, à ce que dit le Talmud, pour aller comparaître dans la vallée de Josaphat qui est entre la ville de Jérusalem & le mont des Oliviers. On sera fort pressé dans cette vallée, mais il n'y a qu'à réduire les corps proportionnellement comme les diables de Milton dans la salle du Pandémonium.

Cette résurrection se fera au son de la trompette, à ce que dit St. Paul. Il faudra nécessairement qu'il y ait plusieurs trompettes, car le tonnerre lui-même ne s'entend gueres plus de trois ou quatre lieues à la ronde. On demande combien il y aura de trompettes, les Théologiens n'ont pas encore fait ce calcul ; mais ils le feront.

Les Juifs disent que la Reine Cléopatre, qui sans doute croyait la résurrection comme toutes les Dames de ces tems-là, demanda à un pharisién si on ressusciterait tout nud. Le docteur lui répondit qu'on ferait très bien habillé, par la raison que le bled qu'on sème étant mort en terre, ressuscite en épi avec une robe & des barbes. Ce rabin était un Théologien excellent. Il rai-sonnait comme Dom Calmet.



S A L O M O N.

LE nom de Salomon a toujours été révéré dans l'Orient. Les ouvrages qu'on croit de lui, les annales des Juifs, les fables des Arabes ont porté sa renommée jusqu'aux Indes. Son règne est la grande époque des Hébreux.

Il était le troisième Roi de la Palestine. Le premier livre des Rois dit que sa mère Betzabée obtint de David qu'il fit couronner Salomon son fils au lieu de son aîné Adonias. Il n'est pas surprenant qu'une femme complice de la mort de son premier mari, ait eu assez d'artifice pour faire donner l'héritage au fruit de son adultére, & pour faire déshériter le fils légitime, qui de plus était l'aîné.

C'est une chose très remarquable que le prophète Nathan qui était venu reprocher à David son adultére, le meurtre d'Urie, le mariage qui suivit ce meurtre, fût le même qui depuis seconda Betzabée pour mettre sur le trône Salomon né de ce mariage sanguinaire & infame. Cette conduite, à ne raisonner que selon *la chair*, prouverait que ce prophète Nathan avait, selon les tems, deux poids & deux mesures. Le livre même ne dit pas que Nathan reçût une mission particulière de Dieu, pour faire déshériter Adonias. S'il en eut une, il faut la respecter. Mais nous ne pouvons admettre que ce que nous trouvons écrit.

Adonias, exclus du trône par Salomon, lui demanda pour toute grâce, qu'il lui permit d'épouser Abisag, cette jeune fille qu'on avait donnée à David pour le réchauffer dans sa vieillesse.

L'Ecriture ne dit point si Salomon disputait à Adonias la concubine de son pere ; mais elle dit que Salomon , sur cette seule demande, le fit assassiner. Apparemment que Dieu , qui lui donna l'esprit de sagesse, lui refusa alors celui de justice & d'humanité, comme il lui refusa depuis le don de la continence.

Il est dit dans le même livre des Rois , qu'il était maître d'un grand royaume , qui s'étendait de l'Euphrate à la mer rouge & à la Méditerranée ; mais malheureusement il est dit en même tems que le Roi d'Egypte avait conquis le pays de Gazer dans le Canaan , & qu'il donna pour dot la ville de Gazer à sa fille , qu'on prétend que Salomon épousa ; il est dit qu'il y avait un Roi à Damas. Les royaumes de Sidon & de Tyr florissaient. Entouré d'Etats puissans , il manifesta sans doute sa sagesse , en demeurant en paix avec eux tous. L'abondance extrême qui enrichit son pays ne pouvait être que le fruit de cette sagesse profonde , puisque du tems de Saül il n'y avait pas un ouvrier en fer dans son pays , & qu'on ne trouva que deux épées quand il falut que Saül fît la guerre aux Philistins , auxquels les Juifs étaient soumis.

Saül , qui ne possédait d'abord dans ses Etats que deux épées , eut bientôt une armée de trois cent trente mille hommes. Jamais le Sultan des Turcs n'a eu de si nombreuses armées ; il y avait là de quoi conquérir la terre. Ces contradictions semblent exclure tout raisonnement : mais ceux qui veulent raisonner trouvent difficile que David qui succéda à Saül vaincu par les Philistins , ait pu pendant son administration fonder un vaste Empire.

Les richesses qu'il laissa à Salomon sont encor

plus incroyables : il lui donna comptant cent trois mille talens d'or, & un million treize mille talens d'argent. Le talent d'or des Hébreux vaut environ six mille livres sterling ; le talent d'argent environ cinq cent livres sterling. La somme totale du legs en argent comptant, sans les piergeries & les autres effets, & sans le revenu ordinaire proportionné sans doute à ce trésor, montait à un milliard cent dix-neuf millions cinq cent mille livres sterling, ou à cinq milliards cinq cent quatre-vingt-dix-sept millions d'écus d'Allemagne, ou à vingt-cinq milliards six cent quarante-huit millions de France : il n'y avait pas alors autant d'espèces circulantes dans le monde entier.

On ne voit pas après cela pourquoi Salomon se tourmentait tant à envoyer ses flottes au pays d'Ophir pour rapporter de l'or. On dévine encore moins comment ce puissant Monarque n'avait pas dans ses vastes Etats un seul homme qui fût couper du bois dans la forêt du Liban. Il fut obligé de prier Hiram Roi de Tyr de lui prêter des fendeurs de bois & des ouvriers pour le mettre en œuvre. Il faut avouer que ces contradictions exercent le génie des commentateurs.

On servait par jour pour le diner & le souper de sa maison cinquante bœufs & cent moutons, & de la volaille & du gibier à proportion ; ce qui peut aller par jour à soixante mille livres pesant de viande. Cela fait une bonne maison. On ajoute qu'il avait quarante mille écuries & autant de remises pour ses chariots de guerre, mais seulement douze mille écuries pour sa cavalerie. Voilà bien des chariots pour un pays de montagnes, & c'était un grand appareil pour un Roi dont le prédécesseur n'avait eu qu'une mule à son

couronnement, & pour un terrain qui ne nourrit que des ânes.

On n'a pas voulu qu'un Prince qui avait tant de chariots se bornât à un petit nombre de femmes; on lui en donne sept cent, qui portaient le nom de Reines; & ce qui est étrange, c'est qu'il n'avait que trois cent concubines, contre la coutume des Rois, qui ont d'ordinaire plus de maîtresses que de femmes. Il entretenait quatre cent douze mille chevaux, sans doute pour aller se promener avec elles le long du lac de Genézareth, ou vers celui de Sodome, ou vers le torrent de Cédron, qui serait un des endroits les plus délicieux de la terre, si ce torrent n'était pas à sec neuf mois de l'année, & si le terrain n'était pas un peu pierreux.

Quand au temple qu'il fit bâtir, & que les Juifs ont cru le plus bel ouvrage de l'Univers, si les Bramantes, les Michel Anges & les Palladio avaient vu ce bâtiment, ils ne l'auraient pas admiré: c'était une espèce de petite forteresse quarrée, qui renfermait une cour, & dans cette cour un édifice de quarante coudées de long, & un autre de vingt; & il est dit seulement que ce second édifice, qui était proprement le temple, l'oracle, le saint des saints, avait vingt coudées de large comme de long, & vingt de haut. Il n'y a point d'architecte en Europe, qui ne regardât un tel bâtiment comme un monument de barbares.

Les livres attribués à Salomon, ont duré plus que son temple. C'est peut-être une des grandes preuves de la force des préjugés & de la faiblesse de l'esprit humain.

Le nom seul de l'auteur a rendu ces livres respectables: on les a cru bons, parce qu'on les a

cru d'un Roi, & que ce Roi passait pour le plus sage des hommes.

Le premier ouvrage qu'on lui attribue, est celui des *Proverbes*. C'est un recueil de maximes triviales, basses, incohérentes, sans goût, sans choix & sans dessein. Peut-on se persuader qu'un Roi éclairé ait composé un recueil de sentences dans lesquelles on n'en trouve pas une seule qui regarde la manière de gouverner; la politique, les mœurs des courtisans, les usages de la Cour?

On y voit des chapitres entiers où il n'est parlé que de gueuses, qui vont inviter les passans dans les rues à coucher avec elles.

Qu'on prenne au hazard quelques-uns de ces proverbes.

Il y a trois choses insatiables, & une quatrième qui ne dit jamais, c'est assez; le sépulcre, la matrice, la terre, qui n'est jamais rassasiée d'eau; & le feu, qui est la quatrième, ne dit jamais, c'est assez.

Il y a trois choses difficiles, & j'ignore entièrement la quatrième. La voye d'un aigle dans l'air, la voye d'un serpent sur la pierre, la voye d'un vaisseau sur la mer, & la voye d'un homme dans une femme.

Il y a quatre choses qui sont les plus petites de la terre, & qui sont plus sages que les sages; les fourmis, petit peuple qui se prépare une nourriture pendant la moisson; le lievre, peuple faible qui couche sur des pierres; la sauterelle, qui n'ayent pas de Rois, voyage par troupes; le lézard, qui travaille de ses mains & qui demeure dans les palais des Rois.

Est-ce à un grand Roi, au plus sage des mortels, qu'on ose imputer des niaiseries si basses & si absurdes? Ceux qui le font auteur de ces plates

tes

tes puérilités, & qui croient les admirer, ne sont pas assurément les plus sages des hommes.

Les proverbes ont été attribués à Isaïe, à Elzia, à Sobna, à Eliacin, à Joaké, & à plusieurs autres. Mais qui que ce soit qui ait compilé ce recueil de sentences orientales, il n'y a pas d'apparence que ce soit un Roi qui s'en soit donné la peine. Aurait-il dit, que *la terreur du Roi est comme le rugissement du lion?* C'est ainsi que parle un sujet ou un esclave, que la colere de son maître fait trembler. Salomon aurait-il tant parlé de la femme impudique? Aurait-il dit, *ne regardez point le vin quand il parait clair, & que sa couleur brille dans le verre?*

Je doute fort qu'on ait eu des verres à boire du tems de Salomon; c'est une invention fort récente; toute l'antiquité buvait dans des tasses de bois ou de métal; & ce seul passage indique que cette rapsodie juive fut composée dans Alexandrie, ainsi que tant d'autres livres juifs. (12.)

L'Ecclésiaste, que l'on met sur le compte de Salomon, est d'un ordre & d'un goût tout différent. Celui qui parle dans cet ouvrage est un homme détrompé des illusions de la grandeur, lassé de plaisirs, & dégouté de la science. C'est un philosophe Epicurien, qui répète à chaque page que le juste & l'impie sont sujets aux mêmes accidens, que l'homme n'a rien de plus que la bête, qu'il vaut mieux n'être pas né que d'exister, qu'il n'y a point d'autre vie, & qu'il n'y a rien de bon & de raisonnable que de jouir en

(12) Un pédant a cru trouver une erreur dans ce passage; il a prétendu qu'on a mal traduit par le mot de *verre* le gobelet qui était, dit-il, de bois ou de métal; mais comment le vin aurait-il brillé dans un gobelet de métal ou de bois? & puis qu'importe!

paix du fruit de ses travaux avec la femme qu'on aime.

Tout l'ouvrage est d'un matérialiste qui est à la fois sensuel & dégouté. Il semble seulement qu'on ait mis au dernier verset un mot édifiant sur Dieu, pour diminuer le scandale qu'un tel livre devait causer.

Les critiques auront de la peine à se persuader que ce livre soit de Salomon. Il n'est pas naturel qu'il ait dit : *malheur à la terre qui a un Roi enfant.* Les Juifs n'avaient point eu encor de tels Rois.

Il n'est pas naturel qu'il ait dit, *j'observe le visage du Roi.* Il est bien plus vraisemblable que l'auteur a voulu faire parler Salomon, & que par cette aliénation d'esprit dont tous les ouvrages des Juifs sont remplis, il a oublié souvent dans le corps du livre que c'était un Roi qu'il faisait parler.

Ce qui est toujours surprenant, c'est que l'on ait consacré cet ouvrage impie parmi les livres canoniques. S'il falait établir aujourd'hui le canon de la Bible, on n'y mettrait certainement pas l'Ecclésiaste; mais il fut inséré dans un tems où les livres étaient très rares, où ils étaient plus admirés que lus. Tout ce qu'on peut faire aujourd'hui, c'est de pallier autant qu'il est possible l'Epicuréisme qui regne dans cet ouvrage. On a fait pour l'Ecclésiaste comme pour tant d'autres choses qui révoltent bien autrement. Elles furent établies dans des tems d'ignorance; & on est forcé, à la honte de la raison, de les soutenir dans des tems éclairés, & d'en déguiser ou l'absurdité ou l'horreur par des allégories.

Le Cantique des Cantiques est encor attribué à Salomon, parce que le nom de Roi s'y trouve en

deux ou trois endroits, parce qu'on fait dire à l'amante, qu'elle est belle *comme les peaux de Salomon*, parce que l'amante dit qu'elle est *noire*, & qu'on a cru que Salomon désignait par-là sa femme Egyptienne.

Ces trois raisons sont également ridicules, 1^o. Quand l'amante, en parlant à son amant, dit: *le Roi m'a menée dans ses celliers*, elle parle visiblement d'un autre que de son amant: donc le Roi n'est pas cet amant: c'est le Roi du festin, c'est le paranimphe, c'est le maître de la maison qu'elle entend: & cette Juive est si loin d'être la maîtresse d'un Roi, que dans tout le cours de l'ouvrage c'est une bergere, une fille des champs qui va chercher son amant à la campagne & dans les rues de la ville, & qui est arrêtée aux portes par les gardes qui lui volent sa robe.

2^o. *Je suis belle comme les peaux de Salomon*, est l'expression d'une villageoise qui dirait, je suis belle comme les tapisseries du Roi: & c'est précisément parce que le nom de Salomon se trouve dans cet ouvrage qu'il ne faurait être de lui. Quel Monarque ferait une comparaison si ridicule? *Voyez*, dit l'amante, au 3^e. chapitre, *voyez le Roi Salomon avec le diadème dont sa mere l'a couronné au jour de son mariage*. Qui ne reconnaît à ces expressions la comparaison ordinaire que font les filles du peuple en parlant de leurs amans? Elles disent: il est beau comme un Prince, il a un air de Roi, &c.

3^o. Il est vrai que cette bergere qu'on fait parler dans ce Cantique amoureux, dit qu'elle est hâlée du soleil, qu'elle est *brune*. Or si c'était là la fille du Roi d'Egypte, elle n'était point si hâlée. Les filles de qualité en Egypte sont blanches. Cléopatre l'était; & en un mot ce person-

nage ne peut être à la fois une fille de village & une Reine.

Il se peut qu'un Monarque, qui avait mille femmes, ait dit à l'une d'elles, *qu'elle me baise d'un baifer de sa bouche, car vos tetons sont meilleurs que le vin*, un Roi & un berger, quand il s'agit de baisser sur la bouche, peuvent s'exprimer de la même maniere. Il est vrai qu'il est assez étrange qu'on ait prétendu que c'était la fille qui parlait en cet endroit, & qui faisait l'éloge des tetons de son amant.

Je ne nierai pas encor qu'un Roi galant ait fait dire à sa maîtresse, *Mon bien-aimé est comme un bouquet de myrrhe, il demeurera entre mes tetons.* Je n'entends pas trop ce que c'est qu'un bouquet de myrrhe; mais enfin quand la bien-aimée avise son bien-aimé, de lui passer la main gauche sur le cou, & de l'embrasser de la main droite, je l'entends fort bien.

On pourrait demander quelques explications à l'auteur du Cantique, quand il dit; *Votre nombril est comme une coupe dans laquelle il y a toujours quelque chose à boire; votre ventre est comme un boisseau de froment, vos tetons sont comme deux faons de chevreuil, & votre nez est comme la tour du Mont Liban.*

J'avoue que les églogues de Virgile sont d'un autre style; mais chacun a le sien, & un Juif n'est pas obligé d'écrire comme Virgile.

C'est apparemment encor un beau tour d'éloquence orientale, que de dire, *Notre sœur est encor petite, elle n'a point de tetons; que ferons-nous de notre sœur? Si c'est un mur, bâtissons-dessus; si c'est une porte, fermons-la.*

A la bonne heure que Salomon le plus sage des hommes ait parlé ainsi dans ses goguettes.

Mais plusieurs rabins ont soutenu que non-seulement cette petite églogue voluptueuse n'était pas du Roi Salomon, mais qu'elle n'était pas authentique. Théodore de Mopsueste était de ce sentiment, & le célèbre Grotius appelle le Cantique des Cantiques *un ouvrage libertin*, *Flagitiosus*; cependant il est consacré, & on le regarde comme une allégorie perpétuelle du mariage de Jésus-Christ avec son Eglise. Il faut avouer que l'allégorie est un peu forte, & qu'on ne voit pas ce que l'Eglise pourrait entendre quand l'auteur dit que sa petite sœur n'a point de tetons.

Après tout, ce Cantique est un morceau précieux de l'antiquité. C'est le seul livre d'amour qui nous soit resté des Hébreux. Il est vrai que c'est une rapsodie inépte, mais il y a beaucoup de volupté. Il n'y est question que de baisser sur la bouche, de tetons qui valent mieux que du vin, de joues qui sont de la couleur des tourterelles. Il y est souvent parlé de jouissance. C'est une églogue juive. Le style est comme celui de tous les ouvrages d'éloquence des Hébreux, sans liaison, sans suite, plein de répétitions, confus, ridiculement métaphorique; mais il y a des endroits qui respirent la naïveté & l'amour.

Le livre de la Sagesse est dans un goût plus sérieux; mais il n'est pas plus de Salomon que le Cantique des Cantiques. On l'attribue communément à Jésus fils de Sirac, d'autres à Philon de Biblos; mais quel que soit l'auteur, il paraît que de son temps on n'avait point encor le Pentateuque, car il dit au chap. 10. qu'Abraham voulut immoler Isaac du temps du déluge; & dans un autre endroit, il parle du patriarche Joseph comme d'un Roi d'Egypte.

Pour l'Ecclésiaste, dont nous avons déjà par-

lé, Grotius prétend qu'il fut écrit sous Zorobabel. Nous avons vu avec quelle liberté l'auteur de l'Ecclésiaste s'exprime; on fait qu'il dit que *les hommes n'ont rien de plus que les bêtes; qu'il vaut mieux n'être pas né que d'exister; qu'il n'y a point d'autre vie, qu'il n'y a rien de bon que de se réjouir dans ses œuvres avec celle qu'on aime.*

Il se pourrait faire que Salomon eût tenu de tels discours à quelques-unes de ses femmes; on prétend que ce sont des objections qu'il se fait; mais ces maximes qui ont l'air un peu libertin, ne ressemblent point du tout à des objections; & c'est se moquer du monde, d'entendre dans un auteur le contraire de ce qu'il dit.

Au reste, plusieurs peres ont prétendu que Salomon avait fait pénitence; ainsi on peut lui pardonner.

Il y a grande apparence que Salomon était riche & savant, pour son tems & pour son peuple. L'exagération, compagne inseparable de la grossièreté, lui attribua des richesses qu'il n'avait pû posséder, & des livres qu'il n'avait pû faire. Le respect pour l'antiquité à depuis consacré ces erreurs.

Mais que ces livres ayent été écrits par un Juif, que nous importe? Notre Religion Chrétienne est fondée sur la Juive, mais non pas sur tous les livres que les Juifs ont faits. Pourquoi le Cantique des Cantiques sera-t-il plus sacré pour nous que les fables du Talmud? C'est, dit-on, que nous l'avons compris dans le canon des Hébreux: & qu'est-ce que ce canon? C'est un recueil d'ouvrages autentiques. Eh bien un ouvrage pour être autentique est-il divin? Une histoire des Roitelets de Juda & de Sichem, par exemple, est-elle autre chose qu'une histoire? Voilà un étrange préjugé. Nous avons les Juifs

en horreur, & nous voulons que tout ce qui a été écrit par eux & recueilli par nous, porte l'empreinte de la Divinité. Il n'y a jamais eu de contradiction si palpable.

S E C T E.

Toute secte, en quelque genre que ce puisse être est le ralliement du doute & de l'erreur. Scotistes, Thomistes, Réaux, Nominaux, Papistes, Calvinistes, Molinistes, Jansenistes, ne sont que des noms de guerre.

Il n'y a point de secte en géométrie; on ne dit point un Euclidien, un Archimédien.

Quand la vérité est évidente, il est impossible qu'il s'élève des partis & des factions. Jamais on n'a disputé s'il fait jour à midi.

La partie de l'astronomie qui détermine le cours des astres & le retour des éclipses, étant une fois connue il n'y a plus de dispute chez les astronomes.

On ne dit point en Angleterre, je suis Newtonien, je suis Lockien, Halleyen; pourquoi? parce que quiconque a lû, ne peut refuser son consentement aux vérités enseignées par ces trois grands-hommes. Plus Newton est révéré, moins on s'intitule Newtonien; ce mot supposerait qu'il y a des anti-Newtoniens en Angleterre. Nous avons peut-être encore quelques Cartésiens en France; c'est uniquement parce que le système de Descartes est un tissu d'imaginaires erronées, & ridicules.

Il en est de même dans le petit nombre de vérités de fait qui sont bien constatées. Les actes

de la Tour de Londres ayant été autentiquement recueillis par Rymer, il n'y a point de Rymériens, parce que personne ne s'avise de combattre ce recueil. On n'y trouve ni contradictions, ni absurdités, ni prodiges, rien qui révolte la raison, rien, par conséquent, que des sectaires s'efforcent de soutenir ou de renverser par des raisonnemens absurdes. Tout le monde convient donc que les actes de Rymer sont dignes de foi.

Vous êtes mahométan, donc il y a des gens qui ne le sont pas, donc vous pourriez bien avoir tort.

Quelle serait la Religion véritable, si le Christianisme n'existeit pas? c'est celle dans laquelle il n'y a point de sectes; celle dans laquelle tous les esprits s'accordent nécessairement.

Or, dans quel dogme tous les esprits se sont ils accordés? Dans l'adoration d'un Dieu & dans la probité. Tous les philosophes de la terre qui ont eu une religion, dirent dans tous les tems, Il y a un Dieu, & il faut être juste. Voilà donc la Religion universelle établie dans tous les tems & chez tous les hommes.

Le point dans lequel ils s'accordent tous est donc vrai, & les systèmes par lesquels ils diffèrent, sont donc faux.

Ma secte est la meilleure, me dit un brame; mais, mon ami, si ta secte est bonne, elle est nécessaire; car si elle n'était pas absolument nécessaire, tu m'avoueras qu'elle serait inutile: si elle est absolument nécessaire, elle l'est à tous les hommes; comment donc se peut-il faire que tous les hommes n'ayent pas ce qui leur est absolument nécessaire? Comment se peut-il que le reste de la terre se moque de toi & de ton Brama?

Lorsque Zoroastre, Hermès, Orphée, Minos, & tous les grands-hommes disent, Adorons Dieu, & soyons justes, personne ne rit; mais toute la terre sifle celui qui prétend qu'on ne peut plaire à Dieu, qu'en tenant à sa mort une queue de vache, & celui qui veut qu'on se fasse couper un bout de prépuce, & celui qui consacre des crocodiles & des oignons, & celui qui attache le salut éternel à des os de morts qu'on porte sous sa chemise, ou à une indulgence plénière qu'on achete à Rome pour deux sous & demi.

D'où vient ce concours universel de risée & de siflets d'un bout de l'univers à l'autre? Il faut bien que les choses dont tout le monde se moque, ne soient pas d'une vérité bien évidente. Que dirions-nous d'un secrétaire de Séjan, qui dédia à Pétrone un livre d'un stile ampoulé, intitulé, *La Vérité des Oracles Sibyllins prouvée par les faits?*

Ce secrétaire vous prouve d'abord qu'il était nécessaire que Dieu envoyât sur la terre plusieurs sibylles l'une après l'autre; car il n'avait pas d'autres moyens d'instruire les hommes. Il est démontré que Dieu parlait à ces sibylles: car le mot de *sibylle* signifie *conseil de Dieu*. Elles devaient vivre longtems; car c'est bien le moins que des personnes à qui Dieu parle, ayent ce privilége. Elles furent au nombre de douze, car ce nombre est sacré. Elles avaient certainement prédit tous les événemens du monde, car Tarquin le superbe acheta trois de leur livres cent écus d'une vieille. Quel incrédule, ajoute le secrétaire, osera nier tous ces faits évidens qui se sont passés dans un coin à la face de toute la terre? Qui pourra nier l'accomplissement de leurs

prophéties ? Virgile lui-même n'a-t-il pas cité les prédictions des sibylles ? Si nous n'avons pas les premiers exemplaires des livres sibyllins, écrits dans un tems où l'on ne savait ni lire ni écrire, n'en avons-nous pas des copies autentiques ? Il faut que l'impiété se taise devant ces preuves. Ainsi parlait Houtevillus à Séjan. Il espérait avoir une place d'Augure qui lui vaudrait cinquante mille livres de rente, & il n'eut rien.

Ce que ma secte enseigne est obscur, je l'avoue, dit un fanatique : & c'est en vertu de cette obscurité qu'il la faut croire ; car elle dit elle-même qu'elle est pleine d'oscurités. Ma secte est extravagante, donc elle est divine ; car comment ce qui paraît si fou aurait-il été embrassé par tant de peuples s'il n'y avait pas du divin ? C'est précisément comme l'Alcoran que les Sonnites disent avoir un visage d'ange & un visage de bête ; ne soyez pas scandalisés du mufle de la bête, & révérez la face de l'ange. Ainsi parle cet insensé ; mais un fanatique d'une autre secte répond à ce fanatique, c'est toi qui es la bête, & c'est moi qui suis l'ange.

Or, qui jugera ce procès ? Qui décidera entre ces deux énergumènes ? L'homme raisonnabil, impartial, savant d'une science qui n'est pas celle des mots ; l'homme dégagé des préjugés & amateur de la vérité & de la justice ; l'homme enfin qui n'est pas bête, & qui ne croit point être ange.

S E N S C O M M U N.

IL y a quelquefois dans les expressions vulgaires une image de ce qui se passe au fond du cœur

de tous les hommes. *Sensus Communis*, signifiait chez les Romains non-seulement sens commun, mais humanité, sensibilité. Comme nous ne valons pas les Romains, ce mot ne dit chez nous que la moitié de ce qu'il disait chez eux. Il ne signifie que le bon sens, raison grossière, raison commencée, première notion des choses ordinaires, état mitoyen entre la stupidité & l'esprit. *Cet homme n'a pas le sens commun*, est une grosse injure. *Cet homme a le sens commun*, est une injure aussi; cela veut dire qu'il n'est pas tout-à-fait stupide, & qu'il manque de ce qu'on appelle esprit. Mais d'où vient cette expression sens commun, si ce n'est des sens? Les hommes quand ils inventerent ce mot faisaient l'aveu que rien n'entrait dans l'ame que par les sens, autrement, auraient-ils employé le mot de sens pour signifier le raisonnement commun?

On dit quelquefois, le sens commun est fort rare; que signifie cette phrase? Que dans plusieurs hommes raison commencée est arrêtée dans ses progrès par quelques préjugés, que tel homme qui juge très fainement dans une affaire se trompera toujours grossièrement dans une autre. Cet Arabe qui sera d'ailleurs un bon calculateur, un savant chymiste, un astronome exact, croira cependant que Mahomet a mis la moitié de la lune dans sa manche.

Pourquoi ira-t-il au-delà du sens commun dans les trois sciences dont je parle, & sera-t-il au dessous du sens commun quand il s'agira de cette moitié de lune? C'est que dans les premiers cas il a vu avec ses yeux, il a perfectionné son intelligence, & dans le second il a vu par les yeux d'autrui, il a fermé les siens, il a perverti le sens commun qui est en lui.

Comment cet étrange renversement d'esprit

prophéties? Virgile lui-même n'a-t-il pas cité les prédictions des sibylles? Si nous n'avons pas les premiers exemplaires des livres sibyllins, écrits dans un temps où l'on ne savait ni lire ni écrire, n'en avons-nous pas des copies autentiques? Il faut que l'impiété se taise devant ces preuves. Ainsi parlait Houtevillus à Séjan. Il espérait avoir une place d'Augure qui lui vaudrait cinquante mille livres de rente, & il n'eut rien.

Ce que ma secte enseigne est obscur, je l'avoue, dit un fanatique: & c'est en vertu de cette obscurité qu'il la faut croire; car elle dit elle-même qu'elle est pleine d'oscurités. Ma secte est extravagante, donc elle est divine; car comment ce qui paraît si fou aurait-il été embrassé par tant de peuples s'il n'y avait pas du divin? C'est précisément comme l'Alcoran que les Sonnites disent avoir un visage d'ange & un visage de bête; ne soyez pas scandalisés du mufle de la bête, & révérez la face de l'ange. Ainsi parle cet insensé; mais un fanatique d'une autre secte répond à ce fanatique, c'est toi qui es la bête, & c'est moi qui suis l'ange.

Or, qui jugera ce procès? Qui décidera entre ces deux énergumènes? L'homme raisonné, impartial, savant d'une science qui n'est pas celle des mots; l'homme dégagé des préjugés & amateur de la vérité & de la justice; l'homme enfin qui n'est pas bête, & qui ne croit point être ange.

S E N S C O M M U N.

IL y a quelquefois dans les expressions vulgaires une image de ce qui se passe au fond du cœur

de tous les hommes. *Sensus Communis*, signifiait chez les Romains non-seulement sens commun, mais humanité, sensibilité. Comme nous ne valons pas les Romains, ce mot ne dit chez nous que la moitié de ce qu'il disait chez eux. Il ne signifie que le bon sens, raison grossière, raison commencée, première notion des choses ordinaires, état mitoyen entre la stupidité & l'esprit. *Cet homme n'a pas le sens commun*, est une grosse injure. *Cet homme a le sens commun*, est une injure aussi; cela veut dire qu'il n'est pas tout-à-fait stupide, & qu'il manque de ce qu'on appelle esprit. Mais d'où vient cette expression sens commun, si ce n'est des sens? Les hommes quand ils inventerent ce mot faisaient l'aveu que rien n'entrait dans l'ame que par les sens, autrement, auraient-ils employé le mot de sens pour signifier le raisonnement commun?

On dit quelquefois, le sens commun est fort rare; que signifie cette phrase? Que dans plusieurs hommes raison commencée est arrêtée dans ses progrès par quelques préjugés, que tel homme qui juge très fainement dans une affaire se trompera toujours grossièrement dans une autre. Cet Arabe qui sera d'ailleurs un bon calculateur, un savant chymiste, un astronome exact, croira cependant que Mahomet a mis la moitié de la lune dans sa manche.

Pourquoi ira-t-il au-delà du sens commun dans les trois sciences dont je parle, & sera-t-il au dessous du sens commun quand il s'agira de cette moitié de lune? C'est que dans les premiers cas il a vu avec ses yeux, il a perfectionné son intelligence, & dans le second il a vu par les yeux d'autrui, il a fermé les siens, il a perverti le sens commun qui est en lui.

Comment cet étrange renversement d'esprit

peut-il s'opérer ? Comment les idées qui marchent d'un pas si régulier & si ferme dans la cervelle sur un grand nombre d'objets, peuvent-elles clocher si misérablement sur un autre mille fois plus palpable, & plus aisé à comprendre ? Cet homme a toujours en lui les mêmes principes d'intelligence, il faut donc qu'il y ait un organe vicié, comme il arrive quelquefois que le gourmet le plus fin peut avoir le goût dépravé sur une espèce particulière de nourriture.

Comment l'organe de cet Arabe qui voit la moitié de la lune dans la manche de Mahomet est-il vicié ? C'est par la peur. On lui a dit que s'il ne croyait pas à cette manche, son ame immédiatement après sa mort, en passant sur le pont aigu tomberait pour jamais dans l'abîme ; on lui a dit bien pis, si jamais vous doutez de cette manche, un derviche vous traitera d'impie, un autre vous prouvera que vous êtes un insensé, qui ayant tous les motifs possibles de crédibilité n'avez pas voulu soumettre votre raison superbe à l'évidence. Un troisième vous déférera au petit Divan d'une petite province, & vous serez également empâlé.

Tout cela donne une terreur panique au bon Arabe, à sa femme, à sa sœur, à toute la petite famille. Ils ont du bon sens sur tout le reste, mais sur cet article leur imagination est blessée, comme celle de Pascal, qui voyait continuellement un précipice auprès de son fauteuil. Mais notre Arabe croit-il en effet à la manche de Mahomet ? Non, il fait des efforts pour croire ; il dit cela est impossible, mais cela est vrai ; je crois ce que je ne crois pas. Il se forme dans sa tête sur cette manche, un cahos d'idées qu'il craint de débrouiller ; & c'est véritablement n'avoir pas le sens commun.

S E N S A T I O N .

Les huitres ont, dit-on, deux sens, les tau-pes quatre, les autres animaux comme les hom-mes cinq; quelques personnes en admettent un sixième; mais il est évident que la sensation voluptueuse, dont ils veulent parler, se réduit au sentiment du tact, & que cinq sens sont notre partage. Il nous est impossible d'en imaginer par-delà, & d'en désirer.

Il se peut que dans d'autres globes on ait des sens dont nous n'avons pas idée: il se peut que le nombre des sens augmente de globe en globe, & que l'être qui a des sens innombrables & parfaits soit le terme de tous les êtres.

Mais nous autres avec nos cinq organes quel est notre pouvoir? Nous sentons toujours malgré nous, & jamais parce que nous le voulons; il nous est impossible de ne pas avoir la sensation que notre nature nous destine, quand l'objet nous frappe. Le sentiment est dans nous; mais il ne peut en dépendre. Nous le recevons, & comment le recevons-nous? On fait assez qu'il n'y a aucun rapport entre l'air battu, & des paroles qu'on me chante, & l'impression que ces paroles font dans mon cerveau.

Nous sommes étonnés de la pensée; mais le sentiment est tout aussi merveilleux. Un pou-voir divin éclate dans la sensation du dernier des insectes comme dans le cerveau de Newton. Cependant, que mille animaux meurent sous vos yeux, vous n'êtes point inquiets de ce que deviendra leur faculté de sentir, quoique cette faculté soit l'ouvrage de l'Etre des êtres, vous les

regardez comme des machines de la nature nées pour périr & pour faire place à d'autres.

Pourquoi & comment leur sensation subsisterait-elle, quand ils n'existent plus? Quel besoin l'auteur de tout ce qui est, aurait-il de conserver des propriétés dont le sujet est détruit? Il vaudrait autant dire que le pouvoir de la plante nommée sensitive, de retirer ses feuilles vers ses branches, subsiste encor quand la plante n'est plus. Vous allez sans doute demander, comment la sensation des animaux périssant avec eux, la pensée de l'homme ne périra pas? je ne peux répondre à cette question, je n'en sais pas assez pour la résoudre. L'auteur éternel de la sensation & de la pensée fait seul comment il la donne, & comment il la conserve.

Toute l'antiquité a maintenu, que rien n'est dans notre entendement qui n'ait été dans nos sens. Descartes dans ses romans prétendit que nous avions des idées métaphysiques avant de connaître le téton de notre nourrice; une faculté de Théologie proscrit ce dogme, non parce que c'était une erreur, mais parce que c'était une nouveauté: ensuite elle adopta cette erreur parce qu'elle était détruite par Locke philosophe Anglais, & qu'il fallait bien qu'un Anglais eût tort. Enfin après avoir changé si souvent d'avis, elle est revenue à proscrire cette ancienne vérité, que les sens sont les portes de l'entendement; elle a fait comme les gouvernemens obérés, qui tantôt donnent cours à certains billets, & tantôt les décrivent; mais depuis longtems personne ne veut des billets de cette faculté.

Toutes les facultés du monde n'empêcheront jamais les philosophes de voir que nous commen-

çons par sentir, & que notre mémoire n'est qu'une sensation continuée. Un homme qui naîtrait privé de ses cinq sens, serait privé de toute idée, s'il pouvait vivre. Les notions métaphysiques ne viennent que par les sens ; car comment mesurer un cercle ou un triangle, si on n'a pas vu ou touché un cercle & un triangle ? comment se faire une idée imparfaite de l'infini, qu'en reculant des bornes ? & comment retrancher des bornes, sans en avoir vu ou senti ?

La sensation enveloppe toutes nos facultés, dit un grand philosophe (page 128. Tome II. traité des sensations.)

Que conclure de tout cela ? Vous qui lisez & qui pensez, concluez.

Les Grecs avaient inventé la faculté *Psycé* pour les sensations, & la faculté *nous* pour les pensées. Nous ignorons malheureusement ce que c'est que ces deux facultés ; nous les avons, mais leur origine ne nous en est pas plus connue qu'à l'huître, à l'ortie de mer, au polipe, aux vermisseaux & aux plantes. Par quelle méchanique inconcevable le sentiment est-il dans tout mon corps, & la pensée dans ma seule tête ? Si on vous coupe la tête, il n'y a pas d'apparence que vous puissiez alors résoudre un problème de géométrie : cependant votre glande pineale, votre corps calleux, dans lesquels vous logez votre ame, subsistent longtems sans altération, votre tête coupée est si pleine d'esprits animaux, que souvent elle bondit après avoir été séparée de son tronc : il semble qu'elle devrait avoir dans ce moment des idées très vives, & ressembler à la tête d'Orphée qui faisait encor de la musique, & qui chantait Euridice quand on la jettait dans les eaux de l'Ebre.

Si vous ne pensez pas, quand vous n'avez plus de tête, d'où vient que votre cœur est sensible quand il est arraché ?

Vous sentez, dites-vous, parce que tous les nerfs ont leur origine dans le cerveau; & cependant si on vous a trépané, & si on vous brûle le cerveau, vous ne sentez rien. Les gens qui savent les raisons de tout cela sont bien habiles.

SONGES.

*Somnia quæ ludum animos volitantibus umbris,
Non delubra deum nec ab aethere numina mittunt,
Sed sua quisque facit.*

Mais comment tous les sens étant morts dans le sommeil, y en a-t-il un interne qui est vivant? Comment vos yeux ne voyant plus, vos oreilles n'entendant rien, voyez-vous cependant & entendez-vous dans vos rêves? Le chien est à la chasse en songe, il aboie, il suit sa proie, il est à la curée. Le poète fait des vers en dormant. Le mathématicien voit des figures; le métaphysicien raisonne bien ou mal: on en a des exemples frappans.

Sont- ce les seuls organes de la machine qui agissent? Est- ce l'ame pure, qui soustraite à l'empire des sens jouit de ses droits en liberté?

Si les organes seuls produisent les rêves de la nuit, pourquoi ne produiront-ils pas seuls les idées du jour? Si l'ame pure, tranquille dans le repos des sens, agissant par elle-même, est l'unique cause, le sujet unique de toutes les idées que vous avez en dormant, pourquoi toutes ces idées sont-

sont-elles presque toujours irrégulières, déraisonnables, incohérentes? Quoi, c'est dans le tems où cette ame est le moins troublée, qu'il y a plus de trouble dans toutes ses imaginations! Elle est en liberté, & elle est folle! Si elle était née avec des idées métaphysiques, comme l'ont dit tant d'écrivains qui rêvaient les yeux ouverts, ses idées pures & lumineuses de l'être, de l'infini, de tous les premiers principes, devraient se réveiller en elle avec la plus grande énergie quand son corps est endormi: on ne serait jamais bon philosophe qu'en songe.

Quelque système que vous embrassiez, quelques vains efforts que vous fassiez pour vous prouver que la mémoire remue votre cerveau, & que votre cerveau remue votre ame, il faut que vous conveniez que toutes vos idées vous viennent dans le sommeil sans vous, & malgré vous: votre volonté n'y a aucune part. Il est donc certain que vous pouvez penser sept ou huit heures de suite, sans avoir la moindre envie de penser, & sans même être sur que vous pensez. Pesez cela, & tâchez de deviner ce que c'est que le composé de l'animal.

Les songes ont toujours été un grand objet de superstition; rien n'était plus naturel. Un homme vivement touché de la maladie de sa maîtresse, songe qu'il la voit mourante; elle meurt le lendemain, donc les Dieux lui ont prédit sa mort.

Un Général d'armée rêve qu'il gagne une bataille, il la gagne en effet, les Dieux l'ont averti qu'il serait vainqueur.

On ne tient compte que des rêves qui ont été accomplis, on oublie les autres. Les songes font une grande partie de l'histoire ancienne, aussi bien que les oracles.

La Raison &c. II. Part.

K

La Vulgate traduit ainsi la fin du verset 26. du chap. 19. du Lévitique : *Vous n'observerez point les songes.* Mais le mot *songe* n'est point dans l'hébreu : & il serait assez étrange qu'on réprouvât l'observation des songes dans le même livre où il est dit que Joseph devint le bienfaiteur de l'Egypte & de sa famille, pour avoir expliqué trois songes.

L'explication des rêves était une chose si commune qu'on ne se bornait pas à cette intelligence ; il fallait encor deviner quelquefois ce qu'un autre homme avait rêvé. Nabucodonosor ayant oublié un songe qu'il avait fait, ordonna à ses mages de le deviner, & les menaça de mort s'ils n'en venaient pas à bout ; mais le juif Daniel qui était de l'école des mages, leur sauva la vie en devinant quel était le songe du Roi, & en l'interprétant. Cette histoire & beaucoup d'autres, pourraient servir à prouver que la loi des Juifs ne défendait pas l'oneiromancie, c'est-à-dire, la science des songes.

S U P E R S T I T I O N .

Chapitre tiré de Cicéron, de Sénèque & de Plutarque.

Presque tout ce qui va au-delà de l'adoration d'un Etre suprême, & de la soumission du cœur à ses ordres éternels, est superstition. C'en est une très dangereuse que le pardon des crimes attaché à certaines cérémonies.

*Et nigras maestant pecudes, & manibu diyis,
In ferias mittunt.*

*O faciles nimium qui triflia crimina cedis,
Fluminea tolli posse putatis aqua!*

Vous pensez que Dieu oubliera votre homicide, si vous vous baignez dans un fleuve, si vous immolez une brebis noire, & si on prononce sur vous des paroles. Un second homicide vous sera donc pardonné au même prix, & ainsi un troisième, & cent meurtres ne vous coûteront que cent brebis noires & cent ablutions ! Faites mieux, misérables humains, point de meurtre & point de brebis noires.

Quelle infame idée d'imaginer qu'un prêtre d'Isis & de Cibele en jouant des cimbales & des castagnettes vous réconciliera avec la Divinité ! Et qu'est-il donc ce prêtre de Cibele, cet eunuque errant qui vit de vos faiblesses, pour s'établir médiateur entre le ciel & vous ? Quelles patentées a-t-il reçues de Dieu ? Il reçoit de l'argent de vous pour marmoter des paroles, & vous pensez que l'Etre des êtres ratifie les paroles de ce charlatan ?

Il y a des superstitions innocentes : vous danserez les jours de fêtes en l'honneur de Diane ou de Pomone ; ou de quelqu'un de ces Dieux secondaires dont votre calendrier est rempli : à la bonne heure. La danse est très agréable : elle est utile au corps, elle réjouit l'ame ; elle ne fait de mal à personne ; mais n'allez pas croire que Pomone & Vertumne vous sachent beaucoup de gré d'avoir sauté en leur honneur, & qu'ils vous punissent d'y avoir manqué. Il n'y a d'autre Pomone ni d'autre Vertumne, que la bèche & le hoyau du jardinier. Ne soyez pas assez imbécilles pour croire que votre jardin sera grêlé si vous avez manqué de danser la *pirrique* ou la *cordace*.

Il y a peut-être une superstition pardonnable & même encourageante à la vertu ; c'est celle de

placer parmi les Dieux les grands - hommes qui ont été les bienfaiteurs du genre humain. Il serait mieux sans doute, de s'en tenir à les regarder simplement comme des hommes vénérables; & surtout de tâcher de les imiter. Vénérez sans culte, un Solon, un Thalès, un Pythagore, mais n'adorez pas un Hercule pour avoir nettoyé les écuries d'Augias, & pour avoir couché avec cinquante filles dans une nuit.

Gardez-vous surtout d'établir un culte pour des gredins qui n'ont eu d'autre mérite que l'ignorance, l'entousiasme, & la crasse, qui se font faire un devoir & une gloire de l'oisiveté & de la gueuserie; ceux qui au moins ont été inutiles pendant leur vie, méritent-ils l'apothéose après leur mort?

Remarquez que les tems les plus superstitieux ont toujours été ceux des plus horribles crimes.

S U P E R S T I T I O N .

Section seconde.

LE superstitieux est au fripon ce que l'esclave est au tyran. Il y a plus encore; le superstitieux est gouverné par le fanatique, & le devient. La superstition née dans le Paganisme, adoptée par le Judaïsme, infecta l'Eglise Chrétienne dès les premiers tems. Tous les Peres de l'Eglise sans exception crurent au pouvoir de la magie. L'Eglise condamna toujours la magie, mais elle y crut toujours: elle n'excommunia point les sorciers comme des fous qui étaient trompés, mais comme des hommes qui étaient réellement en commerce avec les diables.

Aujourd'hui la moitié de l'Europe croit que l'autre a été longtems & est encor superstitieuse. Les Protestans regardent les reliques, les indulgences, les macérations, les prieres pour les morts, l'eau bénite, & presque tous les rites de l'Eglise Romaine, comme une démence superstitieuse. La superstition, selon eux, consiste à prendre des pratiques inutiles pour des pratiques nécessaires. Parmi les Catholiques Romains il y en a de plus éclairés que leurs ancêtres, qui ont renoncé à beaucoup de ces usages autrefois sacrés; & ils se défendent sur les autres qu'ils ont conservés, en disant, ils sont indifférens, & ce qui n'est qu'indifférent ne peut-être un mal.

Il est difficile de remarquer les bornes de la superstition. Un Français voyageant en Italie trouve presque tout superstitieux, & ne se trompe gueres. L'Archevêque de Cantorbéri prétend que l'Archevêque de Paris est superstitieux; les Presbytériens font le même reproche à Monsieur de Cantorbéri, & sont à leur tour traités de superstitieux par les Quakers, qui sont les plus superstitieux de tous aux yeux des autres Chrétiens.

Personne ne convient donc chez les sociétés chrétiennes de ce que c'est que la superstition. La secte qui semble le moins attaquée de cette maladie de l'esprit est celle qui a le moins de rites. Mais si avec peu de cérémonies elle est fortement attachée à une croyance absurde, cette créance absurde équivaut, elle seule, à toutes les pratiques superstitieuses observées depuis Simon le magicien jusqu'au curé Gauffrédi.

Il est donc évident que c'est le fond de la religion d'une secte, qui passe pour superstition chez une autre secte.

Les Musulmans accusent toutes les sociétés

chrétiennes, & en sont accusés. Qui jugera ce grand procès? Sera ce la raison? Mais chaque secte prétend avoir la raison de son côté. Ce sera donc la force qui jugera, en attendant que la raison pénètre dans un assez grand nombre de têtes pour désarmer la force.

Par exemple, il a été un tems dans l'Europe chrétienne où il n'était pas permis à de nouveaux époux de jouir des droits du mariage sans avoir acheté ce droit de l'Evêque & du Curé.

Quiconque dans son testament ne laissait pas une partie de son bien à l'Eglise était excommunié & privé de la sépulture. Cela s'appelait mourir déconfés, c'est-à-dire, ne confessant pas la Religion Chrétienne. Et quand un Chrétien mourait intestat, l'Eglise relevait le mort de cette excommunication, en faisant un testament pour lui, en stipulant, & en se faisant payer le legs pieux que le défunt aurait du faire.

C'est pourquoi le Pape Grégoire IX, & St. Louis ordonnerent après le Concile de Narbonne tenu en 1235, que tout testament auquel on n'aurait pas appellé un prêtre serait nul, & le Pape décerna que le testateur & le notaire seraient excommuniés.

La taxe des péchés fut encor, s'il est possible, plus scandaleuse. C'était la force qui soutenait toutes ces loix auxquelles se soumettait la superstition des peuples; & ce n'est qu'avec le tems que la raison fit abolir ces honteuses vexations, dans le tems qu'elle en laissait subsister tant d'autres.

Jusqu'à quel point la politique permet-elle qu'on ruine la superstition? Cette question est très épineuse; c'est demander jusqu'à quel point on doit faire la ponction à un hydropique, qui

peut mourir dans l'opération. Cela dépend de la prudence du médecin.

Peut-il exister un peuple, libre de tous préjugés superstitieux ? C'est demander, Peut-il exister un peuple de philosophes ? On dit qu'il n'y a nulle superstition dans la Magistrature de la Chine. Il est vraisemblable qu'il n'en restera aucune dans la Magistrature de quelques villes d'Europe.

Alors ces Magistrats empêcheront que la superstition du peuple ne soit dangereuse. L'exemple de ces Magistrats n'éclairera pas la canaille, mais les principaux bourgeois la contiendront. Il n'y a peut-être pas un seul tumulte, un seul attentat religieux, où les bourgeois n'aient autrefois trempé, parce que ces bourgeois alors étaient canaille ; mais la raison & le temps les auront changés. Leurs mœurs adoucies adoucissent celles de la plus vile, & de la plus féroce populace : c'est de quoi nous avons des exemples frappans dans plus d'un pays. En un mot, moins de superstitions moins de fanatisme, & moins de fanatisme moins de malheurs.

T H É I S T E.

LE Théïste est un homme fermement persuadé de l'existence d'un Etre suprême aussi bon que puissant, qui a formé tous les êtres étendus, végétans, sentans, & réfléchissans ; qui perpétue leur espèce, qui punit sans cruauté les crimes, & récompense avec bonté les actions vertueuses.

Le Théïste ne fait pas comment Dieu punit, comment il favorise, comment il pardonne, car il n'est pas assez téméraire pour se flatter de con-

naître comment Dieu agit, mais il fait que Dieu agit & qu'il est juste. Les difficultés contre la providence ne l'ébranlent point dans sa foi, parce qu'elles ne sont que des grandes difficultés & non pas des preuves; il est soumis à cette providence, quoiqu'il n'en apperçoive que quelques effets & quelques dehors, & jugeant des choses qu'il ne voit pas par les choses qu'il voit, il pense que cette providence s'étend dans tous les lieux & dans tous les siècles.

Réuni dans ce principe avec le reste de l'univers, il n'embrasse aucune des sectes, qui toutes se contredisent; sa religion est la plus ancienne & la plus étendue; car l'adoration simple d'un Dieu a précédé tous les systèmes du monde. Il parle une langue que tous les peuples entendent, pendant qu'ils ne s'entendent pas entre eux. Il a des frères depuis Pékin jusqu'à la Cayenne, & il compte tous les sages pour ses frères. Il croit que la Religion ne consiste ni dans des opinions d'une métaphysique inintelligible, ni dans de vains appareils, mais dans l'adoration & dans la justice. Faire le bien, voilà son culte; être soumis à Dieu, voilà sa doctrine. Le Mahométan lui crie, Pren garde à toi si tu ne fais pas le pèlerinage de la Mecque. Malheur à toi, lui dit un Récolet, si tu ne fais pas un voyage à Notre-Dame de Lorette. Il rit de Lorette & de la Mecque, mais il secourt l'indigent, & il défend l'opprimé.

T H É O L O G I E N.

J'Ai connu un vrai Théologien; il possédait les langues de l'Orient, & était instruit des anciens

rites des nations autant qu'on peut l'être. Les Bracmanes, les Caldéens, les Ignicoles, les Sabéens, les Syriens, les Egyptiens lui étaient aussi connus que les Juifs; les diverses leçons de la Bible lui étaient familières; il avait pendant trente années essayé de concilier les Evangiles, & tâché d'accorder ensemble les Pères. Il chercha dans quel tems précisément on rédigea le symbole attribué aux Apôtres, & celui qu'on met sous le nom d'Athanase; comment on institua les Sacremens les uns après les autres, quelle fut la différence entre la Sinaxe & la Messe, comment l'Eglise Chrétienne fut divisée depuis sa naissance en différens partis, & comment la société dominante traita toutes les autres d'hérétiques. Il sonda les profondeurs de la politique qui se mêla toujours de ces querelles, & il distingua entre la politique & la sagesse, entre l'orgueil qui veut subjuguer les esprits & le désir de s'éclairer soi-même, entre le zèle & le fanatisme.

La difficulté d'arranger dans sa tête tant de choses, dont la nature est d'être confondues, & de jeter un peu de lumiere sur tant de nuages, le rebuva souvent; mais comme ces recherches étaient le devoir de son état, il s'y consacra malgré ses dégouts. Il parvint enfin à des connaissances ignorées de la plupart de ses confrères. Plus il fut véritablement savant, plus il se défia de tout ce qu'il savait. Tandis qu'il vécut, il fut indulgent, & à sa mort il avoua qu'il avait consumé inutilement sa vie.



T Y R A N N I E.

ON appelle tyran le Souverain qui ne connaît de loix que son caprice, qui prend le bien de ses sujets, & qui ensuite les enrôle pour aller prendre celui de ses voisins. Il n'y a point de ces tyrans-là en Europe.

On distingue la tyrannie d'un seul, & celle de plusieurs. Cette tyrannie de plusieurs serait celle d'un corps qui envahirait les droits des autres corps, & qui exercerait le despotisme à la faveur des loix corrompues par lui. Il n'y a pas non plus de cette espèce de tyrans en Europe.

Sous quelle tyrannie aimeriez-vous mieux vivre? Sous aucune; mais s'il fallait choisir, je détesterais moins la tyrannie d'un seul que celle de plusieurs. Un despote a toujours quelques bons momens; une assemblée de despotes n'en a jamais. Si un tyran me fait une injustice, je peux le défarter par sa maîtresse, par son confesseur, ou par son page; mais une compagnie de graves tyrans est inaccessible à toutes les séductions. Quand elle n'est pas injuste, elle est au moins dure, & jamais elle ne répand de graces.

Si je n'ai qu'un despote, j'en suis quitte pour me ranger contre un mur, lorsque je le vois passer, ou pour me prosterner, ou pour frapper la terre de mon front selon la coutume du pays; mais s'il y a une compagnie de cent despotes, je suis exposé à répéter cette cérémonie cent fois par jour, ce qui est très ennuieux à la longue quand on n'a pas les jarrets souples. Si j'ai une métairie dans le voisinage de l'un de nos Seigneurs, je suis écrasé; si je plaide contre un pa-

rent des parens d'un de nos Seigneurs, je suis ruiné. Comment faire? J'ai peur que dans ce monde on ne soit réduit à être enclume ou marteau; heureux qui échappe à cette alternative!

T O L É R A N C E.

QU'est-ce que la tolérance? c'est l'appanage de l'humanité. Nous sommes tous païtris de faiblesse, & d'erreurs; pardonnons-nous reciprocement nos sottises, c'est la première loi de la nature.

Qu'à la bourse d'Amsterdam, de Londres, ou de Surate, ou de Bassora, le Guêbre, le Banian, le Juif, le Mahométan, le Déïcole Chinois, le Bramin, le Chrétien Grec, le Chrétien Romain, le Chrétien Protestant, le Chrétien Quakre, trafiquent ensemble, ils ne lèveront pas le poignard les uns sur les autres pour gagner des ames à leur Religion. Pourquoi donc nous sommes-nous égorgés presque sans interruption depuis le premier Concile de Nicée?

Constantin commença par donner un édit qui permettait toutes les religions? il finit par persécuter. Avant lui on ne s'éleva contre les Chrétiens que parce qu'ils commençaient à faire un parti dans l'Etat. Les Romains permettaient tous les cultes, jusqu'à celui des Juifs, jusqu'à celui des Egyptiens, pour lesquels ils avaient tant de mépris. Pourquoi Rome tolérait-elle ces cultes? C'est que ni les Egyptiens, ni même les Juifs ne cherchaient à exterminer l'ancienne religion de l'Empire, ne couraient point la terre & les mers pour faire des prosélites; ils ne fon-

geaient qu'à gagner de l'argent ; mais il est incontestable que les Chrétiens voulaient que leur Religion fût la dominante. Les Juifs ne voulaient pas que la statue de Jupiter fût à Jérusalem ; mais les Chrétiens ne voulaient pas qu'elle fût au Capitole. St. Thomas a la bonne foi d'avouer, que si les Chrétiens ne détrônerent par les Empereurs, c'est qu'ils ne le pouvaient pas. Leur opinion était que toute la terre doit être chrétienne. Ils étaient donc nécessairement ennemis de toute la terre, jusqu'à ce qu'elle fût convertie.

Ils étaient entre eux ennemis les uns des autres sur tous les points de leur controverse. Faut-il d'abord regarder Jésus-Christ comme Dieu ? ceux qui le nient sont anathématisés sous le nom d'Ebionites qui anathématisent les adorateurs de Jésus.

Quelques uns d'entre eux veulent-ils que tous les biens soient communs, comme on prétend qu'ils l'étaient du tems des Apôtres ? Leurs adversaires les appellent Nicolaïtes, & les accusent des crimes les plus infames. D'autres prétendent-ils à une dévotion mystique ? on les appelle Gnostiques, & on s'élève contre eux avec fureur. Marcion dispute-t-il sur la Trinité ? On le traite d'idolâtre.

Tertullien, Praxéas, Origène, Novat, Novatien, Sabellius, Donat sont tous persécutés par leur frères avant Constantin : & à peine Constantin a-t-il fait régner la religion Chrétienne, que les Athanasiens & les Eusébiens se déchirent, & depuis ce tems l'Eglise Chrétienne est inondée de sang jusqu'à nos jours.

Le peuple Juif était, je l'avouë, un peuple bien barbare. Il égorgéait sans pitié tous les habitans d'un malheureux petit pays sur lequel

il n'avait pas plus de droit qu'il n'en a sur Paris & sur Londres. Cependant quand Naaman est guéri de sa lèpre pour s'être plongé sept fois dans le Jourdain, quand pour témoigner sa gratitude à Elisée qui lui a enseigné ce secret, il lui dit qu'il adorera le Dieu des Juifs par reconnaissance, il se réserve la liberté d'adorer aussi le Dieu de son Roi. Il en demande permission à Elisée, & le prophète n'hésite pas à la lui donner. Les Juifs adoraient leur Dieu; mais ils n'étaient jamais étonnés que chaque peuple eût le sien. Ils trouvaient bon que Chamos eût donné un certain district aux Moabites, pourvu que leur Dieu leur en donnât aussi un. Jacob n'hésita pas à épouser les filles d'un idolâtre. Laban avait son Dieu, comme Jacob avait le sien. Voilà des exemples de tolérance chez le peuple le plus intolérant & le plus cruel de toute l'antiquité; nous l'avons imité dans ses fureurs absurdes, & non dans son indulgence.

Il est clair que tout particulier qui persécute un homme, son frère parce qu'il n'est pas de son opinion, est un monstre. Cela ne souffre pas de difficulté. Mais le Gouvernement! mais les Magistrats! mais les Princes! comment en useront-ils envers ceux qui ont un autre culte que le leur? Si ce sont des étrangers puissans, il est certain qu'un Prince fera alliance avec eux. François I. très Chrétien s'unira avec les Musulmans contre Charles-Quint très Catholique. François I. donnera de l'argent aux Luthériens d'Allemagne, pour les soutenir dans leur révolte contre l'Empereur; mais il commencera, selon l'usage, par faire brûler les Luthériens chez lui. Il les paye en Saxe par politique; il les brûle par politique à Paris. Mais qu'arrivera t-il? Les

persécutions font des prosélites. Bientôt la France sera pleine de nouveaux Protestans. D'abord ils se laisseront pendre, & puis ils pendront à leur tour. Il y aura des guerres civiles. Puis viendra la St. Barthelemy, & ce coin du monde sera pire que tout ce que les anciens & les modernes ont jamais dit de l'enfer.

Insensés ! qui n'avez jamais pu rendre un culte pur au Dieu qui vous a faits ! Malheureux que l'exemple des Noachides, des Lettrés Chinois, des Parsis & de tous les sages n'ont jamais pu conduire ! Monstres, qui avez besoin de superstitions comme le gesier des corbeaux a besoin de charognes. On vous l'a déjà dit & on n'a autre chose à vous dire ; si vous avez deux religions chez vous, elles se couperont la gorge ; si vous en avez trente, elles vivront en paix. Voyez le grand Turc, il gouverne des Guébres, des Banians, des Chrétiens Grecs, des Nestoriens, des Romains. Le premier qui veut exciter du tumulte est empalé, & tout le monde est tranquille.

TOLÉRANCE.

Section seconde.

DE toutes les Religions, la Chrétienne est sans doute celle qui doit inspirer le plus de tolérance, quoique jusqu'ici les Chrétiens ayent été les plus intolérans de tous les hommes.

Jésus ayant daigné naître dans la pauvreté & dans la bassesse, ainsi que ses frères, ne daigna jamais pratiquer l'art d'écrire. Les Juifs avaient

une loi écrite avec le plus grand détail, & nous n'avons pas une seule ligne de la main de Jésus. Les Apôtres se divisèrent sur plusieurs points. St. Pierre & St. Barnabé mangeaient des viandes défendues avec les nouveaux chrétiens étrangers, & s'en absténaient avec les chrétiens Juifs. St. Paul lui reprochait cette conduite, & ce même St. Paul pharisién, disciple du pharisién Gamaliel, ce même St. Paul qui avait persécuté les Chrétiens avec fureur, & qui ayant rompu avec Gamaliel se fit chrétien lui-même, alla pourtant ensuite sacrifier dans le temple de Jérusalem, dans le tems de son apostolat. Il observa publiquement pendant huit jours toutes les cérémonies de la loi Judaïque à laquelle il avait renoncé, il y ajouta même des dévotions, des purifications qui étaient de surabondance, il judaïsa entièrement. Le plus grand Apôtre des Chrétiens fit pendant huit jours les mêmes choses pour lesquelles on condamne les hommes au bucher chez une grande partie des peuples chrétiens.

Theudas, Judas, s'étaient dit *Messies* avant Jésus. Dosithée, Simon, Ménandre, se dirent *Messies* après Jésus. Il y eut dès le premier siècle de l'Eglise, & avant même que le nom de chrétien fût connu, une vingtaine de sectes dans la Judée.

Les Gnostiques contemplatifs, les Dosithéens, les Cerinthiens, existaient avant que les disciples de Jésus eussent pris le nom de chrétiens. Il y eut bientôt trente Evangiles, dont chacune appartenait à une société différente; & dès la fin du premier siècle on peut compter trente sectes de chrétiens dans l'Asie mineure, dans la Syrie, dans Alexandrie, & même dans Rome.

Toutes ces sectes méprisées du gouvernement Romain, & cachées dans leur obscurité, se persécutaient cependant les unes les autres dans les souterrains où elles rempaient; c'est-à-dire, elles se disaient des injures. C'est tout ce qu'elles pouvaient faire dans leur abjection. Elles n'étaient presque toutes composées que de gens de la lie du peuple.

Lorsqu'enfin quelques Chrétiens eurent embrassé les dogmes de Platon, & mêlé un peu de philosophie à leur Religion qu'ils séparèrent de la Juive, ils devinrent insensiblement plus considérables, mais toujours divisés en plusieurs sectes, sans que jamais il y ait eu un seul tems où l'Eglise Chrétienne ait été réunie. Elle a pris sa naissance au milieu des divisions des Juifs, des Samaritains, des Pharisiens, des Sadducéens, des Esséniens, des Judaïtes, des Disciples de Jean, des Thérapeutes. Elle a été divisée dans son berceau, elle l'a été dans les persécutions mêmes qu'elle effuya quelquefois sous les premiers Empereurs. Souvent le martyr était regardé comme un apostat par ses frères, & le chrétien Carpocratien expirait sous le glaive des bourreaux Romains excommunié par le chrétien Ebionite, lequel Ebionite était anathématisé par le Sabellier.

Cette horrible discorde qui dure depuis tant de siecles est une leçon bien frappante que nous devons mutuellement nous pardonner nos erreurs, la discorde est le grand mal du genre humain, & la tolérance en est le seul remede.

Il n'y a personne qui ne convienne de cette vérité, soit qu'il médite de sang froid dans son cabinet, soit qu'il examine paisiblement la vérité avec ses amis. Pourquoi donc les mêmes hom-
mes

mes qui admettent en particulier l'indulgence, la bienfaisance, la justice, s'élévent-ils en public avec tant de fureur contre ces vertus? pourquoi? C'est que leur intérêt est leur Dieu, c'est qu'ils sacrifient tout à ce monstre qu'ils adorent.

Je possède une dignité & une puissance que l'ignorance & la crédulité ont fondée; je marche sur les têtes des hommes prosternés à mes pieds: s'ils se rélevent & me regardent en face, je suis perdu, il faut donc les tenir attachés à la terre avec des chaînes de fer.

Ainsi ont raisonné des hommes que des siècles de fanatisme ont rendus puissans. Ils ont d'autres puissans sous eux, & ceux-ci en ont d'autres encor, qui tous s'enrichissent des dépouilles du pauvre, s'engraissent de son sang, & rient de son imbécillité. Ils détestent tous la tolérance comme des partisans enrichis aux dépens du public craignent de rendre leurs comptes, & comme des tyrans redoutent le mot de liberté. Pour comble, enfin, ils soudoient des fanatiques qui crient à haute voix. Respectez les absurdités de mon maître, tremblez, payez, & taisez-vous.

C'est ainsi qu'on en usa longtems dans une grande partie de la terre; mais aujourd'hui que tant de sectes se balancent par leur pouvoir, quel parti prendre avec elles? Toute secte, comme on fait, est un titre d'erreur, il n'y a point de secte de géomètres, d'algébristes, d'arithméticiens, parce que toutes les propositions de géométrie, d'algébre, d'arithmétique sont vraies. Dans toutes les autres sciences on peut se tromper. Quel Théologien Thomiste ou Scotiste oserait dire sérieusement qu'il est sur de son fait?

S'il est une secte qui rappelle les tems des premiers Chrétiens, c'est sans contredit celle des

La Raison &c. II. Part.

L

Quakres. Rien ne ressemble plus aux Apôtres. Les Apôtres recevaient l'esprit, & les Quakres reçoivent l'esprit. Les Apôtres & les Disciples parlaient trois ou quatre à la fois dans l'assemblée au troisième étage, les Quakres en font autant au rez-de-chaussée. Il était permis, selon St. Paul, aux femmes de prêcher, & selon le même St. Paul il leur était défendu. Les Quakresses prêchent en vertu de la première permission.

Les Apôtres & les Disciples juraient par oui & par non, les Quakres ne jurent pas autrement.

Point de dignité, point de parure différente parmi les Disciples & les Apôtres. Les Quakres ont des manches sans boutons, & sont tous vêtus de la même manière.

Jésus-Christ ne batisa aucun de ses Apôtres, les Quakres ne sont point batisés.

Il serait aisément de pousser plus loin le parallèle; il serait encore plus aisément de faire voir combien la Religion Chrétienne d'aujourd'hui diffère de la Religion que Jésus a pratiquée. Jésus était Juif, & nous ne sommes point Juifs. Jésus s'absténait de porc parce qu'il est immonde, & du lapin parce qu'il rumine & qu'il n'a point le pied fendu; nous mangeons hardiment du porc parce qu'il n'est point pour nous immonde, & nous mangeons du lapin qui a le pied fendu, & qui ne rumine pas.

Jésus était circoncis, & nous gardons notre prépuce. Jésus mangeait l'agneau Pascal avec des laitues, il célébrait la fête des Tabernacles; & nous n'en faisons rien. Il observait le Sabat & nous l'avons changé; il sacrifiait; & nous ne sacrifices point.

Jésus cacha toujours le mystère de son incarnation & de sa dignité, il ne dit point qu'il était égal à Dieu. St. Paul dit expressément dans son

épître aux Hébreux que Dieu a créé Jésus inférieur aux Anges, & malgré toutes les paroles de St. Paul, Jésus a été reconnu Dieu au Concile de Nicée.

Jésus n'a donné au Pape ni la Marche d'Ancone, ni le Duché de Spolète, & cependant le Pape les possède de droit divin.

Jésus n'a point fait un sacrement du mariage ni du diaconat, & chez nous le diaconat & le mariage sont des sacremens.

Si l'on veut bien y faire attention, la Religion Catholique Apostolique & Romaine, est dans toutes ses cérémonies & dans tous ses dogmes, l'opposé de la Religion de Jésus.

Mais quoi ; Faudra-t-il que nous judaïsions tous parce que Jésus a judaïsé toute sa vie ?

S'il était permis de raisonner conséquemment en fait de Religion, il est clair que nous devrions tous nous faire Juifs, puisque Jésus-Christ notre Sauveur est né Juif, a vécu Juif, est mort Juif, & qu'il a dit expressément qu'il accomplissait, qu'il remplissait la Religion Juive. Mais il est plus clair encor que nous devons nous tolérer mutuellement parce que nous sommes tous faibles, inconséquens, sujets à la mutabilité, à l'erreur : un roseau couché par le vent dans la fange dira-t-il au roseau voisin couché dans un sens contraire, *rempe à ma façon, misérable, ou je présenterai requête pour qu'on t'arrache & qu'on te brûle ?*

TORTURE.

Quoï qu'il y ait peu d'articles de jurisprudence dans ces honnêtes réflexions alphabétiques, il

faut pourtant dire un mot de la *Torture*, autrement nommée *Question*. C'est une étrange manière de questionner les hommes. Ce ne sont pourtant pas de simples curieux qui l'ont inventée ; toutes les apparences sont que cette partie de notre législation, doit sa première origine à un voleur de grand chemin. La plupart de ces Messieurs sont encor dans l'usage de ferrer les pouces, de brûler les pieds & de questionner par d'autres tourmens ceux qui refusent de leur dire où ils ont mis leur argent.

Les conquérans ayant succédé à ces voleurs trouverent l'invention fort utile à leurs intérêts, ils la mirent en usage quand ils soupçonnerent qu'on avait contre eux quelques mauvais desseins, comme, par exemple, celui d'être libre ; c'était un crime de leze-majesté divine & humaine. Il fallait connaître les complices, & pour y parvenir on faisait souffrir mille morts à ceux qu'on soupçonnait, parce que selon la jurisprudence de ces premiers héros, quiconque était soupçonné d'avoir eu seulement contre eux quelque pensée peu respectueuse était digne de mort. Dès qu'on a mérité ainsi la mort il importe peu qu'on y ajoute des tourmens épouvantables de plusieurs jours, & même de plusieurs semaines ; cela même tient je ne sais quoi de la divinité. La Providence nous met quelquefois à la torture en y employant la pierre, la gravelle, la goutte, le scorbut, la lepre, la vérole grande ou petite, le déchirement d'entrailles, les convulsions des nerfs & autres exécuteurs des vengeances de la Providence.

Or, comme les premiers despotes furent de l'avoué de tous leurs courtisans des images de la Divinité, ils l'imiterent tant qu'ils purent.

Ce qui est très singulier, c'est qu'il n'est jamais parlé de question de torture dans les livres juifs. C'est bien dommage qu'une nation si douce, si honnête, si compatissante, n'ait pas connu cette façon de savoir la vérité. La raison en est, à mon avis, qu'ils n'en avaient pas besoin, Dieu la leur faisait toujours connaître comme à son peuple cheri. Tantôt on jouait la vérité aux trois deズ, & le coupable qu'on soupçonnait avait toujours rasle de six. Tantôt on allait au grand-Prêtre qui consultait Dieu sur le champ par *l'Urim* & le *Tummim*. Tantôt on s'adressait au Voyant, au Prophète, & vous croyez bien que le Voyant & le Prophète découvrait tout aussi bien les choses les plus cachées que *l'Urim* & le *Tummim* du grand-Prêtre. Le peuple de Dieu n'était pas réduit comme nous à interroger, à conjecturer; ainsi la torture ne put être chez lui en usage. Ce fut la seule chose qui manquât aux mœurs du peuple saint. Les Romains n'infigerent la torture qu'aux esclaves, mais les esclaves n'étaient pas comptés pour des hommes. Il n'y a pas d'apparence non plus, qu'un Conseiller de la Tournelle regarde comme un de ses semblables un homme qu'on lui amène hâve, pâle, défait, les yeux mornes, la barbe longue & sale, couvert de la vermine dont il a été rouillé dans un cachot. Il se donne le plaisir de l'appliquer à la grande & à la petite torture en présence d'un chirurgien qui lui tâte le pouls, jusqu'à ce qu'il soit en danger de mort, après quoi on recommence, & comme dit très bien la comédie des plaideurs, *cela fait toujours passer une heure ou deux.*

Le grave Magistrat qui a acheté pour quelque argent le droit de faire ces expériences sur son prochain, va conter à dîner à sa femme ce qui

s'est passé le matin. La première fois Madame en a été révoltée, à la seconde elle y a pris goût, parce qu'après tout les femmes sont curieuses: & ensuite la première chose qu'elle lui dit lorsqu'il rentre en robe chez lui, Mon petit cœur, n'avez-vous fait donner aujourd'hui la question à personne?

Les Français qui passent, je ne sais pourquoi, pour un peuple fort humain, s'étonnent que les Anglais qui ont eu l'inhumanité de nous prendre tout le Canada, aient renoncé au plaisir de donner la question.

Lorsque le Chevalier de la Barre, petit-fils d'un Lieutenant-Général des armées, jeune homme de beaucoup d'esprit & d'une grande espérance, mais ayant toute l'étourderie d'une jeunesse effrenée, fut convaincu d'avoir chanté des chansons impies, & même d'avoir passé devant une procession de capucins sans avoir ôté son chapeau, les Juges d'Abbeville, gens comparables aux Sénateurs Romains, ordonnerent non-seulement qu'on lui arrachât la langue, qu'on lui coupât la main & qu'on brûlât son corps à petit feu, mais ils l'appliquèrent encor à la torture pour savoir précisément combien de chansons il avait chanté, & combien de processions il avait vu passer le chapeau sur la tête.

Ce n'est pas dans le treizième ou dans le quatorzième siècle que cette avantage est arrivée, c'est dans le dix-huitième. Les nations étrangères jugent de la France par les spectacles, par les romans, par les jolis vers, par les filles d'opéra qui ont les mœurs fort douces, par nos danseurs d'opéra qui ont de la grâce, par Mademoiselle Clairon qui déclame des vers à ravir. Elles ne savent pas qu'il n'y a point au fond de nation plus cruelle que la Française.

Les Russes passaient pour des barbares en 1700, nous ne sommes qu'en 1769 ; une Impératrice vient de donner à ce vaste Etat des loix qui auraient fait honneur à Minos, à Numa, à Solon, & à Lycurgue s'ils avaient eu assez d'esprit pour les inventer. La plus remarquable est la tolérance universelle, la seconde est l'abolition de la torture. La justice & l'humanité ont conduit sa plume ; elle a tout réformé. Malheur à une nation qui étant depuis longtems civilisée est encor conduite par d'anciens usages atroces ! Pourquoi changerions-nous notre jurisprudence ? Dit-elle ; l'Europe se fert de nos cuisiniers, de nos tailleurs, de nos perruquiers, donc nos loix sont bonnes.

TRANSUBSTANTIATION.

Les Protestans, & surtout les philosophes Protestans, regardent la Transubstantiation comme le dernier terme de l'impudence des moines, & de l'imbécillité des laïques. Ils ne gardent aucune mesure sur cette croyance qu'ils appellent monstrueuse ; ils ne pensent pas même qu'il y ait un seul homme de bon sens, qui, après y avoir réfléchi, ait pu l'embrasser sérieusement. Elle est, disent-ils, si absurde, si contraire à toutes les loix de la physique, si contradictoire, que Dieu même ne pourrait pas faire cette opération ; parce que c'est en effet anéantir Dieu que de supposer qu'il fait les contradictoires. Non-seulement un Dieu dans un pain ; mais un Dieu à la place du pain ; cent-mille miettes de pain, devenues en un instant autant de Dieux ; cette foule innombrable de Dieux, ne faisant qu'un

seul Dieu ; de la blancheur , sans un corps blanc , de la rondeur , sans un corps rond ; du vin , changé en sang , & qui a le goût du vin ; du pain , qui est changé en chair & en fibres , & qui a le goût du pain ; tout cela inspire tant d'horreur & de mépris aux ennemis de la Religion Catholique , Apostolique & Romaine , que cet excès d'horreur & de mépris , s'est quelquefois changé en fureur .

Leur horreur augmente , quand on leur dit qu'on voit tous les jours dans les pays catholiques , des prêtres , des moines qui sortant d'un lit incestueux , & n'ayant pas encore lavé leurs mains souillées d'impuretés , vont faire des Dieux par centaines ; mangent & boivent leur Dieu ; chient & pissent leur Dieu . Mais quand ils réfléchissent que cette superstition , cent fois plus absurde & plus sacrilege que toutes celles des Egyptiens , a valu à un prêtre Italien quinze à vingt millions de rente , & la domination d'un pays de cent milles d'étendue en long & en large , ils voudraient tous aller , à main armée , chasser ce prêtre qui s'est emparé du palais des Césars . Je ne sais si je ferai du voyage ; car j'aime la paix ; mais quand ils seront établis à Rome , j'irai sûrement leur rendre visite .

(Par Mr. Guillaume , Ministre Protestant.)

V E R T U .

QU'est-ce que vertu ? Bienfaisance envers le prochain . Puis-je appeler vertu autre chose que ce qui me fait du bien ? Je suis indigent , tu

es libéral. Je suis en danger, tu me secours. On me trompe, tu me dis la vérité. On me néglige, tu me consoles. Je suis ignorant, tu m'instruis. Je t'appellerai sans difficulté vertueux. Mais que deviendront les vertus cardinales & théologales ? Quelques-unes resteront dans les écoles.

Que m'importe que tu sois tempérant ? c'est un précepte de santé que tu observe ; tu t'en porteras mieux, & je t'en félicite. Tu as la foi & l'espérance, je t'en félicite encor davantage ; elles te procureront la vie éternelle. Tes vertus théologales sont des dons célestes ; tes cardinales sont d'excellentes qualités qui servent à te conduire : mais elles ne sont point vertus par rapport à ton prochain. Le prudent se fait du bien, le vertueux en fait aux hommes. St. Paul a eu raison de te dire que la charité l'emporte sur la foi, sur l'espérance.

Mais quoi, n'admettra-t-on de vertus que celles qui sont utiles au prochain ! Eh comment puis-je en admettre ? Nous vivons en société ; il n'y a donc de véritablement bon pour nous que ce qui fait le bien de la société. Un solitaire sera sobre ; pieux ; il sera revêtu d'un cilice ; eh bien, il sera saint ; mais je ne l'appellerai vertueux que quand il aura fait quelque acte de vertu dont les autres hommes auront profité. Tant qu'il est seul, il n'est ni bienfaisant ni malfaisant ; il n'est rien pour nous. Si St. Bruno a mis la paix dans les familles, s'il a secouru l'indigence, il a été vertueux ; s'il a jeûné, prié dans la solitude, il a été un saint. La vertu entre les hommes est un commerce de bienfaits ; celui qui n'a nulle part à ce commerce ne doit point être compté. Si ce saint était dans le monde, il y

ferait du bien sans doute; mais tant qu'il n'y sera pas, le monde aura raison de ne lui pas donner le nom de vertueux; il sera bon pour lui, & non pour nous.

Mais, me dites-vous, si un solitaire est gourmand, yvrogne, livré à une débauche secrète avec lui-même, il est donc vertueux s'il a les qualités contraires. C'est de quoi je ne peux convenir; c'est un très vilain homme s'il a les défauts dont vous parlez: mais il n'est point vicieux, méchant, punissable par rapport à la société à qui ses infamies ne font aucun mal. Il est à présumer que s'il rentre dans la société il y fera du mal, qu'il y sera très vicieux; & il est même bien plus probable que ce sera un méchant homme, qu'il n'est sûr que l'autre solitaire tempérant & chaste, sera un homme de bien; car dans la société les défauts augmentent, & les bonnes qualités diminuent.

On fait une objection bien plus forte; Néron, le Pape Alexandre six, & d'autres monstres de cette espece, ont répandu des bienfaits; je réponds hardiment qu'ils furent vertueux ce jour-là.

Quelques théologiens disent que le divin Empereur Antonin n'était pas vertueux, que c'était un Stoïcien entêté, qui non content de commander aux hommes voulait encor être estimé d'eux, qu'il rapportait à lui même le bien qu'il faisait au genre humain, qu'il fut toute sa vie juste, laborieux, bienfaisant par vanité, & qu'il ne fit que tromper les hommes par ses vertus, je m'écrie alors, Mon Dieu, donnez-nous souvent de pareils fripons!

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

T A B L E
D E S
A R T I C L E S

Contenus dans cette SECONDE PARTIE.

<i>L</i> ettres, Gens de lettres, ou Lettres.	Pag. 1
<i>Liberté. (De la)</i>	3
<i>Liberté de penser.</i>	7
<i>Loix. (Des) Première Section.</i>	12
<i>— (Seconde Section.)</i>	15
<i>Loix Civiles & Ecclésiastiques.</i>	22
<i>Luxe.</i>	24
<i>Maître.</i>	27
<i>Martire.</i>	29
<i>Matiere.</i>	31
<i>Méchant.</i>	35
<i>Messie.</i>	39
<i>Métamorphose, Métamorphose.</i>	51
<i>Miracles.</i>	52
<i>Morale.</i>	59
<i>Moïse.</i>	61
<i>Nécessaire.</i>	67
<i>Orgueil.</i>	72
<i>Papisme.</i>	73
<i>Patrie.</i>	75
<i>Paul. (Questions sur)</i>	78

<i>Péché originel.</i>	•	•	•	•	•	Pag. 80
<i>Persecution.</i>	•	•	•	•	•	82
<i>Philosophe.</i>	•	•	•	•	•	84
<i>Pierre.</i>	•	•	•	•	•	90
<i>Préjugés.</i>	•	•	•	•	•	95
<i>Prêtre.</i>	•	•	•	•	•	99
<i>Prophètes.</i>	•	•	•	•	•	101
<i>Religion. (Huit Questions sur la)</i>	•	•	•	•	•	104
<i>Résurrection.</i>	•	•	•	•	•	118
<i>— (Seconde Section.)</i>	•	•	•	•	•	121
<i>Salomon.</i>	•	•	•	•	•	124
<i>Secte.</i>	•	•	•	•	•	135
<i>Sens commun.</i>	•	•	•	•	•	138
<i>Sensation.</i>	•	•	•	•	•	141
<i>Songes.</i>	•	•	•	•	•	144
<i>Superstition.</i>	•	•	•	•	•	146
<i>— (Seconde Section.)</i>	•	•	•	•	•	148
<i>Théïste.</i>	•	•	•	•	•	151
<i>Théologien.</i>	•	•	•	•	•	152
<i>Tirannie.</i>	•	•	•	•	•	154
<i>Tolérance.</i>	•	•	•	•	•	155
<i>— (Seconde Section.)</i>	•	•	•	•	•	158
<i>Torture.</i>	•	•	•	•	•	163
<i>Transubstantiation.</i>	•	•	•	•	•	167
<i>Vertu.</i>	•	•	•	•	•	168

Fin de la Table.



8 AV 68

